

L'enfer du décor

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G. J. ARNAUD

**L'enfer
du décor**



**French
PULP**
POLICIER

G.-J. ARNAUD

L'ENFER DU DÉCOR

French Pulp Éditions
Policier

La première fois où Lucie Maurin osa faire son pain fut un jour fertile en émotions et pas seulement à cause de cette tentative de vouloir rompre un autre lien, un de plus, avec la société contemporaine, mais aussi et surtout à cause du jeu étrange qu’imaginèrent les enfants. Il faisait un temps ensoleillé et sec, avec un mistral léger qui ne pourrait qu’activer le tirage. Florent et Olga, son fils et sa fille de dix-huit ans, l’aidèrent à transporter les fagots de sarments de vigne qu’elle enfouissait dans le vieux four que son mari avait longuement réparé durant la semaine. Curieux, les autres gamins du hameau l’entourèrent, ce qui ajouta à l’énervement de la jeune femme. Son papier de journal humide refusa de s’enflammer et elle dut aller en chercher d’autres. Puis elle se rendit compte qu’elle avait trop serré les fagots et qu’ils flambaient mal avec une fumée épaisse qui n’était pas entièrement aspirée par la hotte de la cheminée. Elle tisonna avec une longue perche et d’un coup, tout s’embrasa et, le visage cramoisi, elle recula de quelques pas avec satisfaction. Il lui fallait au moins trois cents degrés pour cuire son pain mais elle ne possédait pas de thermomètre capable de contrôler une telle température.

Maintenant, les gosses jouaient à l’écart et ne faisaient plus attention à elle. Elle aurait dû choisir un autre jour que le mercredi, pensa-t-elle, toute cette marmaille se trouvant en congé scolaire. D’une main prudente, elle souleva les toiles de sacs recouvrant ses boules de pâte. Avec soin, elle avait préparé elle-même son levain, pétri l’amalgame de farine. Pourvu que ça marche ! C’était très important, pensait-elle, de faire son pain. L’indépendance de leur mode de vie découlerait de cette réussite. Et il y avait tout le reste, la culture biologique ; la cueillette des champignons et des baies sauvages, les chèvres, une dizaine qui raclaient l’herbe d’un clos proche de la vieille maison. Vincent allait grappiller tous les jours dans les vignes de la région où les vendanges venaient de se terminer. La veille, il avait ramené près de cent kilos de raisin avec lequel il comptait faire un petit vin léger et frais. En même temps, il rapportait du bois, des escargots, de la salade sauvage.

Dans le four, les braises formaient une croûte incandescente qui éblouissait les yeux. Bientôt, elle devrait la faire tomber à l’aide d’une

longue raclette et, sans attendre, disposer ses boules de pâte avec la pelle de boulanger. Une vieille pelle rafistolée par Vincent et qui, disait-il, avait dû servir à son grand-père.

Depuis quelques instants, un malaise sournois l'agaçait, comme un pressentiment. Elle se rendit compte qu'il provenait des enfants qui ne jouaient plus mais se disputaient sourdement. Ceux du hameau entouraient Florent, son fils, et le harcelaient de mots confus et de gestes presque menaçants. « Pourquoi s'inquiéter pour des histoires de gosses ? » se dit-elle. Au début de leur installation dans le hameau, c'était bien pire. Comme ils ne menaient pas la vie des autres familles, les réflexions que pouvaient faire les parents à l'abri de leurs maisons réapparaissaient, injurieuses et blessantes, dans la bouche de leurs gamins. Durant des mois, il avait fallu consoler Olga et Florent, les exhorter à la patience, les empêcher d'avoir des réactions trop violentes et surtout de se retrancher dans un ghetto méprisant. Vincent et elle avaient lutté pour qu'ils s'intègrent au groupe sans perdre de leur personnalité. Passant d'un excès à l'autre, Florent et Olga avaient alors fait chorus avec leurs petits camarades, reprochant à leurs parents de ne pas vivre comme tout le monde, à leur père de ne pas travailler, lui qui n'arrêtait jamais, à leur mère de porter des tuniques longues, de ressembler à une bohémienne, de ne pas se chauffer au mazout mais au bois et bien d'autres choses. Puis, au cours des grandes vacances, en quelques jours, un équilibre rassurant s'était produit et depuis, à l'exception de quelques crises sans gravité, se maintenait vaille que vaille.

Que se passait-il de nouveau ? Que reprochait-on aux siens ? Était-ce à cause de ce pain qu'elle projetait de cuire ? Les adultes y voyaient-ils un nouveau signe de singularisation ? Craignaient-ils que les boulangers du village, à cinq kilomètres de là, ne leur en fassent reproche ? Les tabous transgressés mettaient les gens du hameau mal à l'aise. Depuis longtemps, on ne cuisait plus son pain, on ne ramassait plus les sarments de vignes ni ne grappillait. On avait abandonné ces pauvres droits ancestraux en signe triomphant de progrès et de civilisation mais tous vivaient dans une semi-misère.

Maintenant, les gosses se taisaient et s'ils continuaient à former un cercle resserré autour de Florent, ils ne paraissaient pas le menacer. Olga, se désolidarisant de son frère, faisait corps avec eux, une moue incertaine sur les lèvres. Mais que leur arrivait-il ?

Soudain, elle se rendit compte que sa braise se recouvrait d'une pellicule blanchâtre et qu'il était temps de la retirer. Un vieux boulanger lui avait indiqué ce moyen de reconnaître l'instant propice et elle ne pouvait plus attendre.

Enfonçant la raclette jusqu'au fond de la sole, elle fit tomber une cascade incandescente. Les cendres impalpables s'envolaient, se

déposaient sur son visage, ses cheveux. Elle aurait dû prévoir, nouer un foulard sur sa tête. Le visage en feu, les sourcils brûlés, elle continuait de vider le four. Puis, de crainte que ce dernier ne se refroidisse trop vite, elle se démena pour terminer ce travail.

— Maman...

Échappé au cercle des autres enfants, Florent se précipitait vers elle, au bord des larmes.

— Pas maintenant ! hurla-t-elle énervée. Va jouer avec les autres !

— Mais je ne veux pas jouer à ce qu'ils disent.

Sans prêter attention à son fils, elle ferma la porte du four. Une plaque de fonte qu'elle avait nettoyée difficilement de la rouille qui la recouvrait. Des jours et des jours, elle avait tapoté la plaque avec un marteau, puis l'avait passée à la toile émeri avant de l'huiler légèrement. Malgré tout, elle fonctionnait difficilement. Avec la chaleur, elle ne s'ouvrirait peut-être pas facilement et cette perspective la rendit fébrile.

— Pousse-toi, dit-elle à Florent.

— Maman, ils veulent jouer au fou.

Elle comprit au loup et s'étonna qu'il ne veuille pas participer à ce jeu.

— Tu as peur ? Il n'y a plus de loup depuis longtemps, tu sais... C'est pourquoi les enfants adorent...

Elle farina sa pelle, y jeta une boule... Une chance qu'elle n'adhère plus aux doigts. Sans lâcher la pelle, elle voulut ouvrir la porte mais n'y parvint pas. La pelle se retourna et la boule tomba dans la poussière de la grange.

— Merde ! hurla-t-elle excédée. Mais qu'est-ce que tu as à me regarder les yeux ronds ? Ce que tu es embêtant, mon pauvre Florent !

— Maman, ce n'est pas au loup mais au fou !

— Et alors, quelle différence, hein ?

— Je ne veux pas jouer le fou, dit son fils les dents serrées.

Ne pouvant saisir la poignée du four à pleines mains, elle dut prendre un sac qui recouvrait les boules de pâte, s'arc-bouta et réussit enfin à dégager la bouche brûlante. Elle remit une boule sur la pelle, l'enfonça le plus loin possible, donna un coup sec mais la boule ne voulut pas glisser sur la sole. Elle secoua la pelle avec de plus en plus d'inquiétude. Enfin, elle la ressortit sans la boule, recommença une autre fois.

— Écoute, Florent, cria-t-elle, ne reste pas dans mes jambes et va jouer ailleurs !

— Ils veulent que ce soit moi le fou !

— Bon, et puis après ?

Une quatrième boule se trouvait dans le four. À part celle qui

s'épandait dans la poussière, elle ne manquait plus son coup. Bientôt, elles y seraient toutes, bien au chaud et déjà elle rêvait de croûte craquante et de bonne odeur qui se répandrait dans le hameau comme un cri silencieux de victoire. Oui, cette odeur porterait dans chaque maison la preuve de sa réussite et de son savoir-faire. Plus que cela, mais elle ne voulait pas philosopher sur cette première fournée. N'empêche, les autres se rendraient compte qu'on pouvait vivre différemment, plus intelligemment.

— Je ne suis pas ici pour donner des leçons aux autres, dit-elle à haute voix, se faisant reproche de sa vanité.

Florent avait entendu et la regardait sans comprendre.

— Ce que tu es colle, dit-elle. Où sont les autres ?

— Je te l'ai dit, dit-il patiemment. Ils voulaient jouer au fou... Moi, je n'ai pas voulu... C'est Olga qui a pris ma place... Maman, c'est elle qui joue le fou.

— La folle, rectifia machinalement Lucie.

Il haussa les épaules. Mais sa mère s'en fichait. Elle refermait la porte du fou sur la dernière miche, s'appuyait sur la pelle de boulanger, essoufflée, rouge, les cheveux blancs de cendres mais les yeux brillants de joie.

— Ça y est, dit-elle. Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre... Dans un quart d'heure, j'ouvrirai d'un centimètre pour jeter un regard... Juste une seconde.

Elle essuya son visage avec sa manche, secoua la tête en se penchant pour faire tomber la cendre.

— La prochaine fois, je ferai cuire un jeudi, dit-elle à l'intention de son fils ; tu ne seras pas là à me surveiller.

Puis elle regretta cette méchanceté et voulut lui caresser la joue. Maussade, il s'écarta.

— Bon, dit-elle, rentrons. Nous boirons quelque chose... Tu viens ?

Dans la maison, elle ajouta une souche de vigne au feu puis alla se contempler dans la glace, au-dessus de l'évier.

— Eh bien ! je suis chouette ! Elle est chouette, ta mère... J'ai l'air d'une folle.

Soudain, elle cessa de sourire. Reflété dans la glace, Florent la regardait fixement.

— Mais enfin, dit-elle avec un calme forcé, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Ils voulaient que je fasse le fou, que je me jette sur eux pour les étrangler et pour les violer.

— Les voler, rectifia-t-elle oppressée.

— Non, les violer !

— Est-ce que tu comprends le sens de ce verbe ?

— Je devais les foutre par terre, m'allonger sur eux en les étranglant.

Elle se surprit à frissonner.

— Tu as raison, dit-elle, c'est un jeu complètement idiot... Mais dans ce cas ta sœur ne peut pas jouer la folle, du moins comme ils l'entendent.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une fille ne peut pas violer, dit-elle. C'est très compliqué, tu sais, et tu choisis mal ton jour pour une explication...

— Ils ont dit qu'Olga devrait essayer de leur arracher les yeux.

— Arracher les yeux..., fit-elle effarée.

Elle n'ignorait pas que la plupart des jeux, dans ce hameau perdu, se teintaient d'une certaine cruauté. Jamais elle n'avait été le témoin direct de faits précis, mais certains embarras, des silences des enfants lui faisaient percevoir l'existence occulte de ces choses-là. Une cruauté qui devait se mêler d'une sensualité maladroite.

— Pourquoi te choisir, toi et Olga ? demanda-t-elle soudain.

— C'est ce que je leur ai dit. Mais aucun ne voulait tenir le rôle... Et pourtant, ils voulaient tous jouer à ça... Ils sont complètement débiles...

— Tais-toi, dit-elle sèchement. Tu sais bien que papa et moi ne voulons pas qu'on utilise ce mot. Il n'est que trop employé par tous ces gens que nous avons laissés pour nous installer ici. Tes petits copains ne sont pas plus... stupides que d'autres. Nous vivons à la campagne et tu dois t'y habituer. Ce n'est pas elle qui doit se faire à toi... Combien de fois te l'avons-nous dit ?

— Ils ne veulent pas jouer les dingues parce qu'ils le sont tous ! cria Florent en s'enfuyant.

Elle renonça à le poursuivre. Il irait dans la vieille grange, se cacherait dans le foin. La bonne odeur de ce dernier l'aiderait à réfléchir et à se calmer.

— Mon Dieu, dit-elle, soudain paralysée d'émotion, se demandant si elle n'allait pas pleurer.

En cet instant, ce n'était pas le foin qui sentait ainsi, mais le bon pain en train de cuire dans le four. Son pain !

— C'est formidable, répétait-elle en sortant de la cuisine pour se précipiter vers le four adossé à la grange.

Elle y serait allée les yeux fermés tant l'odeur se précisait, devenait forte, pleine d'une joie de vivre merveilleuse.

L'émotion la submergeait et lorsqu'elle entrouvrit le four, la chaleur sécha ses larmes et lui fit cuire les yeux. Mais elle avait vu les miches qui doraient lentement, se craquelaient.

Des sanglots l'arrachèrent brutalement à son enchantement et la vue de la petite Sylvie en pleurs gâcha irrémédiablement cet instant

privilegié. La fillette traversait la cour, les mains sur les yeux, sanglotant de toutes ses forces. Elle se précipita vers la gosse.

— Mais que t'arrive-t-il ? Tu es tombée ?

Les cris reprirent de plus belle. Doucement, elle écarta les mains sales des yeux et découvrit les trois traînées rouges à la base de l'œil droit. Florent lui avait dit qu'Olga jouerait la folle et essaierait de leur arracher les yeux.

— Non, elle n'a pas fait ça !... C'est impossible ! Pas elle !...

Doucement, elle entreprit de faire parler Sylvie :

— Tu es tombée dans les ronces ?

La petite essaya de parler mais les hoquets de ses pleurs hachaient ses mots. Déjà, d'ordinaire, elle s'exprimait dans un langage très enfantin que tout le monde entretenait dans le hameau. On en voulait aux Maurin de parler normalement avec leurs enfants, non seulement en toute liberté sur le choix des sujets, mais aussi en phrases correctes.

— Qui t'a griffée ainsi ?

— La... la folle ! hurla soudain l'enfant en s'échappant vers la maison.

Toujours accroupie, Lucie Maurin attendit la réaction de la famille. Ils n'allaient pas encaisser ça facilement, les Rolland. Elle ignorait si le père se trouvait à la maison, mais la mère suffisait. Une grosse femme à la peau blême qui dévalisait l'épicier itinérant de ses biscuits et sucreries.

La porte des Rolland claqua et Lucie se redressa lentement, stupéfaite. Pas de réactions. Pourtant, la grosse femme tenait là une bonne occasion de vider son sac. Du hameau, c'était la plus réticente, celle qui ne souriait jamais, ne parlait jamais aux nouveaux venus, elle qui était pourtant si bavarde. Elle les tenait en suspicion, n'avait que regards méprisants pour les vêtements de Lucie, ricanait visiblement lorsqu'elle rentrait les chèvres le soir.

— Mon pain !

Elle bondit vers le four, libéra la porte. Les neufs boules atteignaient ce blond roux qui flattait le regard. Elle envoya sa pelle, la glissa sous l'une d'elles, l'attira à elle. Sa chaleur, son odeur la grisèrent et elle regretta de ne pouvoir la saisir à pleines mains pour avoir sa masse parfaite de nourriture dans ses doigts. D'une aiguille à tricoter qu'elle avait prévue, elle évalua le degré de cuisson. La pâte n'adhérait plus. Elle pouvait les retirer toutes.

Lorsque son mari pénétra dans la cuisine, l'odeur du pain frais le laissa muet de surprise. Il regarda les miches alignées sur la longue table de bois massif puis sa femme, lui sourit. Il s'approcha et sortit son couteau de poche avec lequel il tailla une tranche. Le pain fumait encore légèrement mais pouvait se manger. Il le brisa avec ses doigts pour en porter un morceau à sa bouche. Des miettes tombèrent dans

sa barbe broussailleuse et Lucie éclata d'un rire mal assuré.

— C'est une fête, dit-il. On aurait dû faire une fête pour cette première. Sortir le jambon, le saucisson et le pâté... Inviter tous les voisins à saluer cette réussite.

— Je pouvais le rater, dit-elle.

— Non, tu ne rates rien, jamais... Ce qui me donne des inquiétudes pour mon vin.

— Tu as beaucoup de raisin ?

— Autant qu'hier. Les deux poubelles en plastique sont pleines. Je vais le pressurer et essayer de remplir un tonneau.

— Ça marchera très bien, dit-elle.

Vincent hocha la tête d'un air d'en douter. Il manquait d'assurance et les années qu'ils avaient passées à Paris l'avaient profondément marqué. Ils avaient dû fuir avant qu'il ne tombe malade.

Dans sa joie d'avoir réussi sa fournée, Lucie oublia de lui parler de cette histoire de fou qui avait tant bouleversé leur fils. Mais lorsqu'Olga revint pour le repas de midi, l'air très innocent, elle n'eut pas le courage de lui faire des reproches. Florent aussi réapparut, du foin dans les cheveux, l'air mal réveillé. Il avait dû s'endormir dans la grange.

L'épicier klaxonna vers 15 heures et Lucie se précipita. Il lui fallait du sucre pour faire quelques confitures et elle espérait en obtenir la quantité suffisante avant que les autres femmes n'accourent.

Mais il y avait déjà la grosse Rolland qui se tenait devant le camion-comptoir. Elle achetait des chocolats, des gâteaux trop roses, trop sirupeux, enveloppés de plastique, ne s'adressant qu'à l'épicier, ignorant la présence de Lucie.

Les autres femmes arrivaient lentement. Elles étaient trois.

— C'est à vous, madame Maurin, dit l'épicier.

— Je reviens.

Elle rattrapa la mère de Sylvie qui défaisait une sorte de bouchée au chocolat d'une main pressée.

— Comment va Sylvie, madame Rolland, j'espère que ce n'est pas grave... Je crois que ma fille est responsable...

Le regard bleu et inerte de la femme paraissait la traverser comme si elle n'existait pas.

— Si par hasard il fallait la montrer au médecin... Bien entendu, nous réglerons ce qu'il faudra...

La grosse femme mordit dans la confiserie, éloigna l'autre partie de sa bouche en un long fil blanchâtre. Puis il cassa et retomba le long de son bras.

— Ils ont voulu jouer au fou... Une drôle d'idée, vous ne trouvez pas ?... Et je trouve que c'est complètement stupide de leur part... Olga ne devait pas savoir ce qu'elle faisait.

— Je sais pas ce que vous voulez dire, répondit Mme Rolland la bouche trop pleine pour s'exprimer correctement. Vous parlez toujours pour dire des choses que je ne comprends pas.

Elle s'en alla d'un pas lourd et égal, laissant Lucie consternée. Comment devait-elle s'exprimer pour dialoguer avec cette femme ? Était-ce une simple question de langage ? Ou bien y avait-il comme un blocage irrémédiable entre elles ?

Lorsqu'elle revint, les trois autres occupaient tout le comptoir du camion. Avec patience, elle dut attendre longuement. Elles n'en finissaient pas d'acheter, de se tromper, de soupeser la marchandise, de faire des échanges, de recompter leur monnaie.

Excédé, l'épicier se pencha pour lui lancer :

— Vous avez des fromages de chèvre ?

Elle sursauta, sourit.

— Bien sûr. Vous en voulez ?

— Une vingtaine, si possible.

Elle retourna chez elle, prit les fromages enveloppés d'une feuille de figuier, les rangea sur un petit plateau de récupération.

— Cinquante francs, ça va ?

Les trois femmes qui s'éloignaient, leurs paniers pleins, entendirent, se regardèrent. Lucie exultait. D'abord l'odeur du pain qui avait dû les agacer et maintenant ces fromages qui lui rapportaient cinquante francs.

— Parfait, dit-elle, je vous en ai mis vingt et un. Celui-là pour vous.

— Merci, mais laissez tomber les feuilles de figuier. Ici, les gens n'aiment pas ça... On dit que cette feuille est dangereuse. C'est à cause du lait qui en coule, vous voyez ?

— Je ne savais pas, s'excusa-t-elle choquée. Mais de quoi accuse-t-on ces feuilles ?

Il haussa les épaules, répondit :

— Je ne sais pas.

Tout en la servant, il bavarda avec elle, lui demanda si elle s'habituaient à l'endroit. En général, il y avait trop de monde autour de son camion pour qu'il puisse prendre le temps de la questionner.

— Ça va, dit-elle.

Elle faillit dire qu'elle avait fait son pain pour la première fois, mais se souvint à temps qu'il en livrait lui-même.

— Moi, je ne me plairais pas ici, dit-il soudain, tout sourire évanoui.

— Vous préférez le village ?

— J'aime la campagne, mais pas celle d'ici... Vous ne savez pas ce qu'on dit sur les gens du hameau de Bernoud ?

Tout en rangeant les provisions dans son panier, elle secoua ses

longs cheveux bruns, ne remarqua pas le regard de l'homme sur sa silhouette.

— On dit qu'ils sont tous dingues.

Elle releva vivement la tête et le regarda de telle façon qu'il s'inquiéta :

— Hé ! faut pas le prendre mal, dit-il. Je ne fais que répéter ce que disent les gens du village, c'est tout.

— Est-ce de la malveillance ? demanda-t-elle la gorge serrée, Ou bien cela correspond-il à quelque chose de réel ?

L'homme ricana sans répondre, commença à faire ses comptes.

— Est-ce parce qu'ils vivent retirés qu'on les traite de fous ?

— Je crois que ce n'est pas tout à fait ça, madame Maurin... Pas tout à fait ça.

Elle comprit qu'elle n'obtiendrait plus rien de lui. Et comme il était rare qu'elle puisse converser en tête à tête avec cet homme, que pouvait-elle espérer ?

— Il y en a ici qui seraient mieux internés qu'en liberté, dit-il brusquement en lui rendant sa monnaie. Préparez-moi donc autant de fromages pour la prochaine fois. Au revoir.

Les enfants avaient apporté un pain dans chaque famille. Personne ne les avait refusés mais Lucie n'avait reçu aucun remerciement. Vincent affirmait que les hommes lui avaient fait des compliments sur la qualité des miches, mais sa femme se demandait si ce n'était pas pour la consoler de ce mépris général.

Ce dimanche de fin octobre fut d'une douceur suave. Alors qu'elle donnait à manger aux volailles, un parfum de miel l'enveloppa. Les abeilles harcelaient le chèvrefeuille du mur du jardin. Au printemps, ils installeraient des ruches dans les collines. Une vingtaine qui, au pire, produiraient trois cents kilos de miel. Mais certainement plus, espérait-elle.

« Bonjour, Perrette », se dit-elle.

Elle ramassa dix œufs avant de retourner à la maison. Les hommes jouaient à la pétanque sur la petite place qui séparait les maisons. Vincent, justement, lançait ses boules. Seul Perrone ne jouait pas. C'était un homme silencieux qui regardait les autres, appuyé contre le micocoulier, une cigarette pendant de ses lèvres épaisses. Un bonhomme étrange et que Lucie trouvait sournois. Était-ce à Perrone que l'épicier faisait allusion, l'autre jour ?

Plus que jamais, le hameau de Bernoud lui parut un havre de paix lorsqu'elle entendait les coups de fusil lointains dans les collines alentour. Bernoud se trouvait au centre d'une réserve de chasse. Mais les hommes du hameau avaient tous un fusil. Trouvant qu'il y avait trop de monde le dimanche pour traquer le gibier, ils se rattrapaient en semaine.

Vincent vint chercher la bouteille de pastis.

— Nous avons perdu, dit-il.

Il faut payer. Il coïncà les verres dans l'angle de son coude.

— Crois-tu vraiment qu'un frigo soit antiécologique ? demanda-t-il moqueur.

— Pas du tout, répliqua-t-elle, mais simplement antibudget pour le moment. Il nous faudra attendre le printemps prochain. Mais on pourrait dégager l'ancien puits.

— Un travail de romain, fit-il en s'en allant.

Une chance que le hameau soit sur le parcours de la conduite principale qui alimentait en eau le village, cinq kilomètres plus bas.

Lucie se demandait si elle aurait pu se passer de l'eau courante. Du fond de sa cuisine, elle observa les hommes qui buvaient. Perrone avait également un verre à la main mais ne participait pas à la conversation générale. Sa femme, petite et maigre, n'était pas la plus désagréable. Le couple n'avait pas d'enfant et faisait exception.

Trois chiens traînaient un peu à l'écart et elle souhaita avoir bien fermé le poulailler. Elle les avait vus rôder autour des clapiers. Les animaux domestiques du hameau lui paraissaient mal nourris et souvent elle leur préparait des pâtées qu'elle leur donnait discrètement pour ne pas irriter ses voisins.

De nouveau, les boules se choquèrent et ce bruit lui semblait plein de gaieté dans cette matinée paisible. Les gosses devaient jouer un peu plus bas le long du ruisseau. Avec précaution, Lucie avait interrogé Olga sur les coups de griffes donnés à Sylvie Rolland, mais la petite fille avait eu l'air tellement surprise qu'elle n'avait pas jugé souhaitable d'insister. Les enfants possédaient une étonnante faculté d'oubli. Puisque les Rolland n'en faisaient pas une histoire, pourquoi tracasser sa propre fille ?

Elle remarqua que Perrone n'était plus avec les joueurs de pétanque mais n'y attacha pas d'autre importance. Son affaire était le civet de lapin qu'elle faisait mijoter. Il lui avait fallu tuer l'animal, Vincent se refusant énergiquement à ce genre de corvée, le dépouiller sans abîmer la peau qu'elle tannerait comme les autres. Un lapin par semaine, n'était-ce pas lassant, à la fin, pour les autres ? Les enfants aimaient. Moins que le poulet, cependant.

Il lui fallait du thym frais et les enfants qui n'étaient pas là ! Elle décida d'aller en chercher une provision. Juste cinq cents mètres à faire dans la colline pour ne pas cueillir celui du bord de la petite route à cause de la poussière.

Elle grimpa à travers les genêts et les touffes de romarin. Lorsqu'elle eut arraché toute une plante de thym, elle se redressa et regarda autour d'elle. La sérénité de l'endroit faisait monter des bouffées d'une joie pure, un simple bonheur de vivre. Le ciel était d'un bleu uni et il y avait tous ces parfums, ce calme avec juste le bruit des boules du côté des maisons. Le hameau lui-même avec ses vieux murs de pierres, ses constructions décalées, son groupe de cyprès et sa verdure, bien que ressemblant à quelque tableau de peintre du dimanche, ravissait Lucie. Elle s'émerveillait encore d'habiter là, de pouvoir découvrir sur-le-champ sa maison, sa grange, son poulailler et son jardin, avec à côté le clos où broutaient les chèvres. Lorsqu'elle habitait dans la région parisienne, pour situer son F 3, il lui fallait d'abord compter les étages, puis les fenêtres à partir de la droite. Elle appelait cette opération faire le point. Au moins dix secondes pour situer exactement sa cellule à vivre. Ici, il suffisait de superposer

l'image chérie par son cœur à la réalité pour délimiter son domaine.

Et puis il y eut comme une ombre dans son champ de vision idyllique. Celle d'un homme qui glissait entre les chênes-verts comme s'il se dissimulait. Il lui sembla reconnaître la silhouette de Perrone. Soudain, elle eut hâte de rentrer et dévala la colline droit devant elle, accrochant parfois sa jupe longue aux ronces.

Jusqu'à ce que toute la famille soit réunie autour de la table, elle fut énervée, inquiète. Enfin, les enfants entrèrent à la sauvette, allèrent se laver les mains sans attendre la moindre exhortation.

— Ça sent bon, dit Vincent en soulevant le couvercle du fait-tout où mijotait le civet de lapin. On dirait presque du sauvage...

Lorsqu'il fut servi, Vincent mangea en silence.

— Tu n'aimes pas ? demanda sa femme.

— Si, mais de temps en temps, il faudrait goûter à un garenne... Il y a longtemps que je n'en ai pas mangé. Il faudra que j'aille à la chasse. Dufour m'a dit qu'il me prêterait un fusil. Il en a deux.

Le silence l'obligea à regarder sa femme.

— Bon, ça va, dit-il, je n'ai rien dit.

— Tu en as envie ?

— Il y a des tas de lapins qui dévorent les jeunes vignes ! Préfères-tu qu'on les empoisonne ?

— Crois-tu qu'il y ait vraiment surabondance de lapins sauvages, dans la région ?

— Tout le monde le dit.

— Tout le monde le dit pour justifier la chasse, mais tout le monde rentre bredouille... et tout le monde se rabat sur les rouges-gorges et les autres petits oiseaux.

Il soupira.

— Écoute, sur ce sujet, évitons d'ennuyer les voisins. Je ne sais pas ce que je vais dire à Dufour.

— Simplement que tu n'as pas envie de chasser.

— C'est ça, pour me différencier et les rendre tous encore plus méfiants. Tu crois que c'est le moment ?

Cette belle journée pouvait donc laisser un goût d'amertume comme un vin à la robe trop séduisante ?

— Pourquoi n'est-ce pas le moment ?

— Oh ! pour des tas de choses... Tu ne peux pas tout comprendre en quelques mois. Tu sais, j'ai vécu des années dans ce hameau et je sais de quoi je parle. Ce sont tous de braves gens. Solidaires, en tout cas. On ne peut pas leur enlever ça.

— Solidaires ? Que veux-tu dire ?

Sans répondre, il vida son verre de vin d'un trait, soupira de plaisir.

— Le vin que nous vend Perron est vraiment bon. Je ne pense pas

que ma piquette atteigne cette qualité.

Du coup, elle oublia de répéter sa question sur la solidarité des gens du hameau.

— Pourquoi Perrone ne joue-t-il jamais à la pétanque ?

— Oh ! il ne doit pas aimer.

— Je n'en sais rien. Perrone, je l'ai toujours vu ainsi, même du temps de ma tante.

— Tu crois qu'il est normal ?

Son mari cessa de mastiquer, regarda le reste de son lapin comme s'il ne pouvait plus en avaler une bouchée.

— Qu'appelles-tu normal ? Notre façon de vivre, par exemple ? Celle que nous avons avant de venir ici ?

— Je le trouve inquiétant, c'est tout. Il a bien dix ans de plus que toi ?

— Oui, je crois. C'est un homme des collines. Il connaît les coins aux champignons, ceux aux asperges, la moindre source. Pour débûsquer un sanglier, il n'a pas son pareil.

— Il chasse, lui aussi ?

— Non, il pose des collets surtout.

— Je l'ai aperçu, tout à l'heure, dans la colline ; tu crois que c'est ce qu'il faisait ? Dans la réserve de chasse ?

— Cette réserve nous a été imposée. L'essentiel est de ne pas se faire prendre par le garde fédéral.

Lucie se leva pour quitter la table. Il lui était impossible d'en écouter davantage. Mais elle reçut les regards graves des enfants et fit un effort, alla chercher les pommes de terre frites. Vincent lui jeta un regard inquiet, se remit à manger mais le charme de ce repas venait d'être détruit. D'ailleurs, il s'acheva dans le désordre, les enfants emportèrent leur part de dessert pour la manger au-dehors et Vincent alla s'asseoir sur le pas de la porte pour fumer sa cigarette.

— Chantal !

C'était Dufour, celui qui avait promis un fusil à Vincent, qui appelait sa fille depuis le seuil de sa maison, la dernière du hameau en partant de la petite route. Les Dufour avaient trois enfants, Élise, Chantal et Serge.

— Prends-tu du café ?

— Je veux bien, répondit Vincent le dos tourné à la pièce.

Tandis qu'elle le préparait, Dufour lança deux fois encore le nom de l'enfant, la dernière fois avec une colère contenue.

— Ces gosses..., soupira Vincent. Je me demande ce que peut faire cette petite fille.

Lucie disposa deux tasses, la bouteille de marc du pays car Vincent en buvait de temps en temps.

— Le café est prêt, dit-elle.

— Je reviens, dit Vincent.

Elle courut à la porte, le vit s'éloigner avec Dufour, le père de Chantal, Rolland et Jouglas. Elle regarda du côté de chez les Perrone, aperçut la lueur bleutée de l'écran de télévision à travers les carreaux de leur fenêtre. Le couple ne paraissait pas s'inquiéter de l'absence de leur petite voisine. Elle remit le café au chaud, se demanda ce qu'elle pouvait faire. Les enfants s'attardaient toujours au moment des repas, surtout lorsqu'il faisait aussi beau. Il n'y avait pas de quoi s'alarmer. Cependant, elle trouvait bizarre que Perrone reste tranquillement chez lui. Perrone qui rôdait en essayant de se cacher dans la colline, en contrebas, du côté du ruisseau, là où les gosses avaient joué tout le matin. Perrone qui manquait à ce sentiment de solidarité dont Vincent lui avait parlé...

Elle commença de faire sa vaisselle sans cesser de surveiller le dehors. Elle vit passer le garçon des Dufour qui alla demander quelque chose à sa mère puis repartit à toutes jambes. Lucie essuya ses mains et décida d'aller aux nouvelles.

Elle descendit vers le ruisseau, retrouva des traces des enfants dans la boue. Ils avaient construit un barrage pour y installer une sorte de moulin. Avec patience, elle chercha d'autres empreintes en s'éloignant progressivement, dut enjamber le filet d'eau pour poursuivre ses observations de l'autre côté. Quelqu'un était passé par là dans la journée, si elle se fiait aux branches basses cassées et à l'herbe foulée. Pas un adulte.

À cent mètres du ruisseau, elle sourit en découvrant un petit tas de papier hygiénique. Un enfant avait dû s'éloigner pour poser culotte. La piste ne menait pas plus loin. Elle allait tourner les talons lorsqu'elle aperçut le fil de coton. De couleur rouge. La petite Chantal portait précisément un polo en coton et un jean. Si elle était venue jusque-là, au lieu de retourner vers les autres enfants, elle avait préféré continuer dans les broussailles.

À quatre pattes, la jeune femme parcourut une assez grande distance, aperçut d'autres traces récentes avant de déboucher dans un petit sentier encaissé. Certainement un ruisseau d'écoulement qui drainait les eaux de la colline par temps de pluie mais qui se trouvait asséché. Elle choisit de le remonter, découvrit les arbousiers auxquels s'accrochaient encore quelques fruits presque desséchés. Elle en cueillit un, le trouva comestible. Chantal avait pu venir jusque-là pour en ramasser ou en manger sur place.

Lorsqu'elle se retourna, elle aperçut l'autre flanc de la colline, là où elle avait cueilli sa touffe de thym. D'où elle avait aperçu Perrone. L'homme s'était trouvé un peu au-dessus dans les chênes-verts. Elle y grimpa, regarda autour d'elle. Il lui fallait beaucoup d'observation pour repérer le fil de laiton qui formait une boucle de la dimension

exacte de la trouée cylindrique servant de passage à des lapins. Elle avait l'impression que le collet avait été placé le matin même par Perron. À l'heure où elle avait aperçu son voisin. Au même instant, la petite Chantal montait vers lui. Une gosse de onze ans, potelée et toujours boudinée par ses vêtements, ce qui pouvait faire illusion, lui donner un corps de petite femme.

— Qu'est-ce que je vais chercher là ? se reprocha-t-elle avant de continuer son escalade vers la ligne de faîte de la colline.

Perrone était un taciturne, un solitaire mais de là à conclure qu'il avait pu faire le moindre mal à la fillette, il ne fallait rien exagérer. Tout ça à cause du jeu stupide des enfants le jour où elle avait cuit son pain et de la réflexion d'un épicier méchante langue.

Du haut de la colline, elle découvrit le groupe des quatre hommes, reconnut la chemise à rayures de son mari. Ils étaient debout et elle distingua une forme à leurs pieds. Une tache rouge apparut lorsqu'un des hommes se déplaça et elle reconnut le polo de Chantal. Elle crut la fillette morte et dévala à grand bruit la colline. Lorsqu'elle fut assez proche, les quatre hommes tournèrent la tête et Chantal en fit autant. Elle aperçut son visage rond et pâle.

— Attention ! lui cria Vincent.

Il s'interposa les bras grands ouverts. Elle ne put ralentir sa descente et il la reçut en pleine poitrine, la ceintura.

— Il y a un trou, dit-il, et la gosse ne pouvait pas en sortir. Tout s'écroulait lorsqu'elle essayait... Le terrain est miné par les grosses pluies...

Elle haletait, ne pouvait prononcer un seul mot. Chantal, couverte de boue, était hissée par son père. Elle tremblait de tout son corps et son père la gifla méchamment à la volée.

— Non, gémit Lucie, je vous en prie.

L'homme continuait et la gosse encaissait, les dents serrées, sans une larme.

— Tais-toi, dit Vincent sans ouvrir la bouche. Tais-toi.

Il la serrait à l'étouffer et elle le regarda avec stupeur. Il n'avait jamais agi ainsi.

— Alors, criait Dufour, vas-tu encore nous dire que tu n'y es pas tombée toute seule ?

— On m'a poussée, répondit Chantal avec un regard plein de défi.

Son père leva une main énorme mais elle continua de le narguer. Il laissa retomber son bras.

— Tu es venue rôder jusqu'ici et tu y es tombée toute seule.

— Non. Je regardais le trou et quelqu'un m'a poussée... De toutes ses forces.

— Vas-tu la fermer, oui ?

Lucie essayait d'échapper aux bras de Vincent. Ils luttaien en

silence et jamais elle n'avait lu une expression aussi dure dans les yeux de son mari.

— Ce n'est rien, dit Rolland. L'essentiel est qu'elle n'ait rien de cassé. Il n'y a qu'à rentrer, maintenant. Ta femme doit être rassurée puisque Serge est allé la prévenir.

Tant que les hommes furent proches, Vincent refusa de la libérer et même si ensuite il lui permit de marcher à ses côtés, il lui tint fermement le bras.

— Chantal ne ment pas, fit-elle avec rage.

— Ne complique pas tout inutilement. Tu ne vas quand même pas croire une gosse qui ne cesse de mentir à ses parents.

Elle tourna vivement la tête.

— Comment le sais-tu ?

— Dufour nous l'a dit. Il s'en plaint continuellement. Il la tient à l'œil car il prétend qu'elle a le feu aux fesses.

— Vincent !

Il haussa les épaules.

— C'est fréquent, chez les Dufour.

— Tais-toi, supplia-t-elle.

— Mais qu'est-ce que tu as, à la fin ?

Il la lâcha et marcha devant elle à grandes enjambées. Bientôt, ils rejoignirent le groupe qui encadrait la petite fille. Elle avançait, la tête haute. Lucie nota que son polo découvrait ses reins et que son jean descendait sur ses fesses. Elle essaya de se souvenir si la petite avait l'habitude de porter une ceinture, mais n'y parvint pas. De toute façon, elle se demandait comment le jean d'une taille supérieure pouvait tenir sans soutien. La petite devait fréquemment le remonter à deux mains.

Sur la petite place, chacun se dispersa sans un seul mot et Vincent dut entraîner sa femme.

— Allons boire notre café.

Dans la cuisine, elle explosa.

— Je comprends maintenant ce que tu voulais dire par solidarité ! Ah ! elle est belle, votre solidarité !... Elle va loin, jusqu'à adopter la même attitude devant l'évidence !

Elle pointa un doigt accusateur vers lui.

— Vous savez bien, tous les quatre, qu'elle a été effectivement poussée dans ce trou. Mais vous ne voulez pas qu'il en soit question. Vous décidez que la gosse dit des mensonges et qu'elle est tombée toute seule.

Assis devant sa tasse, il la contemplait tranquillement tout en allumant une cigarette.

— Tu as bien failli y tomber toi-même, dit-il. Si je ne t'avais pas retenue au passage...

— La gosse connaît mieux l'endroit que moi... Et d'abord, pourquoi n'avait-elle plus de ceinture à son jean ?

— Je n'ai pas remarqué.

— Bien sûr. Vous étiez quatre et vous n'avez rien remarqué. Il ne faut rien dire, n'est-ce pas ? Tu veux que je te dise ce qui s'est passé exactement, dans la colline ? Chantal s'est écartée pour un besoin naturel et quelqu'un l'a surprise. Je ne sais pas ce qu'il lui a fait, mais ensuite il a voulu se débarrasser d'elle et l'a jetée dans ce trou. La gosse n'ose pas parler du reste... Mais elle s'efforce de nous communiquer quand même quelque chose en affirmant qu'on l'a poussée. Et je suis certaine qu'elle a vu celui qui l'a surprise et... molestée.

Vincent baissait la tête, regardant le fond de sa tasse vide. Du doigt, il faisait des dessins avec le reste du sucre.

— Vers la même heure, je suis allée en face pour cueillir du thym et j'ai vu quelqu'un. Quelqu'un qui ne jouait pas aux boules et qui était allé placer des collets dans les broussailles.

— Et comme par hasard, tu étais là, fit-il ironique.

— Oui. Tu veux que je te dise qui c'était ?

— Je ne veux pas en entendre davantage ! Tu sais que tu me fais penser à une mégère avec ce genre de ragots ?

Il la laissa sans voix, juste au moment où elle allait lui faire remarquer que l'homme en question était resté tranquillement chez lui à regarder la télévision.

Vincent sortit et disparut.

— C'est trop fort ! s'exclama-t-elle.

Mais la réflexion de son mari l'avait marquée et elle essaya de voir les choses avec le maximum d'objectivité. Même en ne retenant que les faits précis, elle parvenait à la même conclusion sans avoir besoin d'extrapoler. Chantal avait été surprise par Perrone. Peut-être alors qu'elle remontait son jean. Rusé, il lui avait retiré sa ceinture pour l'obliger à retenir son pantalon à deux mains de telle sorte qu'elle ne puisse se défendre. Elle savait qu'elle retrouverait la ceinture non loin de l'endroit où la petite avait rencontré l'homme. Mais elle n'avait aucune envie d'aller là-bas. Non seulement pas envie, mais encore elle savait qu'elle ne se sentirait pas en sécurité. De même, elle essayait de ne pas imaginer jusqu'où avait pu aller Perrone avec l'enfant. Et, soudain, la réflexion de Vincent la fortifia dans son hypothèse. Il avait dit que Chantal « avait le feu aux fesses ». Comme si, d'avance, il voulait excuser Perrone, laisser entendre que l'homme avait pu être provoqué. Dans le cas où elle découvrirait bien plus grave...

Dans l'après-midi, elle s'inquiéta à plusieurs reprises au sujet d'Olga, et Vincent surgit soudain devant elle.

— Tu as fini ? Qu'est-ce que ça signifie, ces appels incessants ?

Il la contrefaisait avec une hargne déplaisante.

— Olga ? Où es-tu, ma petite Olga ? Ne t'éloigne pas... Tu crois que c'est agréable ? Tu as l'air de te moquer de Dufour en criant ainsi. Alors, je t'en prie, hein ? Rentre chez nous et laisse la gosse tranquille !

— Vincent, dit-elle avec douceur.

Son mari la fixa sans sourire, sans l'ombre de cette complicité affectueuse qui avait toujours existé entre eux.

— Vincent, dit-elle avec effort, que se passe-t-il ?

— Voilà que tu recommences...

Il tourna les talons et s'éloigna. Il pénétra chez les Perrone sans même frapper à leur porte. Il avait l'habitude d'aller regarder la télévision chez eux.

Malgré la pluie qui tombait sans discontinuer depuis la veille, Lucie prépara une seconde fournée de pain. Tandis qu'elle modelait ses boules, Vincent sculptait des couverts en bois d'olivier. Lorsqu'ils s'étaient installés dans la maison de sa tante, ils avaient prévu longtemps auparavant de vivre de l'artisanat. Lucie avait appris les techniques du tissage et son mari celles du bois. D'ailleurs, il avait une grande habileté et beaucoup de goût pour ce genre de travail. En revanche, la jeune femme n'osait plus se demander à quelle date elle pourrait s'offrir un métier à tisser, ni si elle pourrait y consacrer une demi-journée chaque jour comme elle l'avait espéré. Il avait fallu d'abord créer le cadre de vie qu'ils désiraient depuis des années, le jardin à cultiver, l'enclos pour les chèvres, les cages pour les lapins, le poulailler. Maintenant, le four fonctionnait et au printemps il y aurait les ruches.

— Combien prévois-tu de pain ? lui demanda-t-il tout en ponçant une cuillère presque terminée.

— Dix miches. C'est largement suffisant pour la semaine et j'en donne au cochon et aux lapins.

— Et les voisins ?

Elle alla enfiler ses bottes et son ciré.

— Tu n'en prévois pas pour les voisins ? demanda-t-il de nouveau.

— Ont-ils seulement apprécié mon pain ? demanda-t-elle avec calme. Je n'en ai eu aucun écho. Il était bien entendu que nous leur en offririons à titre d'échantillon gratuit. Je ne pense pas qu'ils aient passé commande.

— Laisse-leur le temps de s'habituer... Tu sais, à la campagne on ne rompt pas à la légère avec le boulanger.

— J'avais pensé que si dans l'année ils nous achetaient mille miches, par exemple, nous aurions pu avoir l'argent de deux mois pleins. Avec le cochon, le jardin, les fromages, les volailles et les lapins, nous aurions pu boucler les douze mois. J'utilise une farine spéciale, sans additif, qui nous coûte les yeux de la tête. Je ne peux pas me permettre de faire des cadeaux.

— Tu manques de patience, dit-il.

Sous la pluie, elle transporta les fagots de sarments, les enfourna puis y mit le feu. Le ciel bas empêchait un bon tirage et elle fut

obligée de tisonner pour activer la combustion. Lorsqu'elle alla chercher les pâtons, son mari fumait d'un air songeur devant la cheminée.

— Tu penses à tes coquetiers ?

Ils avaient une commande de dix douzaines pour un magasin de Toulon, à livrer le plus rapidement possible. Vincent n'en avait tourné qu'une demi-douzaine.

Lorsqu'elle ressortit, Perrone était planté devant la gueule incandescente du four, abritée sous un énorme parapluie.

— Sale temps, dit-elle.

Il ne répondit pas. Personne ne lui répondait, ce jour-là. Lorsqu'elle commença de retirer les braises, Perrone parut fasciné par cette cascade de feu. Bien qu'énervée par cette présence, elle ne commit aucune erreur et bientôt les dix miches se trouvèrent en train de cuire.

— Oh ! Bastien, cria Vincent depuis la cuisine, ne reste pas à te mouiller. Viens boire un coup.

Lucie eut l'impression que l'homme s'arrachait difficilement au spectacle du bac à braises, mais il rentra chez eux. Peu soucieuse de les gêner, elle alla voir ses poules, ramassa les œufs, arracha quelques légumes pour la soupe du soir. Finalement, elle dut pénétrer dans la cuisine, les trouva devant un litre de rosé. Silencieux, mais sans gêne. Ils paraissaient rêver ensemble. Elle eut l'impression qu'ils naviguaient loin d'elle, dans une sorte de complicité.

Malgré la pluie, l'odeur du pain cuit la prévint et elle les abandonna de nouveau. Les miches lui parurent encore plus dorées, encore plus croustillantes que la première fois. Lorsqu'elle les apporta dans la maison, les deux hommes sortirent de leurs songes.

— Nous allons casser une croûte, dit Vincent. Juste le temps de les laisser se refroidir un peu.

Voilà ce qu'il désirait, dépasser le stade familial pour une sorte de communauté du manger, du boire et du jeu. Il avait cru que le hameau se prêterait à cette bonne volonté. Résultat, il n'avait que Perron en face de lui et ils ressemblaient à deux pochards. Il alla chercher la charcuterie, le fromage, une autre bouteille, du rouge, cette fois. Le pain fendu en deux exhala une vapeur odorante.

— C'est bon, hein, mon vieux Bastien ?

L'autre prononça quelques mots en patois. Lucie ne le comprenait pas.

— Ah ! des brochettes de petits oiseaux ! reprit Vincent. Et l'on fait tremper leur cœur dans le vin. Je me souviens du temps de ma tante. On avait dressé une grande table sur la place. Ils y étaient tous. Pendant des jours, on avait posé des gluaux... Il y avait des centaines de rouges-gorges. Oh ! oui, des centaines !

Pour Lucie, tout un vol de ces oiseaux se débattaient dans une

mare de glu en poussant des cris déchirants. Lorsqu'il parlait, autrefois, de la campagne, du hameau, de la maison de sa tante, Vincent n'évoquait jamais ce genre de souvenirs.

— Il y avait aussi des champignons, des safranés cuits sur la braise.

— Dehors, il y a une belle braise, dit Perrone.

— Viens, on va y faire cuire des tranches de saucisson.

Il prit le gril et Perrone l'accompagna avec son grand parapluie. Lorsqu'ils rapportèrent les tranches de saucisson grillé, il y avait Dufour qui les accompagnait.

— Bonjour, madame.

— Bonjour.

À cause du mauvais temps, personne ne travaillait. D'ailleurs, jusqu'à la taille des vignes, il n'y avait pas grand-chose à faire. Le vin se faisait tout seul dans la cave coopérative du village.

— Chantal est remise de ses frayeurs ? demanda-t-elle soudain.

Elle avait essayé de retenir cette question stupide, mais une force inconnue l'avait poussée à la poser.

— Vous savez, les gosses..., dit Dufour la bouche déjà pleine.

Perrone n'avait même pas bronché. Ils mangèrent et burent. Plus d'un litre chacun. À toute force, Vincent voulut leur mettre une miche dans les mains.

— Ça, c'est du vrai pain, sans la pilule... Du bon pain comme autrefois. Et s'il vous plaît, hein ? Par ici les commandes. On peut en fournir. Pas vrai, Lucie ?

Ils partirent enfin avec chacun son pain, le pain de Lucie. Et Vincent resta avec son début d'ivresse, riant tout seul et ne cessant d'ajouter du bois au feu. Les gosses ne rentraient pas à midi, déjeunaient à la cantine scolaire. À tour de rôle, chaque famille les transportait matin et soir et c'était la semaine des Maurin.

Vincent dormait lorsqu'elle partit au volant de la 2 CV. Il fallait faire la tournée école maternelle, école primaire et collège d'enseignement général. Au retour, la vieille voiture n'en pouvait plus, soufflait dans les derniers tournants comme si elle allait s'arrêter. La pluie entraînait des coulées de terre dans lesquelles les pneus lisses patinaient. En passant devant le cimetière, elle pensa que la Toussaint approchait. Elle avait préparé des chrysanthèmes pour les parents de Vincent et sa tante qui lui avait laissé la maison.

Son mari tournait les coquetiers dans la pièce voisine, l'air maussade. Les deux gosses se bourrèrent de pain frais et de confiture, furent repus à leur tour. Ils étaient là, béats, tous les trois, avec leur indifférence, leurs mystères.

Tout en aidant Florent à ses devoirs, elle essaya de le faire parler au sujet de Chantal Dufour.

— Elle ne t’a rien dit ?

Le garçon rougit violemment, baissa la tête sur son cahier.

— Tu sais, toi, qui l’a poussée ?

— C’est des histoires, murmura-t-il.

— Tu crois ?

— Elle raconte toujours des craques... Elle dit que tous les hommes sont amoureux d’elle.

— Les hommes, sourit Lucie, tu veux dire les garçons.

— Chantal parle des hommes.

Elle n’osa pas aller plus loin, de crainte de découvrir quelque chose d’inacceptable. Pourtant, lorsque Florent fut en train de lui réciter sa leçon d’histoire, elle demanda, sans avoir l’air d’y attacher d’importance, si Chantal avait retrouvé sa ceinture.

— On l’a aidée, dit-il ; elle l’avait perdue près de l’endroit où elle était tombée dimanche.

Lucie ferma les yeux. Avec les enfants, c’était trop facile. Elle aurait pu lui soutirer toute la vérité mais, soudain, elle ne le désirait plus. Elle se leva et sortit sous la pluie, essayant de respirer le plus largement possible. L’odeur du foin qu’elle distribua aux chèvres énervées de rester dans leur bergerie dissipa sa nausée. Elle devrait revenir pour les traire.

Le lendemain, la pluie cessa et le mistral se leva vers midi. Alors qu’elle descendait chercher les enfants, elle dut laisser le passage au camion des pompiers qui montait vers le hameau. Elle put leur demander où ils allaient.

— Ça brûle au-dessus de chez vous, lui dit le chauffeur. Avec ce mistral, ça peut s’étendre. Encore heureux que la végétation soit humide de la pluie d’hier.

Au retour, ils montèrent tous, les gosses et elle, jusqu’au sommet de la colline. Le hameau s’y trouvait au complet, hommes et femmes.

— Trois hectares de pins ont brûlé, lui dit Vincent. Il paraît que ce serait une imprudence. On a trouvé des braises de sarments de vignes. Certainement des ramasseurs de champignons qui ont fait cuire leur récolte sur place.

Lorsqu’elle passa près du bac en tôle qui servait de cendrier à son four, elle eut l’impression que le tas en avait baissé. Elle conservait la cendre pour l’enfouir dans le jardin et triait le charbon de bois pour l’été. Elle y enfonça la main, la retira avec un cri de douleur. Sous la cendre, les braises restaient encore vives vingt-quatre heures après. Elle se souvint de Perrone regardant la cascade de braise que dégorgeait la gueule du four.

— Il y aura une enquête ? demanda-t-elle à son mari lorsqu’il revint de là-haut.

— Penses-tu... Comment retrouver ceux qui ont commis cette

imprudence ? Peut-être des Toulonnais. Alors, tu penses ! Ils ont dû venir en voiture de l'autre côté et sont repartis pareil.

— Sans la pluie d'hier, toute la colline pouvait brûler, avec ce vent. Et le feu serait peut-être arrivé jusqu'ici.

— Ce ne serait pas la première fois, dit-il. Je l'ai vu à quelques mètres, lorsque j'étais enfant. Et aussi plus tard avant que je parte pour Paris.

Le jour de la Toussaint, elle prépara une demi-douzaine de pots de chrysanthèmes, les transporta jusqu'à la 2 CV.

— Tu vas quand même venir avec moi au cimetière ? demanda-t-elle à son mari.

— Maintenant ? On devait faire une partie de pétanque...

— Il n'y en a pas pour une heure.

Il soupira, finit par se décider.

— D'accord. Partons tout de suite.

Beaucoup de monde dans les allées du cimetière. Les gens flânaient devant les tombes surchargées de fleurs superbes, discutaient. On les regardait. Elle avec sa tunique, lui avec sa barbe broussailleuse et son jean.

— Mes chrysanthèmes sont minables, fit-elle gênée.

— Mais non... Et puis tu les as fait venir toi-même. C'est facile d'aller chez le fleuriste.

Les bras encombrés, ils cherchaient la tombe des parents de Vincent, lequel s'égara par deux fois. Lorsqu'elle vit la dalle, elle regretta de ne pas avoir emporté le matériel nécessaire pour la nettoyer. Elle sentait les regards des voisins. Les autres tombes avaient été préparées pour ce jour de fête.

— Tu n'avais pas besoin d'en apporter autant, dit Vincent irrité, signe chez lui qu'il n'était pas à l'aise.

— J'ai prévu deux pots pour ta tante Traversa.

— Elle n'est pas ici.

Lorsqu'ils sortirent du cimetière, elle lui demanda où se trouvait la tombe de sa tante.

— Je t'expliquerai, dit-il.

Des gens le reconnaissaient, lui serraient la main, regardaient Lucie un peu à l'écart, comme une étrangère.

— Des anciens copains, dit-il.

— Ils font plus vieux que toi.

— Des bourgeois, répliqua-t-il méprisant.

— On aurait dû reprendre deux pots pour ta tante, dit-elle, à moins que j'en prépare d'autres pour demain. Après tout, le jour des Morts c'est demain, pas aujourd'hui.

— C'est inutile, Ma tante n'a pas de tombe. Ce ne fut qu'à mi-chemin du hameau qu'elle crut comprendre.

— On l'a incinérée ?

— On n'a jamais retrouvé son corps. Elle est partie pour cueillir des champignons et on ne l'a jamais revue. Durant des jours et des jours, on a fait des battues. Il y a eu près de cent personnes pour la rechercher dans toute la région.

Lucie voyait une vieille femme allongée sous les pins, une sorte de momie vêtue d'une robe noire.

— Elle n'aurait jamais dû, à soixante-dix ans, aller se promener seule dans les bois. Tout le monde le lui disait. Ce jour-là, un dimanche matin, je m'étais couché tard la veille... Je dormais lorsqu'elle est partie. Je me suis réveillé vers midi... Jusqu'au soir, je ne me suis pas inquiété...

— Tu avais quel âge ?

— Dix-huit ans.

— Il y a donc quatorze ans ?

— Oui. Au bout de sept ans, on l'a déclarée morte et c'est seulement que j'ai pu hériter de ses biens. Enfin de la maison et des quelques bouts de terre.

— Il y a également sept ans de cela ? Nous étions mariés et tu ne m'en as rien dit.

Lâchant le volant d'une main, il prit une cigarette, l'alluma et rejeta un gros nuage de fumée qui parut voiler son visage.

— C'est vrai, mais je n'ai pas voulu t'impressionner avec cette histoire... Les enfants aussi... Tu comprends ?

Lucie hocha la tête.

— On la retrouvera, dit-il. Des os, son chapeau de feutre... Chaque année, on retrouve trois ou quatre squelettes dans les bois. Il est possible qu'elle ait été la victime d'un chasseur, Il aura fait disparaître le corps dans quelque endroit inaccessible. Cela arrive fréquemment aussi.

— C'était la sœur de ton père ?

— Ils avaient au moins dix ans de différence. Lorsque je me suis retrouvé seul, elle m'a fait venir au hameau pour que je vive avec elle.

— Elle était gentille ?

— Oh ! c'est difficile à dire... Tu sais, dans le coin, le mot gentil ne veut rien dire. Elle me laissait faire ce que je voulais.

— Elle avait de l'argent ?

— Pas tellement, mais elle était économe. On vivait sur le jardin, les volailles. Chaque vendredi, elle descendait au village pour vendre ses œufs, ses lapins et ses poules. Elle faisait aussi beaucoup de légumes. Par exemple, elle avait les doigts verts. Et puis elle passait son temps à ramasser du bois, à aller aux champignons, aux asperges. Les gens lui en commandaient à l'avance. Elle partait avec deux énormes paniers.

— Tu as eu du chagrin ?

— Pendant des jours, j'ai pensé qu'on la retrouverait et le chagrin s'est dilué, en quelque sorte. Si je l'avais trouvée morte, je l'aurais pleurée car c'était quand même une brave femme.

— Elle avait été mariée ?

— Son mari est mort à la guerre, en 1916. Elle est restée veuve quarante-six ans. Bien sûr, elle touchait une pension et c'est peut-être pour ça qu'elle ne s'est jamais remariée.

— Elle était avare ?

Jouglas allait devant, tirant le chien au bout d'une corde. C'était un homme grand et gros avec des cheveux poivre et sel autour de son crâne safrané par le soleil. Ses deux sourcils épais et plus noirs que ses cheveux soutenaient un nez long et informe. Le chien était un vieux chien, près de quinze ans d'âge. Il devenait aveugle et était couvert d'eczéma.

Il y avait aussi Perrone avec, sur l'épaule, une énorme tarière longue d'un mètre cinquante environ. Dufour, lui, avait une pelle à la main dont il se servait parfois comme d'une canne pour grimper à travers la colline. Enfin, Rolland avait attaché la pioche avec une grosse ficelle et la portait en travers de son dos comme un fusil. Vincent Maurin fermait la marche, les deux bras appuyés sur les musettes dont l'une contenait les bouteilles de rosé et l'autre le casse-croûte.

De temps en temps, le chien bloquait ses pattes, ne voulait plus avancer et d'un grand coup de pied dans son derrière efflanqué, Perrone l'obligeait à marcher.

— Quel putain de cabot ! disait-il chaque fois.

— Il était bon, dans le temps, mais depuis deux ans il ne l'est plus, répondit Jouglas.

Le dernier, Vincent avançait comme dans un rêve, souriant vaguement dans la tiédeur de l'après-midi. Tout s'était décidé au cours de la partie de pétanque après des tournées de pastis. Il ne savait plus combien, mais ils avaient vidé la bouteille.

— On va quand même pas lui laisser ravager tout le coin. Il y aura une prime en plus, avait annoncé Jouglas. Le garde me l'a dit.

— Faut profiter que les dernières pluies ont amolli la terre. On pourra piocher assez loin.

Invité, Vincent avait accepté de les suivre. Sous le regard muet de Lucie, il avait rempli des litres de rosé, pris une boule de pain, un saucisson et des fromages.

— Bon Dieu, gémit Rolland, ce que j'ai mal à l'épaule.

— Porte la pioche à la main I

— Ce sera pareil. Ce sont des rhumatismes.

— Faudra te frotter avec la graisse, dit Perrone. C'est bon contre les rhumatismes.

— C'est bien pour ça que je suis là, dit Rolland. J'en avais un pot du temps de mon père mais elle est toute rance et pue drôlement.

Ça les fit rire. Parce que même sans se frotter à la graisse rance, Rolland empestait toujours d'une odeur fade.

— C'est loin ? demanda Vincent.

— Là-bas, derrière le groupe de pins sur la butte. Il a creusé dans le plus tendre, dit Jouglas qui commençait de souffler ferme. J'avais pensé à l'empoisonner mais vaut mieux le choper avec la tarière. C'est plus propre. On risque pas d'empoisonner le gibier.

— Il te reste de la strychnine ? demanda Perron.

— Encore un peu, du temps où ils n'étaient pas regardants pour en distribuer pour les nuisibles.

— C'était bien pratique, dit Rolland.

En même temps, il se retourna pour faire un clin d'œil à Vincent qui essaya de regarder ailleurs.

— Vous voyez le trou, cria Jouglas. Juste entre les deux touffes de genêts.

— Ça doit faire une sacrée bête, dit Perron. Plus de quinze kilos rien qu'à voir l'entrée.

Sans se presser, ils déposèrent les outils, Vincent les musettes. Il prit une bouteille, but une gorgée et elle passa à la ronde.

— On y va, dit Rolland qui leva la pioche à bout de bras et l'abattit au-dessus du trou.

Il piocha ainsi pendant un quart d'heure, ne marquant une pause que pour permettre à Dufour de déblayer la terre avec la pioche. La tarière s'enfonçait à l'horizontale et même remontait légèrement sous la butte de terre humide, ce qui facilitait le travail.

— Attendez, dit Perrone, que je mesure, maintenant.

Il compta un peu plus de trois grandes enjambées.

— On peut creuser encore un mètre, dit-il, avant d'envoyer le chien.

Ce dernier, attaché à un jeune pin, paraissait se résigner. Il était étendu de tout son long, la tête posée sur ses pattes. À plusieurs reprises, Vincent passa la main devant ses yeux, mais n'obtint aucune réaction.

— Il est vraiment aveugle, dit-il.

— Ouais, répondit Jouglas, mais ça ne l'empêche pas de bouffer... Il ne faut rien laisser traîner. Il avale tout rond. L'autre jour, tout un paquet de saucisses. Ma femme lui a flanqué une roustie à coups de tisonnier mais ça ne l'empêche pas de recommencer.

— On peut l'envoyer, dit Rolland en jetant sa pioche pour prendre la bouteille de rosé et la téter.

Lorsque Jonglas détacha le chien, ce dernier se mit à gémir, s'arc-bouta sur ses pattes. En riant, Rolland vint lui saisir la queue et

l'obligea à soulever son arrière-train. Ils le présentèrent devant le trou mais le chien refusa d'y entrer.

— C'était prévu, dit Jonglas en sortant son Opinel à cran d'arrêt qu'il ouvrit d'un coup sec.

D'un geste vif, il piqua la fesse du chien qui hurla et enfouit la tête dans le trou. Il recommença tant que l'animal ne fut pas complètement enfoui sous terre puis enfonça son bras pour continuer à le harceler à coups de lame. À la fin, il dut s'allonger pour faire entrer tout son bras.

— Laisse-moi faire, dit Perrone qui venait de prendre la tarière.

Jonglas lui laissa la place et son ami donna de grands coups de tarière dans le terrier. Jusqu'à ce que le manche perpendiculaire de la tarière l'empêche d'aller plus loin.

— Ça va pas tarder, maintenant, s'il est au nid.

Pendant une minute ou deux, il ne se passa rien puis, soudain, un petit caillou gicla au-dehors et les fit sourire de satisfaction. Il y en eut d'autres, des fragments de terre et une boule de poils qui appartenait au vieux chien.

Enfin, ce dernier sortit à reculons, en gémissant. Lorsqu'il fut à l'air libre, sa douleur et sa rage éclatèrent en aboiements ininterrompus. Il se traînait sur le ventre, laissant une trace sanglante sur la terre. Du pied, Jonglas le retourna et il n'eut pas la force de résister, resta sur le dos en gigotant des pattes. Vincent vit les longues déchirures du ventre au travers desquelles sortait la masse molle et verdâtre des intestins.

— Il est bien dans son trou, dit le propriétaire du chien. On va l'avoir.

— C'est un gros avec des griffes longues comme la main, ajouta Perrone. Jamais vu de telles entailles.

Jonglas prit la lourde pelle et en trois coups terribles acheva le chien. Puis il jeta la pelle, prit la tarière. Pendant quelques instants, les quatre hommes discutèrent du choix de l'endroit tandis que Vincent buvait à la bouteille de rosé. D'un coup, Jonglas enfonça la tarière du tiers puis commença de tourner en s'appuyant de tout son poids dessus. Dufour vint ensuite l'aider à la tourner.

— Je me souviens qu'un jour mon grand-père m'avait fait asseoir dessus, disait Jonglas, et il tournait... Je me croyais au manège et je rigolais drôlement.

La tarière s'enfonçait rapidement sous la pression des deux hommes et puis, soudain, elle pénétra d'un coup jusqu'au manche et, déséquilibré, ils se cognèrent rudement, s'esclaffèrent.

— Je savais bien qu'il manquait au moins un mètre, dit Perrone furieux, arrachant l'instrument à deux mains. C'est ici qu'il faut creuser.

Goguenards, ils le regardèrent agir mais Perrone faisait tourner la tarière régulièrement.

— Il y a peut-être une dalle, dit Dufour en roulant une cigarette. C'est fréquent. Ces animaux-là sont drôlement futés. La dalle empêche les infiltrations d'eau sur le nid.

Perrone appuyait tout le poids de son corps sur l'outil.

— Laisse faire Jouglas. Il pèse plus de cent kilos, lui dit Rolland qui était maigre et un peu jaloux de la graisse de l'autre.

La sueur ruisselait sur le visage long de Perrone, mouillait sa chemise de flanelle par plaques. Vincent sursauta car le chien venait d'avoir un tressaillement.

— Tu crois qu'il est mort ? demanda-t-il à Jouglas.

— Il se détend.

— Faudrait l'enterrer.

— On le poussera dans le trou une fois qu'on aura retiré l'autre. Pas la peine de se crever deux fois.

Perrone venait de s'arrêter.

— Il y est, dit-il. J'ai senti que la mèche s'enfonçait dans du mou.

D'un seul coup, il appuya de toutes ses forces. Vincent crut entendre un grognement s'échapper du terrier.

— Je l'ai, je l'ai ! cria Perrone en tournant la tarière. J'ai dû le choper en plein dans le dos.

Jouglas alla l'aider à tourner, approuva de la tête. Ça y était.

— Vous pouvez commencer à creuser.

Rolland reprit la pioche et Dufour la pelle. De temps en temps, les deux autres retiraient la tarière vers le haut mais quelque chose l'empêchait de remonter complètement.

— Doit faire vingt kilos, au moins.

— C'est la terre qui te fait croire, dit Dufour.

— Non, il y a la chambre en dessous. Regardez.

Il faisait aller et venir la tarière d'une vingtaine de centimètres. La chambre devait faire quatre ou cinq fois le volume de l'animal, ce qui était considérable. Un homme aurait pu s'y lover, pensa Vincent, et il imagina un être humain coincé sous terre avec cette longue tarière en travers du corps.

— Doucement, les gars. Faut pas trop l'abîmer quand même.

Encore quelques coups de pioche puis ils s'y mirent tous pour arracher l'animal à sa prison de terre. Vincent pensait chambre funéraire. La terre meuble se boursoufla, se fendit et soudain une masse sanglante et boueuse apparut.

— Il a dû se pisser et se chier dessus, dit Jouglas. La boue et le sang en plus...

Mais les griffes redoutables des pattes étaient visibles. Ils soulevèrent la bête au maximum pour estimer son poids, ne pouvant

se mettre d'accord. Ils le jugeaient entre quinze et vingt kilos. Jouglas alla ensuite couper des ajoncs pour en faire une sorte de balai avec lequel il nettoya les poils gris et jaunes.

Il y avait des années que Vincent n'avait pas vu de blaireau. Il n'aurait jamais pensé qu'il puisse en exister d'une telle taille.

— Bouffera plus les lapins, ni les jeunes plants de vigne, dit Jouglas.

Il fallut que les autres posent leurs pieds sur le blaireau pour qu'il puisse arracher la tarière. Un flot de sang jaillit et ruissela sur les poils raides.

— Je crois qu'on a gagné un bon coup à boire, dit Rolland.

— Faut que j'enterre mon chien avant.

Sans attendre, il le traîna par la corde, jusqu'à ce qu'il tombe dans le trou vertical. Puis à coups de pelle il le recouvrit.

— Mon père en gardait toujours un pour le blaireau, expliquait-il, et je m'en suis souvenu. Deux ans que je le nourris à rien foutre. Il a quand même servi.

Vincent vida la dernière goutte de la première bouteille de rosé, sortit les autres, tailla des tranches de pain, du saucisson. Au bout d'un moment de silence où l'on n'entendit que des bruits de mastication, Dufour déclara que le pain était excellent.

Heureux, Vincent lui répondit que s'il en voulait, il n'avait qu'à le dire.

— Ma femme peut en pétrir et en faire cuire pour tout le hameau. Et même, elle vendra la boule de pain au levain et cuit au bois un franc de moins qu'en ville. Un nouveau franc, hein ? Et la farine est comme celle d'avant-guerre, garantie. Huit jours après, il est encore frais. Celui-là, il a cinq jours, vous n'avez qu'à voir.

— Faudra qu'on en discute, dit Dufour prudent.

Lucie serait satisfaite. Il suffisait que l'un se décide pour que les autres suivent. Chacun flairait sa tranche, roulait la mie sous ses doigts, examinait la croûte.

— C'est les gosses, dit Rolland ; ils aiment les baguettes... Pour les sandwiches, c'est plus commode.

— Nous pouvons aussi faire des baguettes, répondit Vincent, mais au prix du kilo, ça revient plus cher à l'acheteur.

Ils mangèrent ensuite les fromages et cette fois Dufour demanda qu'on lui en garde six chaque semaine. Les autres restèrent sur la réserve. Ils s'allongèrent dans une flaque de soleil, béats, regardant le blaireau avec une joie tranquille.

— Dis donc, ta femme elle en met un coup, dit soudain Rolland. Les chèvres, le cochon, les poules, les lapins, le pain._

— Au printemps, il y aura aussi les ruches. Vingt pour commencer, le double ensuite, répondit Vincent avec fierté.

— Il y a aussi le puits, dit Rolland. Elle a commencé de le vider. Chaque jour, elle doit enlever deux ou trois seaux de caillasse.

Vincent se pencha pour allumer sa cigarette, fit manœuvrer son briquet à plusieurs reprises.

— Elle n'ira jamais jusqu'au fond, dit-il. Tant qu'elle n'est pas obligée de descendre sous terre, c'est facile... Et moi, je n'y descendrai pas... Merde, on a l'eau courante, non ?

— Si je me souviens bien, dit Rolland, il fait dix mètres de profondeur... Pour le combler, il a fallu cinq charrettes de pierres. Je m'en souviens. À cette époque, j'avais un cheval, Jockey... Il nous a fallu toute la nuit pour le remplir.

— On faisait la chaîne avec de vieux seaux en bois. Ça faisait moins de bruit que le fer en pleine nuit, ajouta Dufour.

Il tendit la main vers la dernière bouteille de rosé et Vincent la lui donna. Il n'aimait pas du tout la tournure que prenait la conversation. Tout le monde avait trop bu de ce rosé qui dépassait les quatorze degrés et était traître en diable. Il essaya de ramener l'histoire du pain mais ses efforts furent vains.

— J'y croyais pas, continua Rolland. J'y croyais pas qu'on puisse le combler en une nuit. Pour aller chercher la caillasse, il fallait plus d'une heure, sans compter le chargement. On a commencé très tard et tout était fini au lever du soleil. J'ai trempé plusieurs chemises et je crois que j'ai maigri.

Il ricana :

— Jouglas a dû perdre au moins cinq kilos.

— Tu te souviens pas que j'ai fait une congestion ? Un coup de froid sur la sueur ? Merde, il a fallu que je reste au lit pendant une semaine avec des ventouses et pour finir des piqûres de pénicilline. Moi qui aime bien ça...

Sa grimace fit rire tout le monde sauf Vincent. Jouglas se leva soudain et remonta son pantalon.

— Tout ça, mon vieux, pour te dire qu'on a transpiré rudement pour le boucher et que ça ne nous plaît pas tellement que ta bonne femme s'amuse à le vider.

— À trois ou quatre seaux par jour, il lui faudra des années.

— C'est une travailleuse. Elle peut y trouver du goût et arriver à retirer dix, vingt seaux, peut-être plus. T'as qu'à lui dire qu'à la fin l'eau n'était plus potable et que c'est la raison pour laquelle on a dû le boucher. D'autre part, ça représentait un danger certain pour les gosses. Tu lui diras ça aussi.

— Je veux bien, dit Vincent, mais ce que je dois éviter, c'est de piquer sa curiosité. Déjà que...

Puis il se tut, reprit la bouteille de rosé et but une gorgée.

— Tu allais dire autre chose ? remarqua Jouglas.

— Non, rien.

— Elle s'habitue pas à nous, c'est ça, dis-le...

Dufour intervint.

— Ces questions au sujet de ma gosse... Elle était prête à imaginer n'importe quoi.

— N'importe quoi, dit Perron.

Vincent avait beau les connaître, il restait toujours aussi surpris par leur étroite solidarité.

— On était tranquilles au hameau, continuait Jouglas. Depuis la mort de ta tante, il n'y a jamais eu de pépin. Il faudrait que ça continue comme avant votre arrivée.

— La tante Traversa n'est pas morte, dit sèchement Rolland. Elle s'est perdue dans les collines et on ne l'a jamais retrouvée. Tu devrais surveiller tes paroles, Jouglas.

L'autre encaissa, la tête basse.

— Faut qu'on ramène le copain, dit Dufour pour dissiper la tension. On va lui attacher les pattes, couper une belle branche et le porter à deux. Faut quand même qu'on soit chez nous avant la nuit, maintenant.

Lucie refusa d'aller voir le blaireau sur la place, ce que lui en avait dit Florent, qui était allé examiner l'animal, lui suffit. Lorsque Vincent revint, elle lui demanda des nouvelles du chien.

— Il est mort, dit-il. On l'a enterré sur place.

— Tué à coups de griffes par le blaireau ? Le ventre ouvert ?

— Qui te l'a dit ?

— Florent. Quelle belle leçon de choses lui ont donnée les autres enfants. Maintenant, il sait comment attraper un blaireau avec un vieux chien condamné à mourir, une tarière, une pelle et une pioche. Il pourra s'établir chasseur de blaireaux, plus tard. S'il en tue un par jour seulement, avec la prime il pourra vivre, sans parler des renards, bien sûr.

— Tu exagères... N'empêche que cette chasse nous a été profitable. Ils ont aimé le pain et ils vont peut-être nous en acheter.

— Tu me rappelles ces hommes d'affaires qui vont à la chasse pour en ramener de bons contrats, dit-elle. Tu fuis la ville, une existence folle et absurde pour retrouver le calme de la campagne. Parlons-en. Il n'est fait que de sang, de violence et du cri des bêtes qu'on perce à coups de tarière.

— S'ils viennent t'acheter du pain, tu ne regretteras pas que je sois allé là-bas... Et j'oubliais les fromages de chèvre. Dufour en a commandé une demi-douzaine.

Le lendemain, elle remplissait un seau en plastique avec les cailloux qui bouchaient le puits lorsqu'il la rejoignit.

— Donne, dit-il.

Soulagée qu'il vienne l'aider, elle lui abandonna le seau. Il le souleva et le vida dans le puits.

— Voilà, dit-il.

Il se retourna. Jonglas les regardait depuis le seuil de sa maison, les deux mains dans les poches de son pantalon.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle abasourdie.

— Ce puits doit rester bouché... L'eau n'est pas notable et il y a des risques pour les enfants.

— Jamais tu ne m'as dit que cette eau n'était pas potable... Mais quelle importance ? Avec une petite pompe on peut l'utiliser pour arroser le jardin, l'été. Quant aux gosses, il suffira de fermer le puits avec un gros rond de bois et un cadenas.

— Trop de travail, dit-il sèchement. Nous avons autre chose à faire de mieux. Rien que pour le vider, il faudrait des mois.

— Bien, dit-elle, comme tu voudras.

Un peu plus tard, alors qu'il tournait ses coquetiers, elle lui demanda depuis quand le puits était bouché.

— Je n'en sais rien.

— Du temps où tu habitais avec ta tante ?

— Plus tard.

C'est en allant ramasser de l'herbe pour les lapins, les dernières touffes de fenouil, surtout, qu'elle resta songeuse devant les anciens murs de pierres sèches qui recouvraient tout le plateau sur des kilomètres. Avant le rigoureux hiver de 1956, ils protégeaient les oliviers mais ceux-ci avaient gelé et ne repoussaient que difficilement. Elle ramassa une des pierres et l'examina.

Lorsqu'elle revint avec ses sacs d'herbe, la pierre se trouvait à côté d'elle sur le siège vide de la 2 CV. Elle la prit et alla la comparer à celles du puits. Comme Vincent s'approchait, elle la laissa tomber avec les autres où elle ne fit aucune différence.

— Tu n'as pas renoncé, fit-il entre ses dents.

Lucie le regarda avec étonnement.

— De quoi veux-tu parler ? Je vais étendre mon herbe là-dessus pour la faire sécher. Si tu veux m'aider à transporter les sacs...

On aurait pu combler le puits avec des gravats. Il y en avait des tas dans le hameau, de vieilles constructions écroulées, des monticules de terre. Pourquoi avait-on préféré aller chercher ces pierres dans la colline ? Pour ne rien changer à l'aspect habituel du hameau ? Mais dans ce cas, dans quelle intention sinon celle de ne pas provoquer la curiosité de visiteurs étrangers ?

Ce fut Jonglas qui, le premier, vint lui dire de leur réserver six miches de pain lorsqu'elle cuirait.

— Quatre baguettes en plus, si vous pouvez.

Le jour où elle pétrit, ils avaient commandé vingt-deux boules et

une douzaine de baguettes. Elle calcula que son bénéfice net, sans compter sa peine et les sarments, serait de soixante-dix francs. Ce n'était pas trop mal pour un début.

Seulement, elle dut pétrir jusqu'à une heure avancée de la nuit, ne dormir que quelques heures pour faire chauffer le four bien avant le lever du soleil.

Lorsqu'elle retira la dernière fournée et qu'elle vit sur sa table de cuisine toute cette Quantité de miches et de baguettes, elle fut prise d'une grande inquiétude.

— Et s'ils ne les voulaient pas ? dit-elle à Vincent. S'ils avaient décidé de nous jouer un tour ?

— Tu es folle ?

Il coupa un morceau de pain, le porta à sa bouche.

— Il est meilleur chaque fois, dit-il. Ne t'inquiète pas, ils l'achèteront.

Soudain, elle crut comprendre.

— Est-ce pour me récompenser d'avoir renoncé à vider le puits ? murmura-t-elle oppressée.

Une journée comme celle-là, Lucie l'inscrivait à l'actif du bonheur quotidien. Pas une fausse note depuis le lever, un lever pourtant maussade dans le matin barbouillé de nuit, dans une maison froide, les gosses ensommeillés qu'il fallait pousser au-dehors vers le break Peugeot de Dufour qui effectuait sa semaine de transport scolaire. Mais rapidement, la cheminée et la vieille cuisinière à bois avaient réchauffé l'atmosphère, Vincent s'était tout de suite installé à sa machine et en quelques heures avait tourné six douzaines de coquetiers qu'il ponça durant l'après-midi. Un billet de cent francs s'annonçait à l'horizon du budget familial. Mais ce n'était pas tout. Le facteur avait apporté un rappel des allocations familiales, plus de mille francs. Pour l'instant, Vincent était inscrit comme salarié agricole et Jouglas lui fournissait les attestations indispensables en tant qu'employeur. Plus tard, il se déclarerait comme artisan et bénéficierait de certains avantages. La fin de l'année ne serait pas trop mauvaise, songeait Lucie, et l'on pourrait fêter Noël sans trop se serrer la ceinture.

Depuis quelque temps, Vincent se mettait sérieusement au travail. Il avait rentré une grosse quantité de souches d'oliviers et de vignes. Avec ces dernières, il monterait des luminaires et des tables basses. Le genre d'articles à prétention artistique qui se vendait bien, même si le couple avait horreur de ça. Moins de parties de pétanque aussi et de casse-croûte qui n'en finissaient plus. Lucie avait dû admettre une battue au sanglier à laquelle avait participé son mari mais n'avait pas voulu le voir partir avec le fusil en bandoulière ! Le cuissot qu'il avait reçu comme salaire de sa participation avait apporté dans la maison un fumet de viande sauvage et de violence. Elle n'avait pas aimé cette chair d'un rouge sombre au goût prononcé.

Un peu avant midi, elle arracha des poireaux et des carottes, en remplit un cageot destiné à l'épicier qui les lui avait commandés outre les fromages de chèvre et des œufs. En échange, elle pourrait faire des provisions d'épicerie.

Après le repas, lorsqu'il eut bu son café, Vincent proposa une promenade à sa femme.

— On va monter jusqu'à l'ancienne bergerie, dit-il. Ça ne nous prendra pas plus d'une heure. Là-haut, il fait très chaud à l'abri des

vieux murs.

— À condition qu'on soit de retour avant 15 heures, dit-elle joyeuse. Je ne veux pas manquer Margan.

— Tu as le béguin de l'épicier ? se moqua-t-il.

En moins d'une demi-heure, ils furent près de l'ancienne bergerie dont il ne restait que trois pans de murs rongés par les ronces. Tout autour poussait une prairie naturelle que Lucie envia pour ses chèvres.

— On pourrait louer tout ça, dit-elle. C'est à qui ?

— Aux Gréoux.

Il se reprit rapidement.

— Enfin, à Jouglas très certainement. Mais Rolland doit avoir aussi des droits.

— Ils sont parents ?

— Éloignés.

Puis elle voulut en savoir plus sur le premier nom qu'il avait prononcé.

— Qui sont les Gréoux ?

— Oh ! une vieille famille qui possédait tout le coin... Je te parle d'il y a peut-être cent ans...

Mais dans le pays, on continue de dire que c'est aux Gréoux. Alors que plus personne ne porte ce nom.

Elle s'étendit en plein soleil, ferma les yeux. Il faisait très chaud et la terre était tiède sous l'herbe rase. Lorsque la main de son mari s'aventura sous sa jupe, elle sourit.

— Mets-toi nue.

— C'est risqué.

— Non... Moi, j'enlève tout.

Lorsqu'il n'eut plus un seul vêtement sur lui et resta debout tendu de désir, elle se mit à genoux, fit passer sa robe par-dessus sa tête, bomba le torse pour donner toute leur ampleur à ses seins.

— Ta culotte, dit-il.

— Salaud, murmura-t-elle avec tendresse.

Elle la fit glisser lentement, avec coquetterie, le regardant en coin. L'émoi de son mari n'en devenait que plus évident. Soudain, il prononça quelques mots rapides et elle leva vers lui son visage.

— Tu n'en as guère besoin, constata-t-elle. Je préfère que tu me prennes.

— Non, d'abord ça, juste un moment.

Lucie cercla ses cuisses de ses bras, lui obéit. Jusqu'à ce jour, et même après douze années de vie commune, jamais elle n'avait osé faire ce qu'il lui demandait en dehors de la complicité des draps.

— Continue, murmura-t-il.

Mais elle regardait autour d'elle, comme effrayée. La lumière lui paraissait filtrée comme si un nuage cachait le soleil. Or le ciel

demeurait parfaitement bleu.

— Je crois qu'il y a quelqu'un, dit-elle en tendant la main vers sa robe.

— Lucie, fit-il sèchement, tu es en train de chercher un prétexte. Comme toujours.

Elle avait froid, sentait les frissons se succéder le long de sa colonne vertébrale. Elle essaya de l'entraîner sur elle mais il résista, lui plaqua brutalement la tête contre son ventre. Bien décidée à maintenir l'équilibre harmonieux de cette journée, elle se soumit, essaya de ne pas penser qu'on les regardait, qu'on la regardait faire, surtout, depuis les taillis. Lorsqu'enfin Vincent la renversa sous lui, elle oublia tout.

Ils rentrèrent en silence, Lucie évitant de se retourner pour regarder derrière elle à chaque pas.

Lorsque Margan klaxonna, elle se précipita avec son cageot de légumes, ses œufs et ses fromages, mais les quatre femmes étaient déjà en place. Elle eut l'impression qu'elles ricanaient de façon intentionnelle. La grosse Rolland sortit même son mouchoir et s'essuya longuement les lèvres. Lucie ne put s'empêcher de rougir.

Patiemment, elle attendit son tour mais les autres s'attardaient comme toujours, faisaient traîner les achats en longueur. Margan en perdit son calme :

— Hé ! ma tournée ne fait que commencer. Si je perds autant de temps avec les autres clients des campagnes, je ne rentrerai pas avant minuit.

— Dites donc, s'écria la femme Jonglas, vous n'allez pas engueuler vos clients, maintenant.

— Je n'engueule personne quand les gens sont raisonnables, dit-il sèchement. Je suis le seul, épicier à continuer les tournées. Le seul commerçant. Tous les autres ont renoncé.

La menace fit son effet et enfin Lucie put s'approcher.

— Elles commencent à m'embêter, dit-il. Ah ! vous avez préparé les légumes, je vois. Vous les avez pesés ?

— Non.

Il fit ses comptes, elle essaya de remplir son cageot par des achats variés mais il lui devait encore de l'argent. D'ailleurs, il le lui donna de bonne grâce.

— Il y a des Gréoux, au village ? demanda-t-elle brusquement, ne sachant comment engager la conversation.

Margan eut un petit rire narquois.

— Des Gréoux ? Il y en a plus que vous ne l'imaginez, bien que personne ne porte plus ce nom au jour d'aujourd'hui. Allez faire un tour au cimetière et vous ne verrez que ce nom sur les pierres tombales. Toujours accolé à un autre nom, jamais seul... Ça remonte à

loin, cette histoire. Peut-être cent ans.

— Quelle histoire ?

— Ma foi... j'en sais rien, finalement. On parle toujours de l'affaire Gréoux, mais plus personne ne doit s'en souvenir. Tout ce que je sais, c'est qu'ils possédaient presque toutes les terres du pays... Tout ça a été morcelé.

Dans la cuisine, Vincent polissait ses coquetiers avec soin.

— Je les livrerai demain, dit-il.

— Nous descendrons ensemble. J'ai quelques achats à faire pour les gosses. À propos, tu m'as étonnée en me disant que Jouglas et Rolland étaient parents... Cousins éloignés ?

— Oh ! tu sais, dans le pays, tout le monde a des liens de ce genre.

— Toi, par exemple, tu es parent avec les autres ?

— Certainement... Le hameau a toujours existé et formait une petite communauté... À l'origine, il ne devait y avoir qu'une seule famille.

— Des Gréoux ?

Il posa son coquetier et son morceau de peau de mouton, alluma une cigarette.

— Certainement des Gréoux. Mais pourquoi t'intéresses-tu à tout ça ?

— Oh ! à cause de la bergerie, dit-elle. Tu ne crois pas qu'on pourrait la louer pour une somme modique ? On pourrait la reconstruire, clôturer pour les chèvres. Il suffirait d'y monter une fois par jour pour jeter un coup d'œil et les traire.

— Personne n'acceptera qu'on clôture là-haut. À cause du gibier. Dans le midi, les clôtures n'ont jamais existé...

— Toujours à cause de la chasse, fit-elle sans acrimonie.

— Pas seulement, mais en partie. Nous sommes des gens libres, et nous voulons pouvoir aller n'importe où dans les collines.

— Bien, n'en parlons plus.

Conciliant, il affirma qu'ils pourraient quand même aller faucher l'herbe.

En dépit de ces ombres légères, elle n'en continua pas moins d'apprécier la journée et lorsque les enfants revinrent de l'école, ils trouvèrent des crêpes à la confiture et du chocolat chaud. Pour eux, c'était signe de fête.

— Chaque jour, c'est sa mémé qui vient chercher Josiane, dit soudain Olga avec regrets. Nous, on a aucune mémé ni aucun pépé.

— Ils sont morts, répondit doucement Lucie.

— Mais au hameau, personne n'a ses grands-parents, continua la petite fille. Pourquoi ?

— Le pépé de Serge Dufour est à l'hospice, lança son frère Florent. Il paraît qu'il est piqué...

— Oh ! fit Lucie. Ne dis pas des choses pareilles.

Elle jeta un coup d'œil à son mari. Avec patience, il commençait de donner à un long morceau d'olivier la forme d'une cuillère à ragoût. Il ne paraissait pas avoir entendu.

— Il est fou depuis que sa femme s'est pendue, ajouta Florent une crêpe dans la bouche.

Lucie sursauta.

— C'est vrai, ça ?

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, répondit son mari.

— Pourquoi s'est-elle pendue ?

— Personne ne le sait exactement.

— La mémé de Victor Jouglas, elle vit au village... Jamais elle ne vient au hameau et il ne va jamais la voir. Ils sont fâchés.

Comme sa fille allait en rajouter, Lucie donna deux coups de sa main sur la table.

— Ça suffit, les ragots ! Ces choses-là ne nous regardent pas.

Florent la nargua du regard, son bol qu'il était en train de vider lui cachant le reste du visage.

— N'empêche qu'il n'y a pas un seul vieux dans le hameau.

— Ils sont mieux au village, dit son père. Là-bas, ils ont de vieux amis, deux docteurs, le pharmacien. Ici, c'est trop éloigné. Ils s'ennuieraient. Il faut être jeune pour y vivre.

— Quand tu deviendras vieux, tu partiras ? lui demanda Olga.

— Oh ! je ne crois pas. On ne devient pas vieux de la même manière qu'autrefois, dit-il amusé.

— Mais si nous on veut rester ici, insista Olga, tu seras bien obligé de partir avec maman.

Lucie regarda son mari mais ne put rencontrer ses yeux. Il continuait de tailler sa cuillère.

— Pourquoi, demanda-t-elle à sa fille, tu ne voudras pas qu'on reste ici ?

La petite hésita, regarda son frère. Lucie eut l'impression que Florent adressait des yeux un avertissement à sa sœur.

— C'est une question stupide, déclara Vincent avec une gaieté qui sonnait faux. À mon époque, les parents nous demandaient si on aimait mieux le père ou la mère.

Confuse, elle s'avoua qu'il avait raison. Pourquoi voyait-elle partout des ententes, des complicités ? À croire qu'elle faisait une sorte de manie de la persécution. Florent n'avait aucune raison de faire signe à sa sœur d'être prudente.

— Vous avez fini, les enfants ? Il faut songer aux devoirs.

— J'en ai pas, déclara Olga.

Le lendemain, tandis que son mari portait ses coquetiers au bazar local, elle s'installa au volant de la 2 CV et roula jusqu'au cimetière.

Deux employés municipaux qui nettoyaient les allées la regardèrent avec étonnement.

Margan avait raison. Elle trouva le nom de Gréoux accolé à une quinzaine d'autres, découvrit les tombes familiales des Dufour, des Rolland et des Jouglas où les deux noms figuraient. En revanche, elle n'eut pas le temps de chercher la sépulture des Perrone. En sortant, elle eut envie de demander des précisions aux deux balayeurs, craignit d'outrepasser les limites d'une simple curiosité. Il pouvait venir aux oreilles de son mari qu'elle posait des questions inattendues.

— Il m'a donné cinquante centimes de plus par coquetier, dit Vincent tout joyeux. Je crois que je vais me payer une bouteille de pastis. Qu'en penses-tu ?

— Nous l'aurons pour les fêtes de fin d'année, dit-elle résignée.

Lorsqu'elle revit la grosse femme Rolland, ce même jour, celle-ci sortit son mouchoir pour s'essuyer longuement la bouche avec un air dégoûté et Lucie n'eut plus aucun doute. Quelqu'un les avait surpris, Vincent et elle, du côté de la vieille bergerie et avait dû raconter à tout le hameau ce qu'elle était en train de faire.

Poussée par son démon familier de l'insolence, elle se dirigea droit vers la grosse femme, lui sourit largement. L'autre avait eu un geste de recul.

— Je voulais vous demander, madame Rolland, pratiquez-vous, à l'occasion, la fellation ?

Les yeux ronds, le visage bovin, la grosse femme secoua la tête.

— Encore une fois, je sais pas ce que vous voulez dire... Je ne vous comprends pas... Vous parlez comme les gens du pays... Comment voulez-vous que je vous réponde ?

— Ça ne fait rien, fit Lucie lénifiante. Ne vous tourmentez pas pour si peu.

Mais dans sa cuisine, elle perdit tout courage, eut envie de pleurer pour la première fois depuis longtemps. Vincent avait proposé cette promenade à la vieille bergerie, Vincent avait voulu qu'elle se mette nue, qu'elle... Et s'il avait tout prémédité ? Comme pour prouver aux autres qu'il ne se vantait pas... Était-il encore à l'âge où l'on se complaît dans les confidences graveleuses sur ses bonnes fortunes ? Était-il capable d'une telle horreur ? Donner rendez-vous aux quatre hommes près de la bergerie, s'y livrer en spectacle avec sa femme ? Elle avait senti qu'on les épiait, mais ne pouvait dire s'ils étaient tous là-haut.

Finalement, elle choisit d'en parler franchement à Vincent qui lui parut l'innocence même.

— Personne ne va jamais là-haut, dit-il. Nous sommes partis très tôt et ils préfèrent faire la sieste ou regarder les émissions de midi à la télé. Que vas-tu imaginer là ?

— Je suis sûre qu'il y avait quelqu'un.

— On n'a rien entendu. Et puis ? Nous ne faisons rien de mal ? Ne dis-tu pas la première qu'entre deux êtres qui s'aiment, tout est possible ? Que la seule condition est l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre ? Je te croyais plus libérée de certains tabous.

Il savait la contrer sur son propre terrain. Elle avait dit ça un jour pour défendre les homosexuels, elle s'en souvenait très bien.

— C'est vrai, reconnut-elle. Excuse-moi.

— Tu sais, depuis quelque temps, je me demande une chose...

Une peur subtile accéléra son cœur.

— Je me demande si tu es vraiment faite pour vivre à la campagne. J'ai l'impression que tu te méfies de la nature... Que tu es déçue parce que tu l'avais imaginée différemment. Tu as gardé toutes Les appréhensions de citadine.

Torse nu, Vincent ouvrit la porte donnant sur l'extérieur et écouta le bruit durant quelques secondes.

— On dirait que quelqu'un défriche avec une tronçonneuse, dit-il à sa femme. Un dimanche, c'est quand même curieux.

— Tu es fou de sortir comme ça !

Au vol, il attrapa le chandail qu'elle lui lançait, rejoignit les autres sur la petite place, sous le micocoulier qui n'en finissait pas de perdre ses feuilles. Lucie nota l'absence de Perrone. Il y avait une autre tronçonneuse un peu plus au sud. Au bout d'un moment, elle eut la certitude que les deux bruits se déplaçaient rapidement, plus vite que ne l'aurait fait un homme à pied.

— Donne-moi les clés de la voiture, lui cria Vincent. On va aller voir.

Lorsqu'elle ressortit, c'était toute la forêt qui paraissait en voie de défrichement. Le bruit reflua vers le hameau de tous les points de l'horizon. À leur tour, les femmes sortaient sur le pas des maisons, ne cachant pas une certaine inquiétude.

Elle essaya de faire son ménage et d'oublier ces vibrations lancinantes qui parfois s'éloignaient, parfois se rapprochaient à moins de cinq cents mètres environ.

Florent arriva en courant pour lui demander de la ficelle et du fil de fer. Tous les enfants construisaient une cabane non loin du ruisseau.

— Tu n'as rien vu ? demanda-t-elle. On dirait des bûcherons.

Il la regarda avec ce mépris qui chez lui ne se teintait jamais d'indulgence affectueuse depuis qu'ils vivaient au hameau.

— Ce sont des trials.

— Des trials ?

— Des motos spéciales pour faire du cross dans les collines. T'as jamais entendu parler de ça ?

Il partit en courant. Lucie eut un petit rire soulagé. Elle avait laissé courir son imagination toute la matinée, se figurant qu'une équipe de vandales ravageait la colline dans une intention malfaisante. Vincent le premier avait parlé de tronçonneuse et elle avait vu ces trépidentes petites machines attaquer rageusement les troncs de pins et de chênes-verts.

« Vincent a raison, se dit-elle, je suis pleine d'appréhensions stupides. En fait, la nature me fait plus peur que je ne l'admets. »

Le silence revint comme par enchantement et la soulagea. La ronde obsédante venait de cesser. Pendant une demi-heure, elle le crut vraiment lorsque, d'un coup, tout recommença. Le bruit naquit au fond du petit vallon, là où la route cédait le terrain à un chemin difficile. Elle se trouvait dans le poulailler et l'approche insoutenable de ces moteurs rassemblés la figea sur place.

Elle les vit passer sur la route en éclairs de couleurs, ramassés sur leur machine en position de fœtus, impression que renforçait le casque intégral en forme d'œuf. Durant quelques secondes, le fracas cisaila la vie du hameau, le plongea dans l'enfer d'une ville moderne. Elle se demanda si elle ne hurlait pas dans son impossibilité à supporter ça. Et puis ce fut fini.

À côté, le halètement de la 2 CV soulevait une sympathie attendrie. Les quatre hommes en descendirent et Perrone sortant seulement de chez lui vint aux nouvelles.

Plus tard, elle sut qu'ils avaient coincé les jeunes Toulonnais dans les collines et les avaient forcés à déguerpir.

— De pauvres cons, dit Vincent pour terminer.

— C'est surtout à cause du bruit, dit-elle. Sinon, ils ne faisaient rien de répréhensible.

— On n'en veut pas, dit-il d'un ton sans réplique.

— Qui c'est « on » ?

Il haussa les épaules, prit la cafetière et s'en versa un grand bol.

— Ici, c'est chez nous, dit-il. Si on les avait laissés faire, ils seraient venus chaque dimanche.

— Pourquoi ne pas leur indiquer les pistes qui les auraient entraînés plus loin ? Ils pouvaient rejoindre la route de la Roquebrussane au lieu de tourner en rond ?

— Tu les défends ?

— Non, mais j'essaye de comprendre des jeunes qui veulent s'amuser un peu.

— Avec des engins pareils ?

— Écoute...

Elle s'assit en face de lui, essaya de ne pas se laisser impressionner par son air buté.

— S'ils étaient venus chercher des champignons, vous les auriez pourchassés également. S'ils viennent, c'est qu'ils ont besoin d'air pur et de retrouver la campagne. Seulement, ils sont de la ville et ils viennent avec des engins bruyants, détestables. Comprends-tu cela ?

— Ils nous emmerdent. Ils se foutaient de nous, d'ailleurs. Oh ! sans en avoir l'air, parce qu'ils se méfiaient. Mais ils nous prennent pour des poulous. Pour des pauvres types.

— Et s'ils reviennent, que ferez-vous ?

Vincent eut un regard goguenard.

— Justement, on va en discuter.

— Vous allez en discuter..., répéta-t-elle saisie. Mais vous êtes complètement fous... Complètement.

— Ce ne sont pas des choses à dire, lança-t-il en sortant brusquement.

Les cinq motos trials revinrent dans la nuit du dimanche au lundi, vers 2 heures du matin. Une première fois, elles traversèrent le hameau, ralentissant en pleine place. Les moteurs rugirent avec une telle force que les vitres tremblèrent et qu'Olga appela sa mère en hurlant. Vincent se jeta comme un fou sur les volets, les repoussa à deux mains et derrière lui Lucie aperçut le dernier feu rouge qui disparaissait du côté du ruisseau. Ils n'avaient qu'à suivre le chemin, traverser l'eau pour atteindre la route en contrebas.

Tandis qu'elle consolait Olga de sa frayeur, Vincent alla aux nouvelles. Et lorsqu'Olga consentit enfin à se rendormir, il les ramena tous dans la cuisine. Assise en haut de l'escalier, elle entendit toute leur conversation. Au passage, chaque motard avait piqué, à l'aide d'un couteau, une feuille de papier dans le tronc du micocoulier. Sur chaque feuille était écrit : « Nous reviendrons. Quand nous voudrons. À bientôt. »

— Les salauds ! rugissait Rolland.

Sa colère l'étouffait et il ne pouvait que répéter cette insulte.

— On peut veiller à tour de rôle, dit Jouglas. Quand on leur aura tiré dessus, ils ne reviendront pas.

Il y eut un silence et Lucie se rendit compte qu'elle étreignait ses mains comme dans une scène de mélo. Elle les sépara, les appliqua de chaque côté de son cou. Elles étaient glacées.

— Pas d'accord, dit Perrone.

— Moi non plus, dit Vincent.

Tout ce temps, elle avait espéré qu'il répondrait ainsi et elle en aurait pleuré de bonheur.

— On peut faire mieux, dit Perrone.

— Attendez, dit Vincent. Je vais chercher de quoi boire et manger... Ces petits cons ne nous priveront pas d'un bon coup de rosé.

Tout en haut des marches, Lucie grelottait de froid. Elle voulait se lever pour se fourrer dans le chaud de son lit mais ne parvenait pas à faire obéir son corps. Elle ne voulait pas sentir l'odeur du vin, celle de la charcuterie, et surtout entendre ce qu'ils diraient. Garder encore un peu l'innocence de l'ignorance.

— Pas en semaine, disait Perrone.

La nourriture, le vin servaient de lien à leurs paroles et elle en perdait la majeure partie. Les quatre hommes devinaient à demi-mot

ce que voulait leur dire Perrone, même si l'essentiel se noyait dans une gorgée de rosé, épaississait une bouchée de pain et de jambon. Son sens de l'économie, son appréhension des jours difficiles ne drainaient plus la moindre indignation dans ses veines froides. Qu'ils se soûlent de manger, de vin, mais qu'ils ne parlent pas, qu'ils ne décident rien de définitif. Elle aurait voulu descendre lentement vers eux, les forcer à lever leurs têtes embroussaillées de sommeil, leur dire, immobile à moitié marche, qu'il y aurait dans quelques heures le soleil qui ferait paraître dérisoire cette nuit de colère, anodine, la revanche de ces jeunes motards inoffensifs, leurs messages sur le micocoulier. Mais elle courba davantage la tête parce que c'était impossible.

Le lendemain, elle vit les cinq couteaux alignés sur la table, les cinq feuilles d'un papier glacé soigneusement empilées. Des couteaux sans importance. Manche en plastique et lame de fer-blanc. Du genre que l'on trouve dans les paquets cadeaux de lessive.

— C'est ridicule.

— Bien sûr, dit Vincent, tout ce que nous faisons est ridicule à tes yeux. Tes yeux de fille de la ville... Car tu as beau faire, tu ne vois pas les choses comme nous. Tu restes avec un pied dans ton H.L.M.

— Même s'ils reviennent, dit-elle, ils se lasseront.

— Tu crois ça ? Tu ne les connais pas. Nous, si, et depuis toujours. Quand je pense que j'ai pu vivre au milieu d'eux, les côtoyer dans des bars, me laisser même bousculer sans réagir... Mais j'étais idiot... Complètement idiot.

— Et depuis que tu es ici, au hameau de Bernoud, tu replonges dans tes racines ancestrales ?

— C'est plus simple que ça, dit-il en la défiant. Beaucoup plus simple. Je suis ce que j'ai toujours été. Et je suis heureux de l'avoir enfin découvert.

Lentement, elle hocha la tête.

— Tu as retrouvé une solidarité qui te faisait défaut ?

— Voilà, c'est ça, fit-il excité. Ici, on me comprend, on me soutient, on m'épaulé.

— On t'engloutit aussi.

— C'était trop beau de t'entendre parler comme tu le faisais pour que ça ne dissimule pas une vacherie.

— Non, Vincent, ce n'est pas une vacherie. Il est possible que je me trompe, que je voie ça avec mes yeux de fille d'H.L.M. Tu as certainement raison. Mais vois-tu, ce qui m'effraye, c'est que ta jubilation vient surtout du fait que tu as renoué avec une... une certaine violence disons.

— Oui, mais je vis, j'éclate de vie !

— Que vous a proposé Perrone ?

— Perrone ?

Il leva les yeux vers l'escalier.

— Tu as tout entendu ?

— Non, pas tout... J'avais froid, j'avais peur, j'ai encore mal aux mâchoires d'avoir crispé mes muscles pour empêcher mes dents de s'entrechoquer. Je crois que j'ai assisté à un repas d'ogres. Ce n'est pas le jambon ni le pain que vous bouffiez, mais aussi ces gosses inconscients... Comme chair à pâtée...

— Du délire, du pur délire !

Il finit par les convaincre pour la nuit du vendredi au samedi. Les autres inclinaient plutôt pour la nuit suivante mais il sut leur expliquer ce que représentait cette première nuit du repos hebdomadaire pour des jeunes qui travaillaient toute la semaine.

— C'est la nuit de la bringue, des conneries. Le samedi, ils vont guincher, lever des filles. Ce sera cette nuit-là.

Ce fut Perrone qui finit par se ranger de son avis et les autres suivirent.

— On va jouer aux cartes chez Perrone, ce soir, annonça Vincent quand le vendredi soir arriva.

Lucie accepta cette excuse. Depuis qu'elle vivait à la campagne, le vendredi soir ne signifiait plus rien pour elle. Elle situait désormais ce jour dans une longue suite de tâches régulières et de corvées plus ou moins agréables. D'autre part, les enfants avaient classe le samedi matin et la semaine ne se terminerait que le lendemain.

Elle tricota près de la cheminée mais comme le bois manquait, elle n'eut pas le courage d'aller en chercher dans la grange, préféra aller se coucher.

Elle dormait déjà depuis trois heures lorsque les trials se ruèrent dans le hameau. Les motards avaient dû pousser leur machine à la main jusqu'au sommet de la côte pour ne lancer leur moteur qu'à l'approche des maisons. Ce fut comme une explosion sonore qui affola Lucie et fit hurler Olga. Dans le couloir, elle se heurta à Florent qui s'enfuyait hagard de sa chambre, croyant qu'il y avait le feu dans la maison. Elle lui saisit le bras, le fourra dans le lit de sa sœur et n'eut pas le temps de les apaiser. Il y eut une autre explosion, plus lointaine et soudain un court silence.

— Tu entends le vent ? chuchota Olga.

Mais ce n'était pas le vent qui donnait l'impression qu'on froissait du papier. Lucie courut à la fenêtre, l'ouvrit. En contrebas, du côté du ruisseau, les flammes jaillissaient d'un feu invisible mais elle pensa qu'elles devaient avoir près de dix mètres de hauteur.

— Ne bougez pas... Florent, reste auprès de ta sœur.

Elle s'habilla en hâte, dégringola l'escalier. À cet instant, la porte de la cuisine s'ouvrit et Vincent apparut, titubant, les bras grands ouverts.

— Lucie, Lucie...

Il sanglotait et ce fut un corps mou et tremblant qu'elle reçut contre elle. Il gémit et abattit sa tête sur l'épaule de sa femme.

Elle appuya sa joue contre sa barbe, lui caressa les cheveux.

— C'est grave ? demanda-t-elle.

Il eut un hoquet comme s'il allait vomir sur elle. Elle n'eut pas un geste de recul.

— Un accident ?

— Une branche qui traînait. La moto est retombée sur lui...

— Il est blessé ?

— Elle a pris feu. On n'a pas pu le dégager...

Soudain, il avoua :

— J'étais venu chercher un seau pour faire la chaîne avec les autres.

— Oui, dit-elle, je comprends... Assieds-toi.

— Je ne peux pas y aller... Non, je ne peux pas y retourner.

— Je sais, dit-elle, je sais parfaitement.

Elle prit le seau sous l'évier et se dirigea vers la porte.

— Va te coucher, maintenant, sinon tu vas prendre froid.

Hébété, il la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle soit sortie, puis enfouit son visage dans ses bras sur la table.

Dans la chambre, les deux enfants regardaient par la fenêtre que Lucie n'avait pas refermée. À la question de sa sœur, Florent répondit :

— Un motard... C'est un motard qui doit brûler...

Le mardi, lorsqu'elle prépara la pâte à pain, Vincent suivit tous ses gestes du regard tout en polissant le saladier en buis qu'il avait tourné la veille.

— Écoute..., dit-il. Les gendarmes sont toujours par ici depuis samedi. Mieux vaudrait qu'ils ne te voient pas enfourner trop de pain.

— J'ai prévu juste pour notre consommation personnelle, dit-elle.

Puis elle craqua :

— Tu ne crois pas que je vais leur donner mon pain, à ces assassins ! Me crois-tu assez cupide pour le faire ?

— C'était un accident, dit-il le front ridé de plis têtus.

— Répète-le tant que tu voudras aux gendarmes, mais ne me prends pas pour une imbécile !

— Le garçon n'a pas vu cette branche. Il a fait un écart et s'est fichu en l'air.

— Les autres sont passés tout droit. Tout droit, tu m'entends.

— À côté de la branche, il y avait de la terre plus humide. Les gendarmes ont relevé les traces de ces pneus spéciaux qu'ils utilisent pour les trials. Le garçon s'est écarté de sa trajectoire de deux mètres environ.

— Et pour quelle raison ? fit-elle rageusement en pétrissant sa pâte avec des gestes d'étrangleuse. Oh ! tu n'as pas besoin de répondre ! On a dit que peut-être un chien avait surgi... Ou que le garçon avait cru voir quelque chose.

— C'est certainement ce qui s'est passé. Justement, il y avait deux chiens au-dehors, cette nuit-là. Celui de Perrone et un autre qui appartient à Jouglas.

— Comme par hasard... Et comme par hasard le sol était humide sur une dizaine de mètres afin qu'il n'y ait aucun doute sur l'écart de ce pauvre garçon, Il s'appelait Bernard Petri et il a grillé sur place. Tu sais ce qu'il est, pour moi, ce Bernard Petri ? Tu sais ce qu'il en reste dans mon souvenir ? Une terrible odeur de viande carbonisée et une silhouette noire qui se débattait dans les flammes, sous le poids de la moto.

Nerveuse, elle détachait la pâte de ses doigts, ajoutait un peu de farine.

— C'est Perrone qui a tout prévu... Un plan diabolique. La

branche d'arbre énorme et hérissée de rejets durs et dangereux. Une barrique d'eau renversée un peu avant la branche sur une dizaine de mètres.

— Il avait nettoyé cette barrique la 'veille. C'est la fatalité.

— Qui s'est porté volontaire pour s'interposer entre le quatrième motard et le cinquième ? Perrone, peut-être ? Avec une lampe électrique, peut-être... Une lumière puissante qu'il a braquée sur Bernard Petri qui arrivait le dernier. Dans un réflexe normal pour un habitué de moto-cross, il a fait un écart, a dû patiner sur le sol mouillé avant de heurter la branche. Ce qui m'a surpris, ce sont les flammes de près de dix mètres de haut. Et je me suis demandé...

Elle recouvrit sa pâte d'un grand torchon, poussa la petite table sur laquelle elle travaillait vers la cheminée. Elle ne pourrait enfourner que dans l'après-midi.

— Tu n'es pas curieux, remarqua-t-elle. Je n'ai pas terminé ma phrase et tu n'essayes pas de savoir ce que je me suis demandé en voyant de telles flammes.

Les gestes de son mari restaient réguliers et précis, ne trahissaient aucune émotion. La nuit du drame, il s'était effondré. Mais lorsqu'elle était revenue le visage et les mains noircis, il avait déjà récupéré en buvant du marc.

— En effet, je ne suis pas curieux de divagations stupides.

— D'après les autres motards, le réservoir de Bernard Petri ne contenait plus que la moitié d'essence. Ils étaient venus de Toulon avec le plein, mais en avaient consommé pas mal. Pour atteindre le hameau, ils ont emprunté la vieille piste forestière sur vingt-cinq kilomètres. C'est là qu'ils ont consommé le plus.

— Leur coup était prémédité.

— Ils ne l'ont pas caché. Ils voulaient faire un peu de chahut, comptaient passer une seconde fois vers 4 heures du matin. Ce qui a permis aux journaux d'écrire entre les lignes que Bernard Petri n'avait eu que ce qu'il avait mérité et que ce genre de plaisanterie douteuse finit toujours mal. Maintenant, je suis sûre d'une chose : quelqu'un avait répandu de l'essence avant la branche d'arbre.

Il soupira sans lever les yeux de son travail.

— On a retrouvé les restes d'un vieux sac d'engrais en plastique. Juste quelques morceaux. On a pu s'en servir pour confectionner une sorte de cuvette contenant quatre ou cinq litres.

— C'est le vent qui avait entraîné ce sac contre la branche d'arbre. Et bien d'autres saletés, des papiers, des feuilles mortes. La branche a d'ailleurs également brûlé en partie.

Elle regarda la vieille pendule de la tante Traversa. 10 heures. Donc elle ne pourrait allumer le feu que vers 13 h 30, Avant le repas, elle pouvait faire une lessive. À petits coups précis, Vincent usait

l'intérieur de son saladier, traquait la moindre aspérité, voulait obtenir une œuvre parfaite.

Dès qu'il eut fini de manger, il dit qu'il allait déterrer quelques souches et partit au volant de la 2 CV. Lucie entassa ses sarments dans le four.

Alors qu'elle retirait les braises, elle vit arriver le fourgon de la gendarmerie et continua son travail en essayant de penser à autre chose.

Le brigadier et un gendarme s'approchèrent d'elle.

— Madame Maurin, nous voudrions discuter avec vous de cet accident. Vous avez un moment ?

— Je dois enfourner tant que mon four est chaud, mais ensuite j'aurai une demi-heure devant moi, environ.

Il s'écarta et pendant qu'elle déposait ses boules de pain avec sa pelle, ils allèrent jeter un coup d'œil à l'endroit du drame. La terre conserverait longtemps cette croûte noire qui formait une tache presque ronde de quatre mètres de diamètre.

Tandis que son pain cuisait, elle les fit rentrer. Ils refusèrent du café et du marc.

— Vous n'êtes pas du hameau ? lui dit soudain le brigadier. Pour nous, vous êtes le témoin le plus intéressant.

— Je n'ai rien vu avant que je ne sois réveillée par le vacarme des cinq moteurs.

— Oui, je sais. D'après vous, les motos se suivaient à quelle distance ?

— Il m'est difficile de l'évaluer. Les bruits se confondaient.

— Vraiment ? Les jeunes gens disent qu'ils avaient décidé de se suivre à une dizaine de secondes environ. Si c'est vrai, vous avez dû percevoir chaque moteur.

— Non, j'avais l'impression qu'ils se confondaient. D'autre part, mes gosses étaient si effrayés que d'abord je n'ai pensé qu'à eux. Jusqu'à ce que j'entende cette explosion et que j'ouvre les volets. J'ai vu les flammes. J'ai demandé à mon fils de rester avec sa sœur et je suis descendue. Mon mari venait chercher un seau pour faire la chaîne depuis le ruisseau, mais il était dans un tel état que j'y suis allée seule.

— Dites-moi ce que vous avez vu ?

Elle ferma les yeux et essaya de respirer plus lentement.

— Un brasier. De loin, on n'apercevait pas grand-chose sinon la branche d'arbre.

— Depuis combien de temps était-elle là ?

— Je l'ignore.

— Vous n'empruntez jamais ce chemin ?

— Jamais. Si je veux descendre au ruisseau, il y a un petit sentier qui part de chez nous.

— C'est en quelque sorte un chemin privé, un raccourci qui permet de rejoindre la route en contrebas et d'éviter un tournant très dangereux ?

— Oui, mais comme vous le dites, c'est un chemin privé et je ne veux pas ennuyer mes voisins en y passant.

— Comment vous entendez-vous avec les gens du hameau ?

Lucie regarda le brigadier en jouant l'étonnement.

— Mais fort bien. Pourquoi ?

— Vous vous entendez vraiment avec ces gens-là ? fit-il avec un mépris évident. Avec Perron, par exemple, ou avec Jouglas ?

— Mais bien sûr.

Il eut un petit sourire moqueur.

— Vous seriez la première personne venant d'ailleurs qui pourrait trouver leur fréquentation agréable.

— Je me plais dans ce hameau, dit-elle, j'y mène la vie que j'ai choisie, celle d'une campagnarde.

— Vous avez un certificat pour vos chèvres ? demanda soudain le gendarme qui était resté silencieux.

— Le vétérinaire est venu deux fois et les a vaccinées.

Elle alla chercher le certificat dans un tiroir et le lui tendit.

— Mes bêtes sont saines.

— Est-il exact que vous vendez du pain aux habitants de Bernoud ?

— Je ne vends pas du pain. De temps en temps, je leur en offre.

— Il paraît que les boulangers du village ne leur en vendent plus.

— Je ne suis pas au courant.

— Donc vous avez vu un brasier et la branche qui brûlait. Ensuite ? demanda le brigadier.

— Je courais mon seau à la main. On m'a crié d'aller jusqu'au ruisseau, mais au passage j'ai vu la moto et la silhouette qu'elle écrasait et qui se débattait.

— Depuis le ruisseau, vous ne pouviez pas voir grand-chose, remarqua le gendarme.

— Peu à peu, je suis remontée. On n'arrivait pas à éteindre le feu. Jouglas avait branché un tuyau d'arrosage mais le jet n'était pas assez puissant. Il a fallu que les pompiers arrivent avec leurs extincteurs pour tout noyer de neige carbonique.

— Pourquoi êtes-vous remontée, par curiosité ?

— Non... Je me croyais plus courageuse que les autres... Je pensais qu'on pouvait essayer de lui porter secours mais la chaleur était trop forte et j'ai dû reculer. D'ailleurs, j'ai eu les pointes des cheveux brûlées ainsi que les sourcils. Pas les cils parce que je pleurais.

— Vous pleuriez ?

— La chaleur, dit-elle simplement. La fumée aussi.

— Voulez-vous nous accompagner là-bas ?

Elle regarda l'horloge.

— Il faut que je retire mon pain. Je n'en ai que pour quelques minutes s'il est cuit à point. Mais il ne l'était pas et ils durent patienter encore quelques instants. Depuis le drame, on avait écarté le reste de la grosse branche et le squelette de la moto. Pour récupérer le corps, on avait dû utiliser des pelles en mêlant de la terre et des cendres à la chair carbonisée.

— Quelles étaient les réactions de vos voisins ?

— Ils étaient consternés, dit-elle sèchement.

— Vraiment ? Ces garçons leur empoisonnaient l'existence et ils étaient consternés ?

— Oui, ils l'étaient.

Jouglas venait d'apparaître sur le pas de sa porte et les regardait les deux mains dans les poches, son gros ventre en avant, presque provocant dans sa graisse et son laisser-aller vestimentaire.

Le brigadier suivit le regard de Lucie et aperçut le gros homme.

— Il était là, ce soir-là ?

— C'est même lui qui a approché le premier de la moto pour la soulever.

— Votre mari jouait aux cartes lorsque c'est arrivé ?

— Chez M. Perrone, en effet.

— Les autres également. Ce qui fait cinq hommes pour jouer à la belote. On n'y joue qu'à quatre.

— Je crois que Perrone ne jouait pas.

— Et il invite les autres chez lui, pour les regarder s'amuser ? Quel brave type, ce Perrone ! ricana le brigadier.

Elle ne répondit pas, ne pouvant détacher son regard de la grande tache noire.

— Vous n'avez pas suivi votre mari ?

— Je ne joue pas aux cartes et je voulais rester auprès de mes enfants.

— Vous arrive-t-il d'aller passer la soirée chez vos voisins ?

— Non. Je préfère rester chez moi.

— Viennent-ils quelquefois chez vous ?

— Oui, cela arrive.

— Les femmes également viennent avec leurs maris ?

— Non, jamais.

— Vous n'êtes pas en très bons termes avec elles, n'est-ce pas ?

En même temps, il fixait la jupe longue, la lourde natte des cheveux noirs.

— Au début, ils disaient de vous que vous étiez une hippie. Que Vincent Maurin avait épousé une hippie. Est-ce que vous ne vous

sentez pas un peu exclue ?

— Pas du tout. J'ai trop de travail pour avoir le temps d'y réfléchir. Je n'arrête pas du matin au soir.

— Votre mari fait un peu d'artisanat et travaille pour M. Jouglas ? Lucie ne répondit pas.

— Bien, dit le brigadier, je vous remercie, madame Maurin.

— Pourquoi toutes ces questions ? demanda-t-elle.

— Les quatre autres jeunes gens accusent les gens du coin de leur avoir tendu un traquenard. L'autre dimanche, ils faisaient du trial dans les collines et les hommes de Bernoud sont montés en voiture et les ont menacés s'ils ne déguerpissaient pas. Vous le saviez ?

— On pensait qu'il y avait des gens qui volaient du bois. Les moteurs faisaient le même bruit que ceux de tronçonneuses.

— Ces jeunes affirment que leur copain a été obligé de faire un écart et qu'il a vu la branche d'arbre. Ils disent qu'il n'y avait pas assez d'essence dans le réservoir pour provoquer un tel brasier.

— Pourquoi ne sont-ils pas revenus pour secourir leur copain ? demanda-t-elle sèchement.

— Ils se sont affolés. C'est compréhensible et chacun est rentré chez soi. Mais le lendemain, ils ont réagi. Vous dites que vous avez vu les flammes de votre fenêtre ? Elles devaient être très hautes.

— Oui, elles l'étaient.

— Ne pensez-vous pas que les gens de ce hameau ont voulu donner une bonne leçon à ces jeunes gens un peu trop turbulents ?

— Comment auraient-ils su qu'ils reviendraient ?

Soudain, elle réalisa sa gaffe car le brigadier souriait d'un drôle d'air.

— Avez-vous oublié que dans la nuit de dimanche à lundi, vers 2 heures du matin, ils ont traversé le hameau et que chacun a planté une feuille de papier avec un couteau sur le tronc du micocoulier ? Sur chaque feuille était écrit « Nous reviendrons. Quand nous voudrons. À bientôt. »

— J'ai considéré cela comme un enfantillage.

— Votre mari également ?

— Bien sûr.

Ils restèrent encore deux heures dans le hameau, visitant chaque maison et quand Vincent revint avec ses souches d'olivier, ils discutèrent un moment avec lui.

— Ce qu'ils sont emmerdants, dit-il en rentrant chez lui. J'ai l'impression qu'on n'a pas fini de les avoir sur le dos. Il paraît que le père d'un des gosses a beaucoup de relations et que l'affaire n'en restera pas là.

— Une chose que Perrone n'avait pas prévue, n'est-ce pas ? Un être aussi fruste, même s'il possède l'intelligence du mal, n'est pas

capable d'envisager les conséquences de ses actes.

— Laisse Perrone tranquille !

— Quelle solidarité ! fit-elle avec ironie.

— Que t'ont-ils demandé ?

— Si je me trouvais à l'aise au milieu des habitants de ce hameau.

Il pinça les lèvres et la regarda avec perplexité.

— Tu veux savoir ce que j'ai répondu ?

— Tu ne les aimes pas.

— C'est vrai, mais j'ai dit que j'étais vraiment bien et que cette vie-là me plaisait.

Comme Vincent haussait les épaules, elle ajouta :

— Mais le brigadier n'a pas eu l'air de me croire.

Le lendemain soir, Florent se plaignit d'avoir mal à la tête et voulut aller se coucher sans avoir dîné. Elle lui prit la température, il n'avait que trente-huit. Après avoir avalé de l'aspirine, il s'endormit mais lorsqu'elle pénétra dans sa chambre avant d'aller dans la sienne, il s'agitait beaucoup. Elle le trouva brûlant et moite de transpiration, lui fit changer de pyjama.

Il manqua la classe du jeudi, refusa de se lever. Le soir, il n'avait plus de fièvre et elle lui annonça qu'il retournerait au C.E.G. le lendemain matin.

— J'irai pas, dit-il le visage crispé.

— Mais tu n'es plus malade.

— J'irai pas, j'irai pas !

Lucie décida de lui accorder la fin de la semaine. Il paraissait fatigué et sans entrain mais lorsque le lundi matin arriva, il prétendit rester à la maison. Elle se montra intransigente. Il fallut que Vincent intervienne pour que l'enfant se décide à se lever, s'habiller. Avec une mauvaise volonté évidente, il monta dans la voiture de Dufour, laissant sa mère songeuse.

Le mardi, elle reçut une lettre du collègue lui demandant les raisons de l'absence de son fils depuis une semaine. Ayant donné un mot d'excuse à Florent, elle crut à une erreur et, profitant d'une course à faire, elle descendit au village.

Le soir, Dufour ramena les écoliers. Olga et Florent s'installèrent pour leur goûter à la grande table de la cuisine.

— Tu as vraiment faim, dit Lucie à son fils. On voit que tu n'as pas mangé à la cantine à midi. Que fais-tu toute la journée ? L'école buissonnière, paraît-il.

Olga demanda ce qu'était cette nouvelle école mais Lucie la fit taire.

— Je ne veux plus retourner au collège, dit Florent avec obstination.

Elle s'arrangea pour parler en tête à tête avec son fils dans sa chambre.

— Je suis allée voir le directeur, dit-elle. Tu manques depuis lundi. Je sais ce qui se passe. Les autres vous ont mis en quarantaine depuis l'histoire du motard.

— Depuis la rentrée ! cria-t-il. Depuis la rentrée, ils nous poursuivent, nous attaquent en nous appelant les fous de Bernoud !

— Qui ça, nous ? Il n'y a que Serge, Chantal, Victor Jouglas et toi qui fréquentiez le C.E.G. Est-ce pour cela que tu ne voulais pas jouer au fou, l'autre fois, ici même ?

— Je ne suis pas fou, dit-il les dents serrées. Moi, je ne suis pas né dans ce hameau.

— En effet, mais les autres ne le sont pas davantage.

Il haussa les épaules.

— Les autres, je m'en fous !

— Le directeur a appris cette histoire en même temps que moi de la bouche d'un surveillant. Il va y mettre de l'ordre et vous n'aurez plus rien à craindre.

— Ils feront ça plus sournoisement. Je ne veux plus aller dans ce collège.

— Malheureusement, je ne vois pas comment nous pourrions faire autrement, dit-elle.

Elle l'observa un moment, fut accablée de constater à quel point il était bouleversé.

— En cours de trimestre, c'est très difficile de changer d'école, fit-elle conciliante. Mais puisque tu ne peux plus supporter d'aller au C.E.G., je vais me renseigner. Tu ne crains pas d'être seul dans un autre établissement ?

— Là-bas, ils ne sauront pas que j'habite le hameau ! dit-il dans un véritable cri du cœur.

— Est-ce vraiment si difficile ? murmura-telle en lui caressant les cheveux.

Mais voyant qu'il retenait son envie de pleurer, elle préféra retirer sa main.

— C'est parce qu'on les traque là-bas qu'ils veulent jouer au fou ici ? demanda-t-elle doucement.

Florent inclina la tête, hésita un moment puis soupira.

— Il y a autre chose...

— Tu peux tout me dire.

— Il y a autre chose, répéta-t-il se repliant soudain sur lui-même.

Lucie préféra ne pas insister.

— Jeudi, tu essayeras, dit-elle, pour me faire plaisir. Il faut me laisser le temps de trouver autre chose. Mais tu sais, ce ne sera pas facile. Je ne vois que le C.E.S. de Cuers et nous serons obligés de t'y conduire chaque matin, d'aller te chercher le soir.

— Il y a un car.

Effarée, elle apprit qu'il s'était lui-même renseigné sur cette possibilité. Ce qui indiquait l'importance de son désarroi.

— Et ça ne te ferait rien du tout de prendre le car ?

— Non. Il y en a d'autres qui le font. Vous n'auriez qu'à me descendre au village, l'hiver, L'été, je peux aller et revenir à bicyclette, ce n'est pas terrible.

— Tu es prêt à faire le trajet à bicyclette ? murmura-t-elle abasourdie. Je ne me doutais pas...

Elle savait qu'il ne lui fallait pas insister mais elle ne pouvait s'y résoudre.

— Tu ne veux rien me dire d'autre ?

Florent restait immobile, les yeux baissés.

— Au sujet de ce pauvre garçon qui est mort dans les flammes, que disent tes petits copains du hameau ?

Le visage de Florent parut vouloir se défaire en émotions profondes, mais cela ne dura que deux secondes. Le garçon reprit son self-control aussitôt.

— Ils n'en parlent jamais, peut-être ?

— Oh ! si.

Tendue, elle se rendit compte que ses mains tremblaient et elle les appuya contre son ventre. Florent avait presque crié son indignation dans cette réponse brève.

— Et qu'en pensent-ils ?

— Que c'est bien fait, qu'il a grillé comme une sale bête !

— Une sale bête..., répéta-t-elle douloureusement. Mais qui peut dire de telles horreurs ?

— Oh ! tous, même les plus petits ! Et maintenant...

Elle attendit patiemment mais Florent ne pouvait prononcer la suite. Les mots s'arrêtaient dans sa gorge comme trop gonflés d'horreur pour pouvoir sortir.

— Tu veux que j'aille te chercher quelque chose à boire ?

Il refusa d'un geste.

— Qu'allais-tu me dire ?

— Rien, rien du tout.

Lucie passa ses deux mains sur son visage comme pour en chasser l'expression inquiète. Elle aurait aimé en faire autant à Florent pour l'aider à parler jusqu'au bout. Il y avait quelque chose d'empoisonné dans son esprit et plus vite il l'expulserait plus vite il retrouverait sa sérénité. Elle chercha un peu au hasard comment provoquer la rupture de son barrage psychique, essaya sans conviction :

— Tu n'aimes plus jouer avec eux ?

— Pas tout le temps.

— Et tu peux me dire en quelles circonstances tu détestes t'amuser avec eux ?

Elle voulut le rassurer :

— Tu sais, quand on est enfant, on s'imagine que certaines choses sont défendues, mais on se fait une montagne de rien du tout.

Florent prit son cartable, en sortit un livre d'histoire qu'il se mit à feuilleter. Elle crut comprendre qu'il n'avait pas envie de poursuivre ses confidences.

— Si tu veux rester dans ta chambre, dit-elle, je vais allumer du feu dans la cheminée.

— Je vais le faire, dit-il.

Il abandonna le livre ouvert et se dirigea vers la porte. Lucie le suivit et dans l'escalier il parut mécontent de la voir derrière lui. Elle retourna à son repassage, essayant de réfléchir. Florent remonta avec une brassée de bois mais redescendit à plusieurs reprises. Cette agitation avait quelque chose de si anormal que Lucie faillit céder à l'agacement et lui faire une réflexion.

— Tu veux que j'aille traire les chèvres ? proposa-t-il à la fin.

D'habitude, il n'aimait pas tellement ça et le faisait assez maladroitement.

— Si tu veux, dit-elle. Quand j'aurai fini mon repassage, j'irai te remplacer.

À la porte, il s'arrêta et dit, comme s'il n'y attachait pas d'importance :

— Je crois que le feu a dû s'éteindre, dans ma chambre, mais ça ne fait rien. J'étudierai mon histoire demain.

Une fois seule, elle se demanda si Florent n'avait pas voulu lui fournir la clé de son secret. Brusquement, elle trouvait curieuse la façon dont il avait ouvert le livre d'histoire à une page précise. Et avant de sortir, il avait fait allusion à sa leçon d'histoire...

Dans la chambre, le feu n'avait même pas été allumé mais, en revanche, le livre d'histoire était toujours grand ouvert sur la table. Elle regarda les deux gravures, fut frappée par celle de gauche : « Chat brûlé comme sorcier au Moyen âge ». Et Florent avait souligné la légende au crayon rouge. Elle se redressa, resta immobile quelques instants, puis décida de refermer le livre. Ainsi, son fils saurait que son message avait bien été reçu.

Elle le retrouva dans la bergerie en train de traire sa troisième chèvre. La bête ne se laissait pas faire aisément.

— Je vais prendre ta place, dit-elle. Je te remercie.

Il attendit un moment, entre l'ampoule et elle, projetant son ombre sur le pis de l'animal.

— Tu n'as pas besoin de m'attendre, tu sais ?

— Bon, dit-il.

Lorsqu'il fut parti, elle regretta de ne pas lui avoir dit de remonter dans sa chambre. Pourvu qu'il le fasse de lui-même, qu'il aille voir. Est-ce qu'il n'aurait pas fallu remettre le livre dans le cartable au lieu de se contenter de le refermer ?

Elle eut le temps de traire encore deux chèvres avant qu'il ne

revienne. Il s'accroupit auprès d'elle et pendant une bonne minute elle se demanda qui allait parler le premier.

— Au Moyen âge..., commença-t-il.

Puis il se tut.

— Ils brûlaient les animaux, les chats, en particulier, dit-elle, On les considérait comme des suppôts du diable, surtout les noirs. De nos jours, il y a encore des gens qui détestent les animaux, qui leur font du mal. De plus en plus rarement, cependant.

— Le blaireau, dit-il.

Elle battit des paupières.

— La chatte des Jouglas a fait quatre petits, dit-il. Victor devait les noyer dans une bassine.

Le lait qui giclait contre le rebord du seau parut un bruit excessif à Lucie. De même celui des autres chèvres en train de manger. La voix confidentielle de Florent ne tenait qu'à un fil ténu qui pouvait casser d'un moment à l'autre. Mais si elle s'arrêtait de traire, il ne pourrait supporter cette rupture.

— Il ne les a pas noyés.

— C'est bien, dit-elle.

— Il les a enfermés dans une caisse et chaque jour il en prenait un.

Sa main devint nerveuse et la chèvre geignit plaintivement. Peut-être fallait-il l'empêcher de parler, mais pouvait-on empêcher quelqu'un, et surtout un enfant, de vomir ? C'était ce que Florent était en train de faire, secoué par des nausées terribles.

— Un chaque jour. Il le mettait dans une vieille bassine en tôle, un peu rouillée et trouée, mais ça ne faisait rien. Il l'arrosait d'essence, craquait une allumette et la lui jetait dessus.

— La semaine dernière ? murmura-t-elle.

— Oui. Après que ce type soit mort brûlé.

— Je comprends, dit-elle.

— Tous regardaient.

— Oui... Bien sûr...

— Même Olga.

Lucie se rendit compte qu'elle pressait en vain le pis de la chèvre, que celle-ci n'avait plus de lait à lui donner. Lentement, elle détacha ses doigts pour délivrer l'animal qui rejoignit ses compagnes. Florent lui en amena une autre.

— Pour le troisième, dit-il, je ne voulais plus. Alors Victor Jouglas m'a menacé de m'arroser d'essence moi aussi. J'ai pris la main d'Olga, pour partir, mais elle n'a pas voulu. Je te jure, maman, qu'elle n'a pas voulu !

— Je te crois, dit-elle.

— Je suis parti tout seul.

— Il a brûlé le dernier mercredi ?

— Comment le sais-tu ? jeta-t-il avec effroi.

— C'est mercredi que tu es tombé malade.

Malade d'horreur, malade de ne pouvoir clamer son indignation, son dégoût.

— Ce sont toujours les enfants qui tuent les petits chats et les petits chiens, dit-il. Les autres fois, ils les écrasaient sous des pierres, les noyaient ou les pendaient.

Elle ne trouvait rien à répondre, trayait la nouvelle chèvre machinalement. D'habitude, elle leur parlait doucement, les flattait. Elles devaient trouver étrange son silence. Mais il lui aurait été impossible de leur murmurer des mots tendres sans éclater en sanglots.

— Tu ne crois pas qu'on devrait s'en aller ?

Ce nouveau coup faillit lui faire perdre toute volonté. Elle eut envie d'étreindre Florent et de sangloter avec lui, de mêler ses larmes aux siennes. Peut-être auraient-ils dû pleurer ensemble pour devenir plus forts, plus unis ?

— Nous ne pouvons plus repartir, fit-elle, la gorge serrée.

— Tu sais, dit-il avec gravité, il n'est pas possible de les changer. Ils n'en ont pas envie.

Ils ne voient pas comment ni pourquoi ils agiraient autrement.

— Oui, je sais... Enfin, je m'en suis toujours doutée.

Brusquement, elle pensa à la bergerie en ruine, tout en haut de la colline. La reconstruire, s'installer là-bas en attendant ? Amener Vincent à envisager ce projet petit à petit, avec patience, sans le heurter. Lui aussi était en danger, comme Olga. Florent avait su choisir in extremis.

— Papa ne voudrait pas... Lui, il a vécu ici... Il est habitué à ces choses-là.

— Pas toujours, dit-elle, pas toujours.

Vincent, bouleversé, sur le Point de vomir lui aussi lorsque le gosse avait brûlé avec sa moto. Mais elle ne pouvait offrir cette image-là à son fils.

— C'est la dernière, dit-elle en attirant la chèvre contre elle.

Elle passa sa main dans les poils rêches, lui caressa la tête du bout des ongles. Florent paraissait sur le point de sourire.

— Celle-là, elle attend toujours d'être la dernière... C'est une petite futée. Mais c'est elle qui donne le plus de lait.

— Tu ne leur donnes pas de nom, remarqua-t-il.

— Parce que plus tard il y en aura d'autres et que je ne veux pas trop m'attacher aux premières.

— Nous aurons des chevreaux pour Pâques ?

— Bientôt, je vais les faire saillir. On les emmènera en pension chez un berger du coin. Celui-là même qui nous les a vendues.

Ils étaient douloureux et faibles, comme après un terrible chagrin. Il ne pouvait plus quitter sa mère et elle avait besoin de sa présence pour accomplir les dernières tâches de la journée. Une chance encore que l'ampoule électrique ne donne qu'une lumière diffuse. Elle les baignait d'ombres tendres.

— Attends, je vais t'aider, dit-il en prenant le seau de lait. Tu crois qu'il y en a dix litres ?

— Oh ! un peu plus, même. Ce sont de braves filles. Je vais leur donner un peu de sel pour les récompenser.

Le dimanche soir, Vincent lui dit qu'il devait aider Jouglas aux travaux de la vigne.

— On commence la taille et je ne peux pas refuser. Grâce à lui, on touche les allocations familiales et je suis couvert par la sécurité sociale.

— Nous lui remboursons toutes les sommes qu'il paye, fit-elle remarquer. Est-ce qu'il va te payer ?

— Tu crois que j'accepterais ? fit-il choqué. Il me donnera du vin. Demain, tu transporteras les gosses à ma place.

Elle avait oublié que c'était leur semaine. Elle frissonna à la pensée de tous ces gosses empilés dans la voiture. Comment supporterait-elle la présence de ce Victor Jouglas qui faisait brûler les petits chats, de cette Chantal sournoise et équivoque avec les hommes et de tous les autres ? Elle les imaginait trop bien, silencieux, avec parfois de petits rires méchants, à l'affût de ses gestes, incapables de plaisanter et de rire comme les autres.

Sa nuit en fut gâchée et elle fit des cauchemars pénibles. La voiture se renversait, les gosses périssaient dans les flammes et elle ne pouvait en sauver un seul. Les parents l'accusaient, en cercle autour d'elle, et le cercle se refermait jusqu'à ce qu'elle tombe à son tour dans le brasier. Elle se réveilla deux fois en sursaut, glacée de sueur et certaine d'avoir crié dans son sommeil.

Ils arrivèrent dans le petit matin nuiteux, boudinés dans des vêtements trop épais, le visage enfoui dans des cache-nez, moroses, pire, hargneux. D'un regard, elle pria Florent de s'installer près d'elle, mais Jouglas monta aussi devant. À l'arrière, Chantal se mit à glousser parce que Pierre Rolland s'attardait à pisser contre un arbre.

Ce fut à mi-chemin du village que la petite Olga, coincée à l'arrière, se mit à hurler.

— Non, c'est pas vrai... Je ne veux pas.

D'ordinaire, Lucie n'aurait jamais attaché d'importance à ce genre de protestation. Elle connaissait suffisamment sa fille pour ne montrer aucune complaisance envers elle. Olga pouvait se révéler très chipie et même parfois odieuse. Mais depuis que Florent lui avait fait ses effrayantes confidences, elle n'arrivait plus à se comporter avec sérénité.

— Qu'est-ce que tu as ? dit-elle en criant presque.

Florent lui envoya son coude dans les côtes, comme pour la prévenir d'être plus calme, mais elle se retourna, ne vit pas le visage poupin de sa fille.

— Où es-tu ?

— Il m'écrase... Pierre Rolland.

— Pas vrai, dit l'autre.

— Et Chantal me dit qu'on m'enfermera... Pas vrai qu'on m'enfermera.

— Elle ment, protesta Chantal. Ce qu'elle peut raconter comme histoires, celle-là.

— Taisez-vous ! hurla Lucie.

Le silence artificiel qui suivit la remplit de honte. Elle essaya de réduire la tension :

— T'enfermer, Olga ? Où veux-tu qu'on t'enferme ? Dans une prison ? Les enfants n'y vont pas, tu sais.

— Pas en prison, répondit la petite, mais...

Sa voix s'étouffa et brusquement Florent se retourna, excédé à son tour. Il poussa une exclamation et à genoux lança ses bras en arrière.

— Tu vas lâcher ma sœur, dis, espèce de grosse patate ?

— Je le dirai à ma mère, répliqua Chantal Dufour.

— Arrête d'empêcher ma sœur de parler. Avec ta main en forme de battoir, tu l'étouffes à moitié.

Olga se mit à pleurer.

— Tais-toi, dit sa mère.

— Je ne veux pas qu'on m'enferme, dit la petite fille entre deux sanglots. C'est Chantai qu'on enfermera...

— Non, dit l'autre d'une voix claire et très assurée. Nous, on ne nous enfermera jamais. C'est maman qui me l'a dit.

Au point que Lucie se demandait si son cauchemar ne continuait pas et si elle était réellement au volant de la vieille voiture. Florent se rassit face au pare-brise mais murmura quelque chose entre ses dents.

— Que dis-tu ?

— Rien.

— Mais qui parle de vous enfermer, les enfants ? lança Lucie en freinant pour négocier le dernier virage.

Ensuite, il y avait une longue ligne droite, puis le carrefour dangereux avec la route du village. Le jour se levait à peine. À cause des rentrées différentes des écoles et du collège, il fallait choisir une heure moyenne pour emmener les enfants. Les plus petits devaient attendre devant la porte de leur établissement.

— Vous ne répondez pas vite, remarqua-t-elle. Qu'est-ce que c'est que ces histoires d'enfermer quelqu'un ?

Florent appuya de nouveau son coude dans ses côtes. Elle lui jeta

un bref regard, le vit pale et crispé. Elle préféra ne pas insister pour avoir des précisions mais devant la porte du collège, elle ne put tolérer d'attendre le soir pour en savoir plus. Elle rattrapa Florent alors qu'il était déjà dans la cour.

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? À cause des autres gosses qui les regardaient de façon narquoise, il s'écartait d'elle.

— Je t'expliquerai, lâcha-t-il.

Devant l'école primaire, elle dut consoler Olga qui voulait remonter au hameau avec elle, l'entraîna jusqu'à une épicerie pour lui acheter du chewing-gum.

— Ça va mieux, maintenant ? Il faut que j'aille à la maternelle.

Enfin elle put remonter au hameau, se retrouva seule et déprimée dans sa cuisine. Sans aucun goût pour les tâches qui l'attendaient. Vincent ne rentrerait qu'à la nuit, casserait la croûte dans la vigne avec Jouglas dont la femme avait prévu, paraît-il, un repas terrible. Elle imaginait les deux hommes dans le froid de ce début de journée, prenant leur petit déjeuner bien arrosé. Cette pensée lui donna des nausées inexplicables. Pourquoi détestait-elle soudain la nourriture, le vin ? Elle qui aimait tant, avant, les grosses bouffes bien solides, les petits vins frais.

À partir de 14 heures, la perspective de descendre chercher les enfants la rendit encore plus malade. Elle n'avait pas mangé à midi, juste pris un peu de thé avec une biscotte. Elle dut se baigner le visage à l'eau froide à plusieurs reprises.

Devant la porte du collège, elle essaya de distinguer de loin l'expression de son fils. Il ne supportait plus les tracasseries des autres enfants. Le directeur avait tenu parole, il n'y avait plus de mise en quarantaine, mais les harcèlements se poursuivaient dans la clandestinité.

Elle aurait aimé lui acheter une friandise, un pain au chocolat, par exemple, mais elle n'avait pas les moyens d'en payer à tous les autres. Il arriva le premier, s'installa à côté d'elle, l'air buté comme s'il n'y avait plus de connivence tendre entre eux.

— Tu as du travail ?

— Un peu.

— Tu as bien mangé, à midi ?

— Ça va.

Ensuite, elle dut attendre devant la maternelle avant de se précipiter à la communale. Mais ce n'était pas ce qui l'ennuyait le plus. Elle appréhendait le retour et toute la semaine à venir. Durant cinq jours encore, il lui faudrait les supporter.

Lorsqu'elle entendit la grosse Chantal pouffer dans son dos, elle se hérissa :

— Eh bien, tu es gaie, dis donc ! Qu'est-ce qui te fait rire de si bon

cœur ?

Bien entendu, comme d'habitude, la fille des Dufour ne prit pas la peine de répondre.

— On ne t'a jamais dit que c'était impoli de ne pas répondre lorsque les gens te questionnaient ?

Florent, de son coude, essayait de la calmer mais elle prenait plaisir à tarabuster cette gosse laide et bouffie. En cet instant, elle oubliait son amour des enfants, ne se reconnaissait plus.

— Non, tu ne veux rien dire ? Eh bien, je ne félicite pas tes parents, tu sais !

Tout de suite après, elle réalisa ce qu'elle venait de dire, aperçut le visage catastrophé de son fils, dut supporter le silence réprobateur qui figea tous les autres.

Dans son énervement, elle arriva trop vite au maudit carrefour, n'eut que le temps de freiner pour laisser passer un camion qui, après avoir brusquement ralenti dans un bruit de freins pneumatiques, s'éloignait en klaxonnant rageusement.

— Eh bien..., fit-elle en passant sa première.

On en parlerait autour des tables au cours du repas du soir. On la traiterait de chauffarde, d'inconsciente. Et Chantal rapporterait à ses parents ce que la Parisienne lui avait dit. Que de conflits en perspective pour les jours à venir, de quoi commettre encore d'autres bêtises, ce qui ne manqua pas d'arriver dans un tournant pris trop vite. Elle dérapa et accrocha le talus de son aile droite. Chantal se mit à hurler de toutes ses forces.

— Elle va nous tuer !

— Maman l'avait bien dit qu'elle ne savait pas conduire.

Florent bondit de son siège.

— Tais-toi, la grosse patate !...

— Dis donc, tu vas arrêter d'embêter ma sœur ! rugit Serge Dufour. Vous commencez par nous emmerder, les Maurin.

— Parfait ! s'exclama Lucie avec une bonne humeur qu'elle était loin d'éprouver, nous voilà bien renseignés !

Lorsque tout le monde descendit, la 2 CV elle-même donna l'impression d'être soulagée à la façon qu'elle eut de se redresser sur ses quatre roues.

Vincent rentra soûl d'air vif et de vin, fatigué aussi par près de dix heures de travail. Il avait des ampoules aux mains et elle dut les lui soigner.

— Tu ne tiendras pas une semaine.

— Qu'est-ce que tu crois ? J'ai fait ça durant des années !

— Dans les vignes de ta tante ?

— Et aussi pour les autres.

Il alla se verser un verre de vin qu'il but debout devant la

cheminée.

— C'est quand même chouette, la vie au grand air.

Elle ne répondit pas. Plus tard, alors qu'elle trayait les chèvres, Florent la rejoignit. C'était presque tous les soirs qu'il le faisait et ils bavardaient tranquillement.

— Je vais enfin savoir ce que c'est que cette histoire de faire enfermer ?

— Oh ! ce n'est rien.

— Tiens, je croyais, au contraire, que tu n'avais pas envie que je demande des détails.

— Oh ! ce sont des histoires de gosses.

— Au C.E.G. aussi, vous vous menacez de vous faire enfermer ? s'étonna-t-elle. N'est-ce pas plutôt quelque chose de particulier au hameau de Bernoud ?

Il caressait doucement la chèvre qui donnait de temps en temps un coup de langue à sa main.

— Je me trompe ?

— Non... Mais c'est sans importance.

— Ce n'était pas l'avis d'Olga, ce matin, dans la voiture. Elle paraissait vraiment terrorisée.

— Oh elle, tu sais...

— Je voudrais avoir le fin mot de l'histoire, dit Lucie un peu plus sèchement. S'agit-il d'envoyer les gens en prison ? Quand j'étais petite, nous disions toutes que notre père était gendarme et qu'il enverrait celles qui nous embêtaient au cachot.

— C'est vrai, fit-il amusé, tu le disais, toi aussi ?

— Bien sûr. Il ne s'agit pas de prison, n'est-ce pas ?

— Non. C'est des conneries.

— Mais encore ?

Il s'écarta d'elle, alla chercher un bout de sel pour la chèvre et le lui fit lécher dans sa main.

— Je crois que c'est une habitude, dans le hameau. Les parents doivent toujours menacer ainsi les enfants quand ils sont polissons et ensuite les enfants se menacent entre eux.

— On les menace de quoi ?

— De les faire enfermer dans un asile de fous. Tu vois, c'est simplement ça. Je ne sais pas pourquoi ils parlent ainsi. Tu ne trouves pas que c'est ridicule ?

— Non, dit-elle, je ne trouve pas. Ça me fait peur.

Florent vint la prévenir alors qu'elle achevait de se préparer :

— Il n'y a que les gosses Jouglas et Rolland qui attendent dehors. Les Dufour viennent de partir avec leur père.

Elle aurait dû s'y attendre. La grosse Chantal avait sûrement rapporté ses paroles malveillantes, parlé du camion qu'elle avait failli heurter au carrefour.

— Nous nous passerons d'eux, dit-elle, ne t'inquiète pas.

Une chance que Vincent soit déjà parti avec Jouglas. D'ailleurs, elle supporta mieux cette corvée, trouvant même que les autres gosses n'étaient pas aussi désagréables qu'elle le pensait. Puis elle se souvint que Victor Jouglas arrosait les chatons d'essence et de nouveau elle se sentit mal à l'aise.

Au retour, une impulsion la fit s'arrêter devant le cimetière. On venait juste d'en ouvrir la grille et elle se dirigea vers la tombe des parents Maurin. Les pots de chrysanthèmes avaient été renversés par le dernier mistral. Elle était en train de les redresser lorsqu'une femme âgée arriva, un broc à la main.

— Il faut lester les pots avec une pierre, conseilla-t-elle avec un sourire que Lucie trouva très gentil. Vous ne le saviez pas, hein ? C'est un vieux truc du pays... Sinon, le vent fiche tout en l'air.

— Je m'en souviendrai, dit-elle.

La vieille dame hocha la tête.

— J'ai bien connu les parents de Vincent, vous savez. Germaine est morte la première et il n'était pas bien grand. C'était une bien brave femme... Nous avions presque le même âge.

— Et son mari, vous l'avez connu ?

— Oh ! oui, je l'ai connu... Sa sœur aussi, Louise Traversa. Mais on ne se fréquentait pas. Voulez-vous mon broc pour arroser vos fleurs ? Je peux vous le prêter. Il y a un robinet au bout de l'allée.

Lucie vida l'eau du broc et alla le remplir en compagnie de la vieille dame qui s'appelait Marino. Elle le lui porta jusqu'à la tombe de sa famille. Au passage, elle reconnut les sépultures des Dufour, des Rolland et des Jouglas.

— Beaucoup de gens s'appelaient Gréoux, avant, remarqua-t-elle.

— Oui, beaucoup trop, fit Mme Marino.

— Vous voulez dire que ce n'étaient pas des gens intéressants ?

— Pas du tout intéressants... Des gens de la pire espèce. Moi, je suis d'origine italienne, comme l'était mon pauvre mari. Nous sommes venus dans ce village avant la guerre de 14... Je n'avais que quatre ans quand mes parents se sont installés ici. Vous savez, pendant longtemps, on nous a tenus à l'écart, méprisés et pendant la dernière guerre, avec ce Mussolini de malheur, on nous regardait de travers... Parfois, il y en avait qui coinçaient un Italien isolé pour lui flanquer une bonne volée, surtout la nuit. Mais, malgré tout, je préfère m'appeler Marino que d'avoir le moindre sang Gréoux dans les veines.

Devant la tombe des siens, elle prit le broc pour arroser ses fleurs.

— J'ai perdu mes parents, mon mari et un fils. Ils sont tous là. Est-ce que vous avez encore vos parents ?

— Non, dit Lucie. Ils sont enterrés dans la région parisienne.

— Alors vous êtes seule, là-haut, à Bernoud ? Lucie sourit tranquillement.

— Il y a mon mari, mes enfants... Mes voisins.

— Et vous n'avez pas d'histoires avec eux ?

— Rien de bien grave, mentit Lucie.

L'œil perspicace de Mme Marino observait son visage avec une curiosité pleine de bonté.

Elle hocha la tête à petits coups comme pour lui signifier qu'elle n'était pas du tout convaincue.

— Ce pauvre garçon qui a brûlé vif..., dit-elle. Quand on me l'a raconté, j'en ai pas fermé l'œil de la nuit. Et puis le lendemain, sur le journal, tous ces détails. Il arrive toujours des drames à Bernoud et depuis toujours.

— Vous voulez parler de la disparition de la tante de mon mari, Louise Traversa ?

— Elle, c'est son avarice qui l'a perdue. Aller chercher des champignons, à son âge, pour venir les vendre sur la place... C'est qu'elle les faisait payer cher, vous savez ? Moi, je ne lui parlais jamais. C'est ma voisine qui allait lui en acheter pour moi. Mais elle ne les donnait pas.

— C'était une avare ?

— Il n'y avait que la fumée qui sortait de sa cheminée, dit la vieille dame en riant. C'est ce qu'on dit, n'est-ce pas ? Tout rentrait et rien ne sortait. Et de la fumée, il n'y en avait guère. Elle devait économiser son bois, cette pingre... Vincent a dû vous raconter... Le pauvre garçon, il travaillait dur pour ras grand-chose. Mais enfin, il a dû toucher pas mal d'argent. Depuis que son mari était mort à la guerre celle de 14, pas la dernière, elle touchait sa retraite de veuve. Et cet argent, elle ne le dépensait pas. Il devait y en avoir un bon paquet.

— Je ne sais pas, dit Lucie. Nous n'étions pas mariés alors.

Soudain, bien des mystères s'éclaircissaient. Avec cet argent, Vincent avait pu monter à Paris, vivre pendant des mois sans travailler. Lorsqu'elle l'avait connu, il paraissait avoir encore une certaine aisance. Elle avait oublié ces détails-là durant douze années.

— Et puis les vignes, hein ? C'est les autres qui ont dû être contents, les Jouglas et compagnie... Remarquez, c'était tout à fait normal que votre mari les leur vende en premier. C'est l'usage. Mais je suis sûre qu'il s'est fait rouler. De bonnes vignes que j'ai vendangées quand j'étais jeune, avec votre défunte belle-mère, d'ailleurs. Mon Dieu ! ce qu'on pouvait rire, en ce temps-là. Et là-haut, il y a du bon vin car les collines protègent du vent. Il y fait chaud comme dans une serre et le vin a beaucoup de degrés.

— Mais Vincent a dû attendre que sa tante soit déclarée morte pour pouvoir les vendre.

— Bien sûr, mais en attendant il les leur a données en métayage... Et puis ils les ont gardées.

Elle savait maintenant qu'il y avait sept ans que la tante Traversa avait été déclarée morte de façon légale. Vincent ne lui en avait jamais parlé pour ne pas les impressionner, elle et les enfants. Mais avait il alors touché l'argent de la vente des vignes ? Elle l'ignorait. À plusieurs reprises, il avait fait de rapides voyages jusqu'à son pays. Elle ne pouvait l'accompagner à cause de son travail, des enfants et aussi parce qu'ils n'avaient guère d'argent.

— Ça représentait près d'une dizaine d'hectares. Et je ne parle pas des bois, des oliviers, des arbres fruitiers. C'est qu'elle était riche, la tante Traversa !

Puis elle fronça les sourcils et regarda Lucie avec étonnement.

— Mais pourquoi avez-vous vendu si c'était pour revenir dans le pays ? Avec ce qu'elle a laissé, vous pourriez vivre à l'aise, maintenant.

— Nous ne savions pas que nous reviendrions, dit-elle. À cette époque, nous supportions encore la vie de fous que nous menions. Et puis tout s'est détraqué.

Elle disait vrai. La première, elle avait perdu son emploi mais déjà ils étouffaient dans cette atmosphère survoltée, n'arrivaient plus à courir assez vite pour rester dans la norme. En quelques mois, cette vie stupide les avait abandonnés, d'abord désemparés, aux limites de la misère. Et puis Vincent changeait, devenait sombre, coléreux. Certains soirs, il lui faisait presque peur. Les gosses se transformaient en deux petits étrangers méfiants envers leurs parents et trop absorbés par l'école, la cantine, les garderies, les bandes d'enfants qui tournaient inlassablement autour des H.L.M. Il avait fallu se décider.

— Oui, je comprends, dit Mme Marino. D'ailleurs, je me suis toujours demandé pourquoi Vincent était parti... Bien sûr, la

disparition de sa tante avait dû le marquer... Pourtant, elle n'était pas tendre avec lui, mais enfin bien ou mal, c'était quand même un foyer. Tout seul, ensuite, dans cette vieille maison... Vous l'avez réparée ?

— Oh ! très peu. Nous n'avons pas beaucoup d'argent pour l'instant. Plus tard...

— De toute façon, il a bien fait d'aller à Paris puisqu'il vous y a rencontrée. Il vaut mieux qu'il ait épousé quelqu'un qui ne soit pas du village. Ici, il n'y avait aucune fille pour lui.

Comment devait-elle interpréter cette phrase ? Mme Marino ne lui paraissait pas du tout malveillante. Que voulait-elle dire ?

— Pour aller vivre au hameau, il n'aurait trouvé personne. Et que pouvait-il faire d'autre ?

Elle se signa, se baissa pour prendre son broc.

— Voulez-vous que je vous ramène ? proposa Lucie.

— Oh ! vous êtes bien gentille, mais voyez-vous, je fais chaque jour cette promenade. C'est bon pour mes jambes ; le docteur me l'a conseillé. Sinon, je reste chez moi sans sortir. Mais dès qu'il y a du soleil, je vais avec les autres sur un banc de la place. C'est vrai que vous faites votre pain ?

— Mais oui, dit Lucie, et il n'est pas mauvais.

— Quelle chance ! Moi, je n'aime pas celui qu'on trouve aujourd'hui. Et pourtant, je ne peux m'en passer.

— La prochaine fois, je vous porterai une miche, proposa Lucie.

— Vous le feriez ? dit Mme Marino surprise.

— Mais pourquoi pas ?

— Eh bien, vous n'avez pas pris la mentalité du hameau de Bernoud, vous ! Ce sont tous des radins... Ils ne supportent même pas que les gosses aillent marauder dans les vignes ou les vergers... À plusieurs reprises, ils ont tiré dessus... Et la mémé Dufour qui s'est pendue à son âge ? Une bien brave personne, elle aussi... Mais se pendre à près de quatre-vingts ans ! Je me demande comment elle a eu la force. Et son pauvre vieux qui croupit à l'hospice. Mais ça, ce sont les Gréoux... Il ne faut pas chercher à comprendre.

— La mémé Dufour était aussi une Gréoux ? s'étonna Lucie.

— Bien sûr... Les descendants des Gréoux épousent toujours d'autres descendants des Gréoux... En principe, n'est-ce pas ? En principe... La preuve, votre mari.

— Mon mari..., murmura Lucie.

Mme Marino s'arrêta, prit une mine attristée en voyant l'expression de son visage.

— Je suis une vieille bête... Je parle trop quand j'en ai l'occasion. L'hiver, je reste trop seule et puis ensuite, voilà... Mon pauvre petit, je vous demande pardon. Après toutes ces sottises que j'ai racontées. Vous ne saviez pas ?

Lucie secoua la tête.

— Vos beaux-parents étaient tous les deux des Gréoux... Enfin, chacun avait un parent issu de cette famille. La tante Traversa également, de ce fait.

— Je comprends, fit Lucie d'une voix sourde. Vincent n'aurait pu épouser qu'une Gréoux lui aussi. Ce n'est pas seulement la vie dans ce hameau retiré qui faisait peur aux filles... C'était son origine ?

— Des bêtises... À notre époque, on ne devrait plus y attacher la moindre importance... Ce que les vieux ont fait, les descendants n'en sont nullement responsables, pas vrai ?

— Mais qu'ont fait les Gréoux, madame Marino ?

La vieille dame pressa soudain le pas.

— Il faut que je fasse mes courses... Excusez-moi, je suis pressée.

— Attendez... Donnez-moi votre adresse pour que je vous apporte un de mes pains.

— Non, ce n'est pas la peine. D'ailleurs, je ne l'ai pas mérité. Je n'aurais pas dû vous dire tout ça... Si, si, je vois bien que vous êtes toute bouleversée... Si vous saviez comme je me déteste de vous avoir fait de la peine.

— Ce n'est rien, fit Lucie avec tendresse. Je vous assure que je suis assez forte pour tout supporter... C'est moi qui ai commencé à vous interroger sur les Gréoux.

— Oh ! je ne demandais pas mieux... Mais il faut que je parte... Ne vous dérangez pas pour moi...

— Dites-moi où vous habitez ?

— Je ne devrais pas... Près de l'église... N'importe qui vous indiquera ma petite maison.

— Je vais cuire aujourd'hui... Je pourrai vous apporter une miche demain, mercredi...

— Il ne faut pas... Vous devez avoir bien à faire...

Elle s'enfuit, mais au moment de descendre du trottoir qui longeait le mur du cimetière, elle se retourna et lui fit un petit signe de la main. Lucie lui répondit puis monta dans sa voiture.

Tout au long du trajet, elle rumina cette vérité désagréable. Ses enfants étaient des Gréoux et pour les gens de ce pays c'était une tare, une sorte de malédiction. Voilà qui expliquait bien des choses et pour commencer l'attitude des autres enfants envers ceux du hameau, au collège.

Lorsqu'elle pétrit sa pâte à pain, sa promesse d'en apporter un à l'aimable Mme Marino lui redonna du goût pour son travail. Elle façonna pour elle une miche spéciale, qu'elle décora de plusieurs entailles croisées. Elle imaginait la joie de sa nouvelle amie lorsqu'elle lui apporterait ce modeste cadeau. Aussi surveilla-t-elle la cuisson attentivement. Les personnes âgées aimaient le pain bien cuit mais il

ne fallait pas que la croûte soit trop dure. Elle ne plaça cette boule dans le four qu'en dernier.

En sortant du collège, Florent, qui s'était dépêché d'arriver à la voiture avant les autres, la prévint :

— Les Dufour attendent leur père.

— Très bien, dit-elle. Je m'en doutais un peu.

Malgré son indifférence apparente, elle craignait les réactions de son mari. Vincent arriva à la nuit, très énervé. D'abord, il s'était coupé un doigt en taillant la vigne et il attaqua sur-le-champ :

— Qu'est-ce qui t'a pris de dire à la petite Chantal que ses parents l'avaient mal élevée ?

— Elle m'agaçait, dit-elle.

— Maintenant, ils font la gueule, amènent et vont chercher leurs gosses. Tu cherches la bagarre ?

— Non. Si tu veux, je peux aller présenter mes excuses aux Dufour ?....

— Tu as failli avoir un accident ?

— Elle m'avait énervée... Elle n'arrêtait pas de rire dans mon dos. En plus, elle embête Olga... De façon méchante.

Elle essaya de le regarder dans les yeux.

— Elle menace notre fille de la faire enfermer...

Vincent, qui déboutonnait sa grosse veste de toile, suspendit son geste.

— Tu crois que c'est intelligent ? ajouta-t-elle.

— Ce sont des enfantillages.

— Non. Il y a une intention maligne et tu le sais fort bien.

Enfin, il accepta de croiser son regard.

— Je le sais, moi ?

— Je le suppose. S'il y a là-dessous une menace effrayante, tu es à même de la comprendre. Bien mieux que moi qui ne suis pas du pays.

— Les enfants disent n'importe quoi.

— Pas dans ce cas-là et surtout pas quand ces enfants sont les descendants de la famille Gréoux.

Vincent ôta sa veste et la suspendit derrière la porte. Il s'approcha de la cheminée, tendit ses mains vers les flammes puis commença à défaire le mouchoir qui lui servait de pansement. Lucie alla chercher la petite pharmacie du ménage mais il refusa qu'elle le soigne, nettoya lui-même l'entaille, la recouvrit d'un pansement tout prêt.

— Qu'est-ce que tu reproches aux Gréoux ? demanda-t-il au milieu d'un silence épuisant.

— Moi ? Absolument rien. Ce sont les autres qui les tiennent en suspicion. Les gens du village.

Elle eut un petit rire qui, l'espéra-t-elle, ne sonnait pas trop faux.

— D'ailleurs, je serais mal placée pour leur faire des reproches

puisque j'en ai épousé un. Quel cachottier tu fais.

Elle soupira :

— Ainsi, nous sommes parents avec tous les autres. Oh ! de très loin, je sais, mais parents tout de même. Maintenant, je comprends beaucoup de choses.

— Quelles choses ? lança-t-il méfiant.

— Eh bien, d'abord cette solidarité entre vous... Car il s'agit bien de solidarité, n'est-ce pas ?

D'un mouvement d'épaules, son mari marqua son impatience.

— De quoi pourrait-il s'agir ?

Au moment de lâcher un mot aussi grave que complicité, elle hésita puis y renonça.

— De rien d'autre, dit-elle.

— Comment as-tu deviné ?

— Je n'ai pas deviné... On a bien voulu me renseigner là-dessus.

— Quelqu'un du hameau ? demanda-t-il inquiet.

— Ça n'a aucune espèce d'importance. Que dois-je faire avec les Dufour ? Je veux bien admettre que j'ai eu tort de parler ainsi à une gosse... Mais je ne veux quand même pas m'humilier.

D'un pas lourd, il se dirigea vers le placard, y prit la bouteille de vin et un verre, aperçut les miches de pain sur la petite table où elle pétrissait.

— Tu n'en fais plus pour les autres ?

— Je ne voudrais pas revenir là-dessus, dit-elle ennuyée.

— Jouglas regrette ton pain.

— Cela me flatte, mais c'est inutile. Désormais, je n'en ferai que pour notre consommation.

Il resta immobile devant les onze miches puis vint s'asseoir à la grande table, se versa un verre de vin.

— Demain, c'est moi qui conduirai la voiture et tous les gosses viendront.

— Mais que dira Jouglas ?

— Je le préviendrai.

— Pas demain, dit-elle, c'est mercredi.

— Bon, jeudi, alors. Et j'irai aussi les chercher. Jusqu'à la fin de la semaine. Ensuite, notre tour ne reviendra pas avant le début de l'année prochaine, après les vacances de Noël. D'ici là, les choses se seront arrangées.

— Je suis prête à me rendre chez les Dufour, répéta-t-elle.

Les yeux mi-fermés, il goûtait à son verre de vin puis le vidait d'un trait.

— C'est complètement inutile. Ici, on ne s'excuse pas. On évite d'avoir à le faire en surveillant ses paroles et ses gestes. Mais si par malheur on s'oublie, alors il vaut mieux laisser faire le temps.

— Personnellement, je trouve plus franc et plus courageux d'avoir une discussion sur le sujet, dit-elle.

Il secoua la tête.

— Ils ne te comprendraient pas. Tu sais bien qu'ils ne te comprennent pas. Et moi, j'ai de plus en plus de mal à te comprendre.

Frappée de stupeur, elle croyait entendre la grosse femme Rolland. Elle regarda autour d'elle, fut heureuse que ni Florent ni Olga n'assistent à la scène.

— Tu veux dire que depuis que nous sommes ici quelque chose a changé entre nous ?

— Oui, c'est certainement ça. Parfois, j'ai l'impression que tu t'éloignes et que je ne peux plus te rattraper.

D'un geste, il parut englober la maison, le hameau.

— Tu repousses tout. Dès notre arrivée, tu n'as rien aimé... Tu t'es raccrochée à d'autres choses, des travaux qui n'existaient pas ici... Comme faire le pain, élever les chèvres...

— Mais c'est ainsi que nous avons décidé de vivre, gémit-elle. Souviens-toi... L'artisanat... Le bois d'olivier, le tissage...

— Oui, oui, mais on voyait ça de la ville... C'était complètement idiot... Ici, ça ne sert à rien, à rien... On parlait de ces choses comme d'une chanson, d'une poésie, d'un tableau... Et maintenant que je suis revenu dans ce hameau, ça me gêne... Comme ça gêne les autres... C'est au-dessus de leurs moyens... Et maintenant, c'est au-dessus des miens...

Ses poings se serraient d'impuissance et elle crut qu'il allait se mettre à pleurer.

— C'est comme si tu les prenais et que tu les projettes d'un coup devant un tableau moderne... Ils rigoleraient mais seraient atrocement gênés... Je ne sais pas si tu me comprends... Certainement pas puisque moi-même je ne peux plus te comprendre...

Lentement, elle s'approcha de la table, pensant que ce bois ancien, épais, solide, transmettrait les battements de son cœur qui résonnaient jusqu'au bout de ses doigts. Elle y appuya ses mains.

— Vincent... Nous pouvons partir ailleurs, tout recommencer...

— Je n'en ai plus envie, dit-il. Jamais plus je ne repartirai de ce hameau, jamais !

— Tu regrettes la seule fois où tu as eu cette audace ?

Vincent détourna la tête, regarda les pains sur la petite table rangée contre le mur entre la cheminée et la cuisinière. Il parut oublier ce qu'il venait de dire, se leva et s'approcha. Du doigt, il les compta, découvrit la miche faite spécialement pour Mme Marino. Il la prit dans ses mains, la soupesa, regarda les entailles de la croûte. Pour finir, Lucie l'avait légèrement dorée au jaune d'œuf.

— C'est beau, dit-il, mais je crois que ça aussi c'est trop beau pour

nous.

Il rapporta la miche sur la table centrale, ouvrit le tiroir et prit le couteau à pain.

— Que vas-tu faire ? demanda-t-elle haletante.

— Je vais manger la beauté en personne.

— Non, dit-elle précipitamment, pas celle-là... Prends n'importe laquelle, mais pas celle-là !

— C'est la plus belle, dit-il le couteau à la main.

— Je l'ai promise.

— Ah ! Dans ce cas...

Soigneusement, il remplaça le couteau dans le tiroir.

— Tu l'as promise ? Pour qu'elle soit si belle, si appétissante, il faut que ce soit à quelqu'un que tu aimes bien, n'est-ce pas ?

— Oui, avoua-t-elle, à une amie que je me suis faite.

Trois fois par semaine, Lucie préparait une grosse quantité de pâtée pour les poules, avec du son, des épluchures diverses, de mauvaises pommes de terre, de la farine de maïs et des croûtons de pain. Elle y ajoutait un peu au hasard des raves, des orties, du riz pour chien également. Comme l'odeur en était assez déplaisante, elle utilisait dehors une vieille chaudière à lessive sous laquelle elle allumait un bon feu. Dans le récipient en fonte cuisait lentement de quoi nourrir les bêtes durant deux jours. Ainsi, elle économisait le grain qu'elle devait acheter à un prix assez, élevé.

— Je vais te couper les cheveux, dit-elle à Olga ce mercredi matin. Tu en as bien besoin.

— Je veux pas... Je veux qu'ils poussent comme ceux de Chantal.

— Ils sont trop fins et ils sont tout emmêlés le matin. Tu sais bien que tu n'aimes pas que je te peigne le matin ? Avec les cheveux courts, trois coups de brosse et hop ! c'est fini.

— Je veux pas... Chantal, elle a de beaux cheveux...

— Écoute-moi, dit Lucie avec une patience infinie. Il faut choisir. Le matin, tu n'es jamais prête à te lever et on escamote toujours ta toilette. Tu ne veux pas aller à l'école avec une tignasse à faire peur ?

— Si !

— Eh bien, moi, j'ai décidé que tu aurais les cheveux courts. Il n'y en a pas pour bien longtemps.

— Laisse-moi tranquille !

Lucie la considéra en silence. Soudain, elle n'avait plus envie de rire devant cette figure ronde aux joues rouges qui se fermait à toutes ses propositions. Olga ne voulait plus porter les vêtements qu'elle tricotait ou taillait elle-même, Olga préférait les blousons en plastique de ses copines, Olga ne désirait qu'une chose, vivre à la mode des autres gosses du hameau, se fondre dans leur masse et ne plus avoir des tiraillements avec eux. Lucie comprenait parfaitement ce sentiment mais n'avait aucune envie de céder.

— Tant que tu n'auras pas les cheveux coupés, tu n'iras pas t'amuser au-dehors.

Elle sortit pour remuer la pâtée des volailles, se retenant malgré tout de respirer cette odeur fadasse. Lorsqu'elle revint, Olga boudait près de la cheminée. Florent avait accompagné son père jusqu'à la

vigne et ne rentrerait que pour le repas de midi.

Lucie sourit en regardant le pain destiné à Mme Marino. Elle avait décidé de le lui apporter dans l'après-midi. Il était encore bien frais et craquant. D'ailleurs, il restait mangeable plus d'une semaine. La veille, elle avait dû donner le nom de la vieille dame à Vincent. Il se souvenait d'elle.

— Elle doit avoir une fille d'une trentaine d'années, avait-il dit. Peut-être plus, même. Je crois que, son mari travaillait dans une entreprise de maçonnerie.

Il n'avait pas fait d'autres commentaires, mais il devait se douter que c'était grâce à Mme Marino qu'elle avait appris son origine Gréoux.

— Je peux sortir ? fit Olga gémissante.

— Quand tes cheveux seront coupés, dit-elle.

La fillette préféra continuer à bouder. Lucie monta faire les lits, aéra les chambres. Les gosses du hameau devaient jouer dans la cabane qu'ils avaient enfin terminée non loin du ruisseau. Elle comprenait l'envie d'Olga de se joindre à eux mais n'était pas disposée à céder.

Lorsqu'elle traversa la cuisine, elle s'attarda pour lui laisser une chance, puis sortit pour aller remuer sa tambouille comme elle disait. L'eau s'évaporait et elle obtenait une soupe épaisse. Elle ajouta du bois sous la chaudière en fonte, nettoya la bergerie en profitant de l'absence des chèvres. Elle transporta plusieurs brouettes de fumier dans un coin du jardin. Dans le poulailler, les poules s'énervaient car elle ne leur avait pas donné de grain. Pour qu'elles aient suffisamment d'appétit pour se jeter sur la pâtée. Les dindons, isolés dans une sorte de cage grillagée, marchaient avec énervement le long de leur clôture. Eux aussi avaient faim. Elle les élevait spécialement pour les fêtes de fin d'année. Dans leur pâtée, elle mélangerait de grosses poignées de maïs pour les faire encore engraisser.

Enfin, elle revint dans la cuisine. Olga s'amusait avec un sarment de vigne, l'enflammant dans la cheminée puis l'agitant jusqu'à ce qu'il s'éteigne en projetant des étincelles. Elle regarda sa mère en dessous et soupira profondément, le cœur gros. Lucie en fut tout attendrie. Cette bonne grosse fillette bien portante lui paraissait si touchante dans son chagrin.

Elle fit une dernière tentative :

— Tu ne veux pas que je te coupe les cheveux ? Juste quelques centimètres. Tu seras bien plus jolie. Les cheveux longs ne conviennent pas du tout à ton genre de beauté, tu sais.

Olga remit son sarment au feu, le retira et le regarda brûler.

— Fais attention de ne pas commettre d'imprudence, dit sa mère en quittant la pièce.

Elle revint un quart d'heure plus tard pour éteindre le feu sous la chaudière et la vider dans différents récipients. En l'épaississant encore, elle pouvait aussi en donner aux lapins car elle en avait prévu une quantité industrielle.

Avec une énorme louche, elle remplit de vieilles bassines, des casseroles sans queue toutes bosselées. Il fallait laisser refroidir le tout avant de le donner aux animaux. Elle mit à part la ration des dindons dans laquelle elle avait jeté quatre grosses poignées de maïs. Il allait gonfler lentement.

Levant les yeux, elle aperçut Olga qui la regardait depuis la porte entrouverte.

— Veux-tu rentrer !

— Viens me couper les cheveux ! cria la fillette avec colère.

— Un instant, veux-tu ? C'est peut-être mon tour de ne pas être pressée. Et dans le fond, je pourrais aussi me mettre à boudier.

Olga tapa du pied et disparut dans la maison. Lucie se hâta de vider la chaudière, y versa de l'eau qui tiédrait avec le restant de braises et lui permettrait de nettoyer le récipient. Inutile de faire languir plus longtemps Olga et de contrarier ce semblant de bonne volonté.

Les dents serrées, la petite fille s'installa sur un tabouret haut, se laissa recouvrir d'une sorte de cape. Lucie lui coupa les cheveux du mieux qu'elle put, raccourcit sa frange, lui épousseta le cou et les joues.

— Voilà. Regarde comme tu es jolie, dit-elle en lui présentant une glace.

Olga détourna la tête en fermant les yeux.

— Comme tu voudras.

Elle lui ôta la cape, alla la secouer dans les flammes, balaya le vieux carrelage de la cuisine.

— Je peux aller m'amuser ?

— Oui, mais ne sois pas en retard pour midi.

Lorsqu'elle estima que sa pâtée avait suffisamment refroidi, elle alla la distribuer. Les poules se pressaient contre ses jambes, l'empêchaient d'avancer. Quant aux dindons, elle avait appris à se méfier de leurs coups de bec voraces. Il n'y avait que les lapins pour attendre gentiment leur plat.

Florent revint à travers les collines en rapportant de la lavande sauvage à sa mère, un très gros bouquet qu'elle répartit dans ses armoires.

— Va chercher ta sœur, on mangera ensuite.

Alors qu'elle mettait la table, il revint essoufflé.

— Maman, viens voir !

Elle le suivit jusqu'au poulailler, découvrit une chose atroce les

deux dindons se roulaient à terre en battant précipitamment de leurs ailes.

— Qu'est-ce qu'ils ont, demanda Florent, ils sont malades ?

Lucie pénétra dans leur enclos, se pencha. Il lui sembla que d'un des volatiles essayait de vomir. Soudain, il cessa de remuer et elle posa sa main sur lui. Il était raide et sans vie. Peu après, l'autre mourait également.

Seule Olga mangea de bon appétit en regardant son frère et sa mère avec étonnement.

— Tu crois qu'on les a empoisonnés ? demanda Florent.

— Non, je ne veux pas le croire.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais pas...

— Tu veux que j'aille avec toi chez le vétérinaire ?

Elle n'y avait pas songé. Combien lui faudrait-il payer pour connaître la raison de cette double mort ? Elle répugnait à dépenser de l'argent aussi mal à propos mais d'un autre côté, elle était avide d'apprendre la raison de cette fin brutale.

— Je vais y aller seule, dit-elle. Je vais fourrer les dindons dans des sacs...

— Je vais avec toi ?

— Tu surveilleras ta sœur.

— Je veux aller à la cabane ! protesta Olga de sa voix geignarde.

— Oui, tu iras, cria soudain Lucie à bout de nerfs, mais tu reviendras goûter à 4 heures et tu ne ressortiras plus. Florent sera ici pour te préparer ton chocolat et tes tartines.

Florent l'aïda à fourrer les deux corps déjà raides dans des sacs et à les porter jusqu'à la voiture. La grosse femme Rolland regardait depuis chez elle ce qu'ils faisaient.

— Tu devrais prendre aussi de la pâtée, dit-il.

— C'est une bonne idée, ça.

Elle en fit glisser non sans dégoût la plus grosse partie dans une vieille poche en plastique, la fourra sous le siège de la voiture.

— Je ferai vite, dit-elle.

Lorsqu'elle revint, la nuit tombait et les deux gosses goûtaient silencieusement dans la cuisine.

— Alors ? demanda Florent.

— On a empoisonné la pâtée à la strychnine.

— J'en étais sûr, dit-il gravement.

Surprise, Lucie le regarda.

— Tout le monde en a, dans le hameau... Les gosses le disent assez. C'est avec ça qu'on empoisonne les nuisibles, les chiens errants, les renards... C'est un poison violent.

— Le vétérinaire l'a découvert tout de suite dans la pâtée. Il a été

bien gentil. Il a gardé les deux dindons... Je me demandais qu'en faire car un chien pouvait les déterrer et s'empoisonner à son tour. Tu es sûr que les gens d'ici en ont ?

— Tu demanderas à papa.

Lorsque sa femme lui posa la question, Vincent devint très pâle et se laissa tomber sur une chaise.

— Il y en a toujours eu... Je crois que maintenant on la distribue plus rarement... Mais qui peut bien avoir fait ça ?

Il secoua la tête.

— Je n'arrive pas à y croire.

— Les deux dindons sont morts tout de suite après avoir mangé un peu de pâtée, dit-elle sans le regarder.

Il lui paraissait pitoyable, désarmé. Elle regrettait de lui en avoir parlé.

— Je ne comprends pas...

— Est-ce pour me punir ? demanda Lucie.

— Je t'en prie, ne ramène pas tout à toi ! Pourquoi te punir ?

— Parce que j'ai fait des réflexions désagréables à Chantal Dufour... Parce que je ne suis pas comme les autres.

— Mais non... Tu es sûre que tu n'as commis aucune erreur ?

— Moi ? s'indigna-t-elle. Mais j'utilise toujours les mêmes produits ! Des épluchures diverses, du son, des raves, de vieilles pommes de terre pourries... D'ailleurs, les poules ont tout mangé et sont en excellente santé. Je viens de ramasser une douzaine d'œufs encore ce soir.

— Qu'a dit le vétérinaire ?

— Que normalement il devrait signaler la chose aux gendarmes... Mais il ne veut pas provoquer des histoires.

— Oui, bien sûr..., murmura Vincent.

Lucie restait songeuse.

— Et s'il leur prenait l'idée d'empoisonner toutes nos bêtes ?

— Que vas-tu imaginer là ? Il faut que j'aille le leur dire... Je suis sûr qu'ils n'y sont pour rien.

Derrière la porte, après qu'elle eût frappé, il y eut un piétinement impatient, puis un chien se mit à aboyer. Mme Marino entrebâilla le battant de quelques centimètres.

— Oh ! madame Maurin, il ne fallait pas vous déranger ! Veux-tu te taire, toi, ajouta-t-elle à l'adresse d'un petit caniche blanc qui venait de se faufiler dans l'ouverture et jappait avec colère.

— Entrez vite, il ne fait pas chaud, ce matin.

— Ce n'est pas trop tôt pour une visite ? Je comptais venir hier, mais j'ai été empêchée...

— Entrez, entrez, répéta la brave dame.

Elle dirigea Lucie vers une petite cuisine que la lumière d'une ruelle éclairait faiblement. Il y avait un poêle à mazout encastré dans la cheminée.

— De toute façon, le pain sera encore très frais, dit Lucie en ouvrant son panier. Je l'ai cuit mardi, mais il se conserve très bien plusieurs jours. J'ai aussi apporté deux fromages de chèvre et six œufs...

— C'est trop, c'est beaucoup trop. Mais asseyez-vous... Je vais vous faire un bon café... Ça vous réchauffera. Il ne devait pas faire chaud, là-haut, pas vrai ?

— Il y avait de la gelée blanche le long de la route. Mais à Bernoud, nous sommes quand même privilégiés.

Mme Marino s'activait avec des gestes rapides mais mesurés par l'étroitesse du logement. Elle expliqua que sa maison avait deux étages avec une seule pièce par niveau.

— C'est très gênant... Je réchauffe ma chambre avec la cheminée et je laisse mon mazout brûler toute la nuit. Ce n'est pas économique, mais cette maison a trois façades comme elle est placée et c'est une vraie glacière. C'est ma fille qui m'apporte mon mazout deux fois par semaine.

Elle prit le pain entre ses mains, le huma avec un sourire.

— Il sent très bon et je crois que je vais me régaler, dit-elle.

Le caniche, dressé, appuyait ses pattes au rebord de la toile cirée.

— Tu en voudrais bien, toi aussi, hein ?

Lucie s'étonna de lui voir sortir deux tasses et un petit bol fleuri.

— C'est que Maki veut aussi son café. Bien sucré, vous savez, avec

quelques morceaux de pain. Il en est très gourmand, mais ça l'énerve. Je ne lui en donne pas chaque jour.

Elle prit un couteau, hésita comme une petite fille intimidée.

— J'ai envie de le goûter.

— Oh ! mais ne vous excusez pas.

Mme Marino tailla un quignon.

— Mon Dieu ! mon café !

Elle se précipita pour retirer la casserole du feu.

— Il ne faut pas laisser bouillir l'eau sinon il est mauvais.

Lucie ne répondait pas. Elle regardait le pain entamé, le quignon. Cette mie d'un blanc laiteux un peu jaune. Soudain, elle se sentait glacée et n'entendait plus ce que disait la vieille dame. Celle-ci s'en aperçut, se retourna.

— Mais vous êtes toute pâlichonne... Est-ce que vous ne vous sentez pas bien ?

À petits pas, elle s'approcha, appuya légèrement le dos de sa main sur la joue de Lucie.

— Mais vous avez pris froid ? Mon Dieu !... Un bon café va vous faire du bien, vous allez voir.

Se lever ? Prendre le pain et le morceau que la vieille dame en avait détaché ? S'enfuir sans une explication ? Elle le désirait violemment mais le faire c'était accepter de vivre désormais dans l'épouvante pour des riens. Pourquoi le pain ? Il y avait aussi le fromage de chèvre. La soupe qu'elle abandonnait souvent au coin du feu pour quitter la maison. Sans jamais fermer la porte à clé. N'importe qui pouvait rentrer, jeter une poudre dans le pot.

— Non, merci, réussit-elle à prononcer.

— Voulez-vous un peu de rhum pour vous remonter ?

Elle se pencha pour saisir le quignon de pain, n'eut pas le courage d'aller jusqu'au bout.

— Tenez, buvez, lui disait Mme Marino en lui remplissant sa tasse. Combien de sucres ?

— Deux...

— Maintenant, on en trouve mais au début de l'automne, quelle comédie pour en avoir un kilo !

Maki ne cessait de réclamer son dû par des jappements aigus.

— Mais oui, mais oui.

Elle versa du café dans son bol fleuri, ajouta la moitié d'eau chaude, du sucre.

— Il lui en faut trois.

Puis elle rompit de petits morceaux de pain entre ses doigts.

— Ne croyez pas que c'est impoli de ma part, mais Maki partage tout ce que je mange... C'est mon enfant, que voulez-vous. Ça vous choque qu'un animal soit aussi bien traité qu'un être humain ?

— Pas du tout, dit-elle. Je serai très fière de savoir si Maki apprécie le pain que je fais.

Mme Marino lui jeta un bref regard, certainement surprise par la façon insolite qu'avait sa visiteuse pour prononcer cette phrase. Elle préféra rire de son chien.

— Non mais, regardez cette impatience... Quel gourmand ! Tiens, régale-toi, petit coquin !

Elle se baissa pour poser le bol sur le carrelage. Lucie serra les dents, se pencha. Elle venait de faire un choix. Mieux valait le chien que le scandale que provoquerait une fuite inexplicable. Et puis la pensée que Maki allait s'effondrer, se débattre faiblement puis mourir lui parut insupportable.

— Attendez, dit-elle.

Elle prit le morceau de pain qui restait, en préleva une miette, la porta à ses lèvres sous le regard agrandi de Mme Marino. Elle mastiqua longuement cette boulette de mie, eut l'impression que sa bouche s'emplissait d'amertume. Elle saisit sa tasse de café, la but d'un trait.

À ses pieds, le chien achevait tranquillement son bol et sa queue courte et frisée manifestait son plaisir.

— Pardonnez-moi, dit Lucie. Il faut que je parte.

Mme Marino parut soudain comprendre et son regard se baissa vers Maki qui avait terminé son repas. Puis ses yeux accrochèrent le visage défait de la jeune femme.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, vous avez pensé... Quelle horreur !...

Lucie crut qu'elle allait défaillir mais la vieille dame secoua la tête pour la rassurer.

— Je comprends votre peur...

— Si je ne suis pas venue hier, expliqua Lucie, c'est que j'ai dû aller chez le vétérinaire. Lui montrer deux dindons, morts empoisonnés. Subitement. À la strychnine.

— Oui, à la strychnine, dit Mme Marino, comme jadis...

Elle sursauta car Lucie venait de se lever d'un coup, faisant basculer sa chaise.

— Jadis ?

— Je vous en prie... J'avais tout préparé, mais je ne savais pas si je vous montrerais tout ça... J'avais peur de vous faire du mal, de vous effrayer. Mais tout est là, dans le tiroir.

Ses mains tremblaient tant qu'elle ne pouvait dégager le tiroir de son buffet.

— Il faudra que je passe du savon.

Elle préleva une liasse de vieux journaux soigneusement ficelés, une sorte de petit livre pas plus épais qu'une plaquette, essaya de

repousser le tiroir mais n'y parvint pas.

— Tout est là... De vieux journaux que mon père avait collectionnés à cette époque. En 1910... Il savait lire, mon père. Pas ma mère, et je suppose qu'il devait souvent lui faire la lecture...

Une photo noircie, jaunie apparut. Une vieille carte postale. Elle reconnaissait la place du marché, avec l'église dans le fond, mais ce qui se détachait nettement, c'était la construction étrange et noire au centre.

— En ce temps-là, disait Mme Marino, on n'avait pas très bon goût... Il fallait vraiment avoir l'esprit mercantile pour faire de cet événement une carte postale... Et vous savez, ce n'est pas la seule. Il y en avait deux autres, mais c'est ma fille qui les a...

D'un doigt tremblant, elle souligna la légende.

— Je la sais par cœur... Mon père était un brave homme mais il était très sévère et cette carte était accrochée au mur pour nous faire peur et nous garder dans le droit chemin.

— Exécution capitale de Charles Gréoux, le 15 décembre 1910, sur la place publique de..., lut Lucie à voix haute.

— Ma mère n'avait pas voulu que j'y aille avec les autres enfants. C'était une femme en avance sur son temps, qui étonnait les autres femmes par ses idées... Je n'avais que sept ans. Je suis restée avec elle dans notre maison, pas celle-ci, et nous avons récité des chapelets durant tout le temps de l'exécution. Nous n'avons pas entendu les tambours car nous étions trop éloignées, mais lorsque le glas a été sonné à l'église, je me souviens que ma mère m'a serrée contre elle et qu'elle s'est mise à pleurer. Pourtant, Charles Gréoux était un monstre.

Fébrile, elle essayait de défaire le nœud du bolduc, portant la raison sociale d'une pâtisserie de Toulon certainement disparue depuis.

— Un monstre. On a pu l'accuser de douze crimes, mais en fait lui et sa famille avaient assassiné plus de vingt personnes. Peut-être même encore plus. Il y a des gens qui ont mystérieusement disparu. Des chemineaux, comme on disait, à l'époque, des itinérants, des colporteurs. Il y en avait beaucoup qui allaient de mas en mas... Certains transportaient des pièces d'or dans une ceinture en cuir. Sans parler de leurs marchandises... Lorsqu'ils arrivaient à Bernoud, bien peu en ressortaient... Mais ils ont aussi tué des gens du pays... Des vieux qui vivaient isolés avec leur fortune dans leur matelas. Ils arrivaient la nuit et torturaient les pauvres gens en leur brûlant les pieds, comme les chauffeurs de la Drôme. Vous en avez déjà entendu parler, non ? Ils trouvaient l'argent, assommaient les vieux, mettaient le feu. Et puis ensuite, ils rachetaient les propriétés et lorsque l'on a arrêté Charles Gréoux, il possédait la moitié du pays, disait-on... Mais il n'était pas seul. Il y avait sa femme, Léontine...

Elle se signa.

— Une affreuse femme... Avec des ongles longs et noirs. On disait qu'elle arrachait les yeux à ses victimes... Elle était folle... D'ailleurs, on l'a enfermée et pendant deux ans on lui a laissé la camisole de force car elle était trop dangereuse. Elle se jetait sur les infirmiers pour leur arracher les yeux. Il y avait aussi trois fils et deux filles. Un garçon a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il est mort à Cayenne. Une fille a été aussi guillotinée, mais plus tard, dans sa prison où elle avait tué une bonne sœur.

Enfin le nœud était défait et elle éparpillait les journaux.

— Ils sont fragiles... Il faut faire attention car ils s'effritent tous... Mais tout est là et dans ce petit livre, il y a toute l'histoire des Gréoux. C'est un écrivain du pays qui l'a racontée. Les colporteurs les vendaient dans toute la France. On payait ça deux francs, je crois. Mon père en avait acheté comme tout le monde. Ils ont dû en vendre des milliers... Que dis-je des milliers, des millions... Et les cartes postales. Il y avait aussi les hommes-orchestres qui passaient dans les villages et qui chantaient la terrible complainte des Gréoux. Ils vendaient le petit format des paroles. C'était sur un air connu...

Elle essaya de le fredonner mais n'y parvint pas.

— Non, je ne peux pas... Ça me glace encore d'effroi, cette histoire... Oh ! pardonnez-moi...

— Ne vous inquiétez pas, dit Lucie.

Page après page, elle feuilletait le petit livre, découvrait des photographies, celle du père Charles Gréoux, essayait de trouver une ressemblance.

— C'était un petit homme qui ne parlait jamais. On aurait pu le croire inoffensif.

Perron aussi était taciturne et d'apparence paisible.

— Ça, c'est Léontine... Alors, elle, on voit qu'elle était complètement folle.

Un visage en lame de couteau avec un nez de vautour et un regard insupportable.

— C'est elle qu'on aurait dû charger de tous les crimes... Elle les menait tous, leur faisait peur... Il aurait fallu exhumer les parents... Les siens et ceux de son mari. On aurait trouvé de l'arsenic... Ou de la strychnine. Comme dans les corps de deux personnes qu'on a sorties de leur tombeau... C'est là-dedans. M. et Mme Rouveau... Morts à six mois d'intervalle. Ils laissaient leur héritage à Charles Gréoux... So-disant que Léontine les avait soignés pendant des années... Pas plus d'un an, d'après l'enquête.

Venait la photographie d'une fille assez jolie avec ses longs cheveux.

— C'est Paule, celle qui est morte en prison, guillotinée...

— Mais l'autre fille, murmura Lucie à regret.

— Antoinette Gréoux ?... C'était l'aînée. Elle avait épousé un brave homme du village. C'était une femme comme il faut... Mais après cette histoire, il a fallu l'enfermer aussi... Dans le même asile que sa mère... Elle a dû mourir avant la dernière guerre.

— Qui avait-elle épousé ?

— Jouglas, le père de celui qui est votre voisin. Mais il y avait d'autres Gréoux, évidemment, des frères de Charles... Des sœurs... Qui étaient innocents, les pauvres... Mais vous savez, dans le village, les gens n'y regardaient pas de si près. Ils ont dû partir... Tout vendre et partir... À part ceux qui s'installèrent à Bernoud... Bien sûr, tous les biens avaient été confisqués, sauf une partie qui revenait aux enfants innocents...

— Mais la parenté des autres, de mon mari ?

— Ça serait difficile de vous expliquer, mais le deuxième fils, Henri, faisait son service militaire et c'était très long, à cette époque. De plus, il se trouvait en Algérie. Il n'a eu que des filles, trois. L'une d'elles était votre belle-mère, mon amie Germaine... Elle était douce et gentille... Votre beau-père avait aussi une mère qui s'appelait Gréoux mais des cousins éloignés.

Soudain, elle retourna le petit livre car sur deux pages s'étalait un arbre généalogique touffu et d'une précision effroyable. L'auteur était remonté jusqu'à un certain Philippe Gréoux, né en 1801 et mort fou en 1878. Et un nom sur trois s'accompagnait de cette terrible conclusion : « enfermé à l'asile de... » Elle ne releva pas moins de trois établissements psychiatriques différents.

Et avec une cruauté superbe, l'auteur écrivait qu'on n'aurait jamais dû laisser les Gréoux proliférer. Elle frissonna devant ce verdict impitoyable.

— Je n'aurais pas dû, dit Mme Marino. Mais lorsque vous m'avez parlé de cette strychnine... Vous croyez qu'ils recommencent ?

Elle chuchotait, resserrait ses bras contre sa poitrine.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne soupçonnez personne ?

— Non...

Mme Marino hocha la tête.

— Il a fallu qu'on distribue cette cochonnerie, il y a quelques années, pour détruire les nuisibles... Ils ont reçu leur part, comme tout le monde, bien sûr... Vous savez... quand la tante Traversa a disparu, on a bien sûr ressorti ces vieilles histoires. Plus de cinquante ans après... Mais les gendarmes n'y ont pas tellement cru... On n'a pas cherché dans le hameau mais dans les bois... Je me demande s'il n'aurait pas fallu perquisitionner chez les Jouglas, les Dufour, les

Perrone et les Rolland... Ils voulaient ses vignes et jamais elle ne voulait vendre...

Et Vincent, là-dedans ? Vincent qui avait dix-sept ans... Vincent qui avait ensuite tout abandonné pour venir à Paris, qui avait été réformé du service militaire pour névrose obsessionnelle. Il disait qu'il avait joué la comédie par antimilitarisme et elle y avait cru, parce qu'elle-même approuvait cette sorte d'autodéfense contre une obligation stérile. Mais s'il avait menti ? Si réellement les médecins militaires avaient vu juste ?

— Si je vous ai montré tout ça, c'est parce que vous m'êtes très sympathique, disait Mme Marino. J'ai bien compris que vous ne saviez rien, mais que vous étiez inquiète... Tout de suite, vous avez senti qu'ils n'étaient pas très normaux, là-bas... Mais il faut essayer de se mettre à leur place. Eux, ils savent qu'ils ont dans le sang ou dans la tête, vous savez je ne suis pas très instruite, quelque chose qui les pousse malgré eux à commettre des méchancetés... C'est comme une force irrésistible... Moi, je me souviens de ce que disait mon défunt mari... Qu'ils s'étaient tous réfugiés là-haut pour se surveiller entre eux, s'empêcher mutuellement de se laisser emporter par leurs instincts... Peut-être que pendant plus de cinquante ans ça a marché et qu'ensuite...

Cette menace qui revenait dans la bouche des enfants : « On te fera enfermer si tu n'es pas sage » devait tomber assez souvent de la bouche des parents. Et ce jeu stupide de désigner un fou pour le pourchasser et en faire une sorte de bouc émissaire... De le charger de tous les phantasmes que chacun ressentait obscurément...

— Voulez-vous encore du café ?

Non. Elle ne pourrait rien avaler avant longtemps. Mme Marino paraissait très affligée, devait regretter. Elle essaya de lui sourire mais sut qu'elle grimaçait, plutôt.

— Vous n'y êtes pour rien et Vincent est un bon garçon... Je suis sûre que vos enfants sont magnifiques. Pourquoi ne me les amèneriez-vous pas un jour ?

Puis elle se mit en colère contre elle-même.

— Ces sales journaux ! Toutes ces choses, je vais les faire brûler... Qu'ils ne fassent plus de mal...

Elle ramassa le tout en vrac.

— Non, dit Lucie, vous avez bien fait... J'étais bien décidée à savoir et je pensais me rendre à la bibliothèque municipale de Toulon. Là-bas, j'aurais découvert la même chose, au milieu d'étrangers indifférents... Le fait que vous soyez près de moi m'aide beaucoup, vous savez ?

Mme Marino sourit timidement.

— C'est vrai ? N'ayez aucune crainte, je n'en parlerai à

personne... Même pas à ma fille... D'ailleurs, elle n'est pas toujours très affectueuse avec moi...

— Croyez-vous que dans chaque famille du pays on conserve... ces vieux documents ?

Le regard de Mme Marino lui suffit.

— Quelquefois, on doit en parler, n'est-ce pas ? Lorsque ce malheureux garçon est mort brûlé, par exemple.

— Oui, bien sûr... Les gens se souviennent de ce que leur racontaient les vieux. On faisait peur aux enfants en les menaçant du Père Gréoux à une époque. Puis la guerre de 14 est venue et il y a eu des drames encore plus horribles... Mais je mentirais en disant que les gens n'en parlent jamais.

— On n'épouse pas un descendant de Gréoux ?

— C'est vrai, soupira-t-elle.

— On ne leur achète pas de vignes, on ne fait pas des affaires avec eux ?

— Ça dépend tout de même... Les gens installés depuis peu dans la région... Vous savez, moi, j'allais vendanger à Bernoud avec la pauvre Germaine, votre belle-mère, dans les années vingt. Bien sûr, j'avais un peu peur et le soir, mon père venait nous chercher pour rentrer à pied car nous étions assez stupides pour nous effrayer d'un rien.

— Il faut que je parte, dit Lucie.

Inquiète, Mme Marino l'accompagna à la porte, la retint par le bras.

— Vous ne m'en voulez pas trop ? Vous reviendrez me voir ? Je vous aime bien, vous savez...

Il y avait des larmes dans ses yeux usés.

Parce qu'ils avaient terminé la taille d'une vigne de bonne heure, Vincent Maurin et Jouglaas retournèrent au hameau avant midi. Venu pour lui dire qu'il mangeait chez Jonglas, son mari trouva Lucie immobile près du puits bouché. Il n'aimait pas voir sa femme d'ordinaire toujours en mouvement, immobile et songeuse, surtout à cet endroit.

— Que fais-tu là ? Tu vas prendre froid.

Elle parut sortir d'un rêve éveillé, le regarda comme si elle ne le reconnaissait pas.

— Allons, dit-il, viens à la maison.

— Il a fallu aller chercher ces pierres dans la colline, dit-elle. Des quantités énormes. Est-ce que tu as participé à ce travail ?

— Bien sûr... Le puits devenait dangereux...

— C'était avant la mort de ta tante ?

— Sa disparition, corrigea-t-il. Évidemment, puisqu'ensuite je suis parti.

— Tu m'as déjà dit que le puits devenait dangereux, pour qui ?

— Mais pour les enfants.

— Il y a quatorze ans, il n'y avait pas encore d'enfants dans le hameau.

— Tiens, c'est vrai, dit-il les sourcils froncés. Mais il y avait des vieux, dont certains étaient complètement gags. On avait toujours peur qu'ils se jettent là-dedans. Et puis tu oublies une chose, c'est que l'eau n'était plus potable. Il n'y en avait que l'hiver et l'été le puits était presque toujours à sec.

— Vous avez fait analyser l'eau ?

— Non... Mais les gens avaient été malades d'en boire. On venait d'installer le nouveau château d'eau et la conduite nous apportait autant d'eau que nous en voulions.

Ils restèrent silencieux. On devait les surveiller depuis les autres maisons car Vincent ne maîtrisait pas sa nervosité.

— Qu'est-ce qu'on fait, on rentre chez nous ou bien on continue à discuter de ce puits ? Tu sais ce que je vais faire, je vais abattre la margelle et je vais couler une chape de béton au-dessus. De cette façon, on n'aura plus l'occasion d'en discuter.

Elle le suivit dans la maison.

— Je vais casser la croûte chez Jouglas... Tu n'as rien préparé pour toi ?

— Non. Je n'ai pas faim.

Il désigna la provision de pain.

— Je vois que tu es allée chez Mme Marino... C'était une vieille amie de ma mère.

— Je croyais que tu ne te souvenais pas tellement d'elle.

— Sur le coup, oui, mais ensuite j'ai réfléchi... Elle habite toujours près de l'église ? Une maison étroite ? Vous avez bavardé un peu ?

— Oui, un peu.

Elle remit de l'ordre dans les bûches de la cheminée qui s'étaient écroulées.

— Je peux prendre des fromages pour les Jouglas ? Je ne peux quand même pas arriver les mains vides.

— Comme tu veux, dit-elle indifférente.

Cette absence d'intérêt l'intrigua.

— Tu me diras que travaillant pour lui, je ne lui dois rien mais c'est manière, tu comprends ?

— Oui, je comprends...

— Tu es fâchée ? Il y a quelque chose qui te contrarie ?

Lucie essaya de se montrer plus naturelle.

— Peut-être que j'ai pris froid...

— Pourquoi n'irais-tu pas te coucher ? De toute façon, je vais aller chercher les gosses... Ah, mais au fait, j'ai raconté l'histoire des deux dindons. Il est possible que quelqu'un ait fauché de la strychnine à Jouglas dans sa cave. Les gosses y sont souvent fourrés pour s'amuser...

— Les gosses, bien sûr...

— Tu penses bien que personne n'avait intérêt à faire ça... D'ailleurs, tu aurais pu voir passer quelqu'un. Les récipients refroidissaient à côté de la chaudière. Seul un gosse a pu faire le coup sans que tu t'en rendes compte.

Il finit par s'en aller, la laissant frissonnante auprès du feu. Elle ne parvenait pas à se réchauffer et elle finit par mettre une couverture sur ses épaules, se rapprocha au maximum du foyer. Plus tard, Vincent la trouva ainsi et parut gêné.

— Tu n'as besoin de rien ? Je repars avec Jouglas, du côté des Jassons... Mais si tu veux que je reste, je vais le prévenir.

— Ce n'est pas la peine...

Voyant qu'il persistait à rester dans la cuisine, elle comprit qu'il ne savait comment lui poser une autre question. Voulait-il encore lui parler de Mme Marino ? Il s'inquiétait peut-être qu'elle rende visite à cette vieille dame. Que craignait-il ? Des révélations sur son enfance ? La brave femme ne répétait-elle pas que Vincent était un gentil garçon

? Ne le répétait-elle pas un peu trop souvent, même ?

— Pour les dindons..., dit-il.

Elle attendait, les yeux fixés sur les flammes.

— Le vétérinaire les a gardés ?

— Il va les incinérer... Ce serait trop dangereux de les enterrer.

— On aurait pu le faire nous-mêmes, dit-il.

— Puisqu'il me l'a proposé...

— Il ne t'a pas conseillé d'en parler aux gendarmes ?

— Si... J'ai refusé...

C'était donc cela ? Il n'exprimait que l'inquiétude générale du hameau.

— Mais es-tu certaine que de son côté il n'entreprendra rien ?

— Pourquoi le ferait-il ?

— À cause de l'emploi du poison... Parce que les deux dindons se trouvaient enfermés dans un enclos et ne divaguaient pas. Peut-être...

Embarrassé, il alluma une cigarette, jeta de petits regards brefs à sa femme.

— Peut-être quoi ?

— Tu devrais aller le revoir, trouver une explication... Dire que ce sont des gosses qui ont jeté des appâts empoisonnés aux deux dindons.

— N'oublie pas que je lui ai apporté la pâtée qui était destinée aux volailles et qu'il l'a analysée. Toute la pâtée contenait de la strychnine. On avait pris soin de mélanger la poudre soigneusement. Les appâts sont sous forme de morceaux de viande, il n'y en avait pas un seul bout dans ma préparation.

— Oui, bien sûr, mais tu devrais quand même essayer.

— Non.

Elle avait répondu clairement, fermement, et il en parut vraiment choqué.

— Mieux vaut éviter les histoires, dit-il.

Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu n'en as pas pour bien longtemps.

— J'ai dit non. Vas-y, toi, si tu le juges utile, mais je n'effectuerai pas ce genre de démarche. Le vétérinaire agira comme il le jugera bon. Nous n'avons pas à intervenir.

— Tu avais bien besoin de lui apporter les dindons et la pâtée ! cria-t-il. Que cherchais-tu à prouver, hein ?

— Je voulais savoir comment mes bêtes étaient mortes. C'est tout.

— Tu ne fais rien pour me simplifier la vie, dit-il.

Il partit en claquant la porte. Lucie resserra les pans de la couverture autour de son corps et se laissa aller à une certaine somnolence. Au bout d'une heure, elle sortit de sa torpeur, se redressa brusquement, se trouvant stupide. Elle ruminait un passé atroce mais lointain, barbare, des présomptions boiteuses. Avec quel filtre

décanter tout cela ? Que resterait-il ? D'un côté, des enfants peut-être frustes, cruels sans le savoir. Le jeu du fou, les chatons brûlés vifs, des paroles malveillantes. Et puis il y avait les adultes. Le chien déchiré par le blaireau et achevé à coups de pelle, le blaireau percé de part en part avec une tarière. Ne se passait-il pas des faits aussi horribles dans toutes les campagnes ? Tout au fond du filtre, que retrouvait-elle de vraiment récent ? Un climat général de malveillance. Peut-être le mot était-il trop fort. Mais la grosse Mme Rolland, par exemple, ne la portait pas dans son cœur. Venait ensuite le mystère du puits. Mais à quoi tenait ce mystère ? À la disparition quatorze années auparavant d'une vieille femme avare et méchante ? Pourquoi s'obstinait-elle à lier les deux choses, le puits et la tante Traversa ? Pourquoi voulait-elle que la tante fût dans le puits sous des tonnes de pierres ?

Restait le plus sinistre : Bernard Petri, jeune motocycliste de dix-huit ans, brûlé vif dans l'incendie de sa moto. L'accident était difficile à admettre, mais le crime ne pouvait être prouvé.

Elle voulait utiliser le maximum de rigueur pour définir son angoisse, ne plus l'habiller de guenilles avec un goût par trop morbide. Dès le début d'octobre, elle avait soupçonné l'empreinte d'une fatalité pesant lourdement sur le hameau. Elle avait voulu en savoir plus et à partir de là chaque fait insolite, chaque parole ambiguë étaient venus alimenter ses propres fantasmes. Le hasard avait voulu que cette très vieille affaire Gréoux lui apparaisse comme une justification de différents événements. Mais l'empoisonnement des dindons n'était tout de même pas une hallucination sortie de sa névrose. Il y avait de la strychnine dans leur pâtée. Le vétérinaire le lui avait certifié. Ce vétérinaire existait, lui.

— Voilà, dit-elle à voix haute en allant et venant dans la cuisine. Le vétérinaire existe. Qu'est-ce qui existe encore ? La tache noire où ce pauvre garçon a brûlé vif ? Le mistral la recouvre chaque jour de poussière et de feuilles mortes et l'épave de sa moto a disparu. Ils ont dû la jeter dans quelque endroit perdu.

Pourquoi toujours dire « ils » quand elle désignait globalement les autres habitants du hameau ? Chacun avait sa personnalité, un nom. Ils vivaient individuellement. Parce qu'elle entretenait une sorte d'obsession, elle en faisait un seul être. Un être maléfique, bien évidemment. Ce n'était ni une preuve d'intelligence, encore moins de lucidité. Comme de refuser de cuire du pain pour eux ou de ne pas essayer d'engager la conversation avec les femmes.

— La grosse Rolland prétend que je ne suis pas compréhensible, dit-elle comme pour se justifier à voix haute.

Elle sourit vaguement, puis cessa en se souvenant de cette promenade jusqu'à la bergerie en ruine. Qu'était-elle allée imaginer ? Que Vincent l'avait entraînée là-bas pour offrir un spectacle érotique à

leurs voisins ? Tout cela parce qu'elle avait cru sentir des regards invisibles ? Parce que la mère Rolland faisait mine de s'essuyer la bouche avec un mouchoir alors que ce devait être un tic chez elle ?

« Eh bien, se dit-elle, je suis drôlement en train de débayer le terrain. »

Se sentant plus légère, elle eut soudain très faim. Elle se prépara du café au lait, tartina de beurre et de miel une énorme tranche de pain. Tout en chantonnant gaiement, elle choisit le plus grand bol qu'elle put trouver, se souvint du petit bol à fleurs dans lequel Mme Marino préparait du café sucré et du pain pour son petit chien Maki. Elle fut tout attendrie par ce souvenir. Mais, peu à peu, elle sentit un froid de glace l'envahir. Elle se revoyait prenant une miette de pain, la mâchant, lui trouvant « réellement un goût amer ». Son épouvante que le pain soit bourré de strychnine, elle l'avait communiquée à Mme Marino. Une vieille dame charmante certes, mais dont l'enfance avait été perturbée par des événements terribles. L'exécution capitale sur la place du marché, le glas de l'église, le rappel incessant par un père trop sévère, de cette histoire sanglante.

Tant pis pour Mme Marino, la charmante dame ; elle l'éviterait, désormais. Trop gentille, trop débordante d'affection et la larme facile. Exactement le contraire de son besoin d'amitié vivifiante.

— Désolée, Mme Marino, mais je ne crois pas que je pourrai revenir chez vous, prononça-t-elle à haute voix comme un exorcisme.

Ce n'était plus du déblayage, c'était une liquidation pure et simple. Un lavage de cerveau sans indulgence. Elle remplit son bol de bon café au lait bouillant, y trempa sa tartine qu'elle dévora jusqu'au bout à belles dents, essayant de ne penser qu'à une seule chose : si tout allait bien, dans un an ce serait son propre miel qu'elle étendrait sur ses tartines et non celui des autres.

Elle regarda au fond de son bol avec satisfaction.

— Bon, maintenant, que reste-t-il tout au fond de mon filtre ?

Malgré sa bonne volonté nouvelle, elle ne pouvait pas tout escamoter. Dans le fond de son bol, un peu de mousse subsistait. Chaque bulle d'air minuscule s'emboîtait parfaitement aux autres. Comme les pierres régulières d'une construction, d'un mur. D'une margelle, par exemple...

— Je voudrais bien tricher, murmura-t-elle, mais n'empêche que ce puits existe et que toute ma vie je me poserai la même question à son sujet.

Méthodique, Lucie consacrait à la fouille du grenier deux heures le matin et une heure l'après-midi. Seulement une heure, en effet, car ne pouvant s'éclairer à l'électricité dans ces combles qui en étaient privés, elle n'y voyait pas suffisamment pour poursuivre ses recherches.

Avec une patience infinie, elle rangeait chaque vieille valise, chaque carton, chaque caisse dans un coin déblayé une fois qu'elle en avait inventorié le contenu. Très vite, elle comprit que lorsque ses parents étaient morts, son mari avait transporté chez sa tante non seulement les meubles mais aussi les vieux vêtements, les papiers anciens, bref, tout ce que pouvait contenir une maison.

Si jusqu'ici elle avait retrouvé de nombreuses correspondances reçues par les Maurin, elle avait l'impression que la tante Traversa n'avait guère reçu de courrier dans sa vie. Quelques cartes postales signées par des gens inconnus, des lettres, très rares, de son mari, écrites depuis le front durant la guerre de 1914. De même, elle désespérait trouver des factures et au moins un livre de comptes. Tout le monde lui décrivait la vieille femme comme une personne pingre et elle s'étonnait qu'une avare n'ait jamais pris de plaisir à faire ses comptes. Pourtant, la veuve de guerre savait lire et écrire, donc elle savait aussi compter.

Lorsque le troisième jour elle grimpa l'échelle qui conduisait sous les toits, son ardeur l'avait abandonnée et elle considéra avec découragement les vieux matelas crevés, les vieux meubles cassés. Elle s'assit sur une chaise boiteuse et regarda autour d'elle en se demandant par où elle commencerait. Le jour lui provenait de deux carreaux scellés dans l'emplacement destiné à recevoir une fenêtre. Dans le temps, on avait dû prévoir l'installation d'une chambre à ce niveau, puis on en avait abandonné l'idée.

Pour commencer, elle tira un vieux matelas sur le carrelage grossier. Meticuleusement, elle le sonda, d'abord de ses mains puis en le transperçant avec une longue aiguille d'acier. À la campagne, les gens cachaient leurs économies mais aussi leurs papiers d'affaires de cette façon. Elle n'espérait pas trouver d'argent, mais peut-être un carnet, un cahier d'écoliers.

C'était en faisant sa vaisselle que l'idée lui était venue. En regardant l'eau couler du robinet, tout simplement. Il avait fallu

l'installer ce robinet et bien que Vincent soit très bricoleur, il n'y connaissait rien en plomberie. Habilement, elle l'avait questionné et avait appris que la tante Traversa, la mort dans l'âme, avait dû convoquer un artisan du village pour lui faire effectuer les travaux les plus élémentaires. L'homme avait relié un tuyau à la canalisation d'arrivée, posé ce robinet.

— D'ailleurs, il faudra certainement le remplacer, lui dit Vincent. C'est une canalisation en plomb. On a creusé une tranchée peu profonde et la terre s'est affaissée en plusieurs endroits. Un jour, nous aurons une grosse fuite.

Si un artisan était venu effectuer ces travaux, il avait dû laisser une facture, un bout de papier. Elle ne voulait qu'une seule chose, la date d'installation. Vincent prétendait qu'il ne se souvenait pas, n'affirmait qu'une chose : on avait branché l'eau courante bien avant que sa tante disparaisse. Elle répugnait à interroger d'autres personnes. Dans le hameau, pas question, et dans le village son initiative aurait certainement intrigué.

Elle replia le matelas en deux, examina sa composition. De la laine et du crin. Elle pourrait peut-être les séparer pour essayer de faire quelque chose de la laine.

Ce matin-là, elle décida d'en finir avec les matelas. Lorsqu'elle descendit dans sa cuisine, elle en avait sondé et rangé sept. Plusieurs avaient la toile décousue de façon intentionnelle et non déchirée, et dans l'un d'eux elle avait trouvé un porte-monnaie ne contenant que des pièces trouées de vingt-cinq centimes.

Une chance que Vincent n'ait pas terminé la taille des vignes de Jonglas. D'ailleurs, il devait continuer ce travail pour Rolland qui, lui, le payerait. Soixante francs par jour, le repas de midi compris. Elle savait que ce genre de travail se payait bien plus cher. En principe, on donnait un forfait selon le nombre de pieds et son mari aurait pu gagner deux ou trois fois plus en travaillant pour d'autres propriétaires.

— Cela ne te fait pas quelque chose de travailler dans des vignes qui pourraient être à toi ?

Il tressaillit lorsqu'un soir elle lui posa cette question, lui jeta un regard méfiant.

— D'où tiens-tu ça ?

— Je sais bien que tu as revendu tes vignes à ceux du hameau, dit-elle.

— La mère Marino, hein ? Celle-là, avec sa langue de pute...

— Oh ! je t'en prie... Elle n'est pas du tout le genre de femme à faire des commérages. Tu n'éprouves aucun regret ?

— Non, fit-il rageur, aucun.

Le lendemain, elle s'en prit à des vieux oreillers de plume, des

polochons et bientôt elle fut environnée par un véritable nuage de duvet. Les enveloppes pourries crevaient, à peine les touchait-elle. Elle dut trouver des sacs pour stopper cette invasion.

Le même soir, alors qu'elle passait près de son mari, il tendit la main et tandis qu'elle croyait à un geste tendre, il cueillit une petite plume sur son pull de laine, l'examina silencieusement. Elle ne pouvait en aucune façon ressembler à celle d'une poule. Lucie ignorait qu'il s'agissait de duvet d'oie.

Le lendemain matin, elle vidait consciencieusement une vieille armoire branlante, craignant à tout moment que le meuble ne s'abatte sur elle lorsque son mari la surprit.

— Tu fais du rangement ?

Elle sursauta, poussa un cri de frayeur.

— Je te fais peur, maintenant ?

— Non... Mais je me croyais seule... Vincent regardait autour de lui avec suspicion.

— Je me doutais que tu passais pas mal de temps dans ce grenier, dit-il. À cause de ce duvet que j'ai trouvé sur ton bras, hier au soir... Imagine-toi que ma tante élevait des oies et les plumait régulièrement. Vivantes !

Il fit la grimace.

— Et je devais l'aider. On récoltait pas mal de duvet qu'elle vendait à des fabricants d'oreillers et de traversins. C'est pourquoi je sais reconnaître un duvet d'oie d'un duvet de poule.

— Tu ne me l'avais jamais dit.

— Je n'aime pas me souvenir des cris que poussaient les pauvres bêtes quand on les plumait. Il fallait les coincer entre ses genoux, essayer de leur clouer le bec d'une main tandis que l'autre opérait... Moi, je n'y arrivais jamais, ce qui mettait ma tante en fureur.

Les jambes fauchées par l'émotion, elle s'attendrissait sur son mari enfant. Tout jeune, il avait été plongé dans des occupations assez barbares, ce qui pouvait expliquer bien des choses.

— Tu as rangé les matelas ?

— Je peux récupérer la laine...

— Et que cherches-tu dans l'armoire ? Le magot de la tante Traversa ?

Elle secoua la tête.

— Je ne pense pas qu'il existe encore, dit-elle, si magot il y a eu. Tu ne crois pas qu'on pourrait essayer de réparer ces vieux meubles, en se servant des uns pour rafistoler les autres ? Chez un brocanteur, ils vaudraient certainement un bon prix. Nous pourrions récupérer quelque argent.

Pour justifier sa présence, elle parlait de n'importe quoi, mais Vincent ne paraissait pas enclin à la croire. Il gardait une expression

méfiant.

— C'est comme ces fringues, ces chemises brodées, ces camisoles, ces robes anciennes. Maintenant, c'est très à la mode. On devrait aller au marché aux puces.

— C'est ça, on va se transformer en chiffonniers, dit-il méchamment.

— Tu as fini de travailler ?

— Non... Je vais y retourner.

— Moi, je descends... Je fais ça à mes moments perdus. Il ricana.

— Il me semble qu'en ce moment tu as beaucoup de temps à perdre. Si ce n'est pas avec la mère Marino, c'est avec le grenier. Tu ne pétris pas, cette semaine ?

— Si, bien sûr... Tu es injuste... Je ne suis pas retournée chez Mme Marino.

— J'espère bien que tu n'y remettras plus jamais les pieds !

— Elle était la meilleure amie de ta mère...

— Qu'elle dit !

Désormais, elle dut se méfier constamment d'un retour impromptu de son mari. Elle perdait beaucoup de temps à être toujours sur le qui-vive, prête à descendre à l'étage des chambres à la moindre alerte. Elle refermait la porte de la maison, plaçait une chaise en équilibre. En tombant, elle ferait assez de bruit pour l'alerter. De plus, elle enfilait une vieille blouse de la tante Traversa pour ne pas se trahir par la poussière ou les toiles d'araignées.

Lorsqu'elle constata vers la fin de la semaine le peu de succès de ses recherches, elle prit la décision de ne pas recommencer le lundi suivant. Elle avait trop perdu de temps. Le lavage, le repassage s'accumulaient. Elle soignait les bêtes à la va-vite, sabotait son ménage, négligeait bien des tâches. Tout cela pour un résultat nul.

Mais le fait de passer à côté du puits à chaque instant de la journée relançait sa curiosité. Elle voulait en finir avec ce désir presque douloureux de savoir. Désormais, elle voulait vivre paisiblement, débarrassée de ses obsessions. Et surtout, elle souhaitait plus que tout faire l'amour avec son mari sans la moindre réticence. Depuis plusieurs semaines, elle devait feindre son plaisir, le duper.

Elle découvrit de très jolis pots anciens dans lesquels on conservait la nourriture et même plusieurs jarres pour l'huile d'olive. Elle n'osa pas les descendre à la cuisine, de peur de raviver les soupçons de Vincent.

La crainte d'être surprise une nouvelle fois finissait par devenir telle que, soudain, prise de panique, elle ôtait la vieille blouse de la tante, frottait ses mains sales, se précipitait haletante vers l'échelle puis l'escalier, arrivait éperdue dans sa cuisine. Elle s'y rassurait lentement en faisant ses tâches quotidiennes et bientôt l'envie folle de

remonter la harcelait.

Au cours des repas du soir, son mari ne cessait de l'observer. Les enfants se rendaient compte qu'une nouvelle tension empoisonnait la vie de famille, Florent surtout. Olga, elle, n'arrivait de l'école que pour aller jouer avec les autres, malgré la tombée hâtive de la nuit. Grise de jeux et d'air glacé, elle s'endormait parfois à table et Lucie devait la prendre dans ses bras pour la monter au lit. Un soir, elle trouva un oiseau mort dans la poche de son tablier. La pauvre bête avait les pattes engluées mais on lui avait tordu le cou. Jamais elle n'osa demander à sa petite fille où elle l'avait trouvé. Désormais, elle essaierait de ne pas trop se laisser envahir par ce genre de détails. Il lui était dur de traiter de détail anodin même la mort d'un si petit animal.

Et puis venait un autre jour et dès le départ des enfants, elle attendait impatiemment que le soleil soit assez haut pour éclairer le grenier. Souvent, elle songeait à la fable du laboureur et de ses enfants. À défaut de factures, elle ne gagnerait qu'une seule chose à ce travail de titan : le grenier de sa maison serait le grenier le mieux rangé de la région, peut-être même de France. Mais elle n'en tirait aucune satisfaction, juste une amertume teintée d'humour.

Et puis le miracle se produisit. De façon si stupide qu'elle en eut les larmes aux yeux. Combien de fois avait-elle déplacé cette vieille table de nuit complètement moisie ? Il en tombait toujours un morceau de bois pourri. Elle en avait ouvert, des dizaines de fois, les deux tiroirs réels et les trois faux tiroirs qui formaient porte, découvrant le logement du vase de nuit.

Jamais elle n'avait pensé que le dessus s'ouvrirait également. Il fallut que le meuble bascule un jour pour qu'elle assiste à ce prodige. La plaque de bois s'ouvrit, maintenue par des charnières pourtant bien visibles. Ce n'était même pas une cachette, juste une astuce d'artisan. La tablette pouvait servir d'écritoire. Dans le logement, elle aperçut un gros registre marbré de vert et de noir, avec des coins de cuivre, un vieil encrier d'où ne tombèrent que des poussières violettes, un porte-plume muni d'un oëilleton de verre dans lequel elle découvrit la basilique de Lourdes.

Elle emporta le registre vers les deux carreaux de verre scellés, l'ouvrit à la première page.

Un seul endroit lui parut propice pour cacher le registre de la tante Traversa : le local des chèvres. Elle le coinça entre deux balles de fourrage, ne le consulta que lorsqu'elle fut seule à la maison. La veuve avait consigné par le menu toutes ses dépenses mais aucune recette n'y figurait en chiffres. D'une écriture moulée, elle notait simplement : « Reçu trimestre pension ». « Avance sur vente du vin. »

« Vente bons du Trésor. » En considérant ces lettres bien formées, Lucie pensait qu'à partir de Jules Ferry et pendant cinquante années au moins, les enfants avaient eu la même écriture à de menues différences près. Comment faisaient donc les graphologues à cette époque pour déterminer les personnalités ?

Elle commença par l'année 1962. La tante Traversa avait pour la dernière fois inscrit à la date du 19 octobre ses achats de la journée : du pain, du sucre, du café, de la margarine. Lucie avait pu lire dans les documents officiels que la vieille dame avait disparu le dimanche 21 octobre 1962, à 14 heures, heure où la gendarmerie avait été alertée.

Le registre comportait au moins deux cents pages et la vieille femme n'utilisait qu'une demi-page par mois. Elle tenait entre ses mains plus de vingt ans de dépenses ménagères...

C'est au mois de juin qu'elle découvrit avec joie que son mari ne lui avait pas menti : « 30 juin, facture de Tassaro pour pose robinet : 34 000 francs. »

Elle referma le registre, resta souriante, apaisée. C'est entre la fin juin et le 21 octobre que la vieille dame avait décidé de boucher définitivement le puits. Peut-être allait-elle en retrouver trace. La veuve Traversa ne disposait d'aucun moyen de transport et avait dû utiliser les services des voisins. Certainement pas contre de l'argent, mais en échange d'un autre service. De ne point en trouver mention l'agaça car à plusieurs reprises elle put lire : « Prêté un litre d'huile jusqu'à la prochaine récolte, famille Dufour. » « Prêté une tasse de grains de café, rendue par Jouglas. » Cette femme ne rendait jamais un service gratuit. On venait lui emprunter du sucre, du café, de l'huile, des œufs mais on le lui rendait au bout de quelques jours. D'ailleurs, elle tenait un compte précis de ces emprunts puisque plus haut Lucie trouva plusieurs mentions entourées d'un trait rageur à

l'encre violette ponctué de deux points d'interrogation.

Et avec beaucoup d'honnêteté, la vieille femme indiquait également ce qu'elle devait. Jamais il n'était question de nourriture mais toujours de services : « Transport bouillie bordelaise par Jouglas, donné un sac. » « Transport de l'eau pour sulfatage des vignes : deux mesures d'avoine pour le cheval. »

Elle constata que la plupart du temps, c'était Jouglas et son cheval qui figuraient dans ces pages comme principal fournisseur de services. N'y avait-il que lui à posséder un animal de trait à cette époque ?

Au mois de mai, en revanche, figurait le déboursement de cent dix mille francs anciens au nom d'un certain Lopez, pour réfection du toit. La somme avait dû paraître exorbitante à la tante de Vincent car elle l'avait soulignée de deux traits rageurs.

Lopez ne pouvait être qu'un maçon et elle avait déjà rencontré ce nom vers le mois d'août. Elle y retourna et lut une petite phrase qui la laissa rêveuse : « Devis Lopez trop cher ». Qu'avait donc projeté la vieille dame en matière de réparations à la maison ? Personne ne le saurait probablement jamais.

Fascinée par la façon de vivre de cette étrange femme, elle poursuivit la lecture du registre à ses moments perdus. Chaque jour, elle en parcourait distraitement quelques pages, pouvait imaginer la vie dans les années cinquante. La veuve avait recueilli Vincent, son neveu, en 1957, et dès lors elle avait noté chaque dépense qu'entraînait son entretien. Et Lucie relevait dans ces chiffres, dans ces mots, un déplaisir évident, une irritation sourde. Chaque somme donnée pour ses vêtements, des fournitures scolaires, quelques francs d'argent de poche devait faire saigner ce cœur de pierre. Lucie plaignait son mari. Il avait dû souffrir de cette avarice, de ces reproches incessants alors qu'il devenait un adolescent. À travers ce registre aux chiffres incontestables, aux phrases lapidaires et sèches comme des coups de fouet, Lucie se prenait à détester féroce­ment cette femme et, lorsqu'elle en eut conscience, eut presque honte de n'avoir pas compris ce qu'avait pu éprouver alors son mari.

Au mois de juin 1955, à la date du 17, réapparut le nom de Lopez. Exactement, la tante avait écrit : « Solde Lopez, vingt-deux mille ». Pour des travaux de maçonnerie ? Elle tourna lentement la page suivante, n'eut pas à aller très loin pour lire : « Début curage puits Lopez Fils, avance de dix mille francs ». Le 10 mai exactement.

Elle retourna au mois d'août 1962 pour essayer d'élucider cette petite phrase inquiétante : « Devis Lopez trop cher ». Le 20 août exactement.

Dans l'après-midi, elle descendit à la poste, consulta l'annuaire et releva le nom d'un certain André Lopez, entrepreneur, nota l'adresse dans sa mémoire.

Mme Marino aurait pu la renseigner, mais elle s'était juré de ne plus lui rendre visite.

Elle gardait toute sa sympathie à la vieille dame mais ne voulait pas se laisser influencer par ses souvenirs. Pourtant, son mari avait été maçon et peut-être aurait-elle été à même de l'informer ?

L'entrepreneur habitait à l'extérieur du village et sa maison, inachevée, se dressait au milieu d'un dépôt de matériaux. Un homme d'une quarantaine d'années, aidé d'un Nord-Africain, chargeait des sacs de ciment dans une camionnette.

— Monsieur Lopez ?

— Oui, c'est moi, fit le maçon avec un sourire aimable. Vous vouliez me voir ?

— Je ne vous dérange pas ?

— J'ai cinq minutes... Ahmed, tu continues en attendant.

Il l'entraîna vers un bureau encombré au rez-de-chaussée de sa maison.

— On dit que les cordonniers sont les plus mal chaussés mais les maçons n'ont pas le temps de terminer leurs maisons. Il y a trois ans que j'attends d'avoir quinze jours... Comment va Vincent ?

Lucie ne cacha pas sa surprise.

— Vous le connaissez ?

— Bien sûr. Il est plus jeune que moi, mais je me souviens que lorsque j'avais refait le toit de sa tante, il m'avait aidé... C'est loin, tout ça... Je devais avoir vingt-huit ou vingt-neuf ans.

— Vous aviez aussi curé son puits ?

— Oh ! la, c'est vrai... Mon père acceptait alors ce travail... D'ailleurs, il avait commencé par ce métier-là... Et puis avec les forages, les puits ont disparu...

— En 1962, elle vous avait demandé un devis...

— Vous croyez ?

— C'est pourquoi je suis venue vous voir. Croyez-vous possible de le curer ?

André Lopez prit un air désolé.

— Je ne le fais plus depuis une dizaine d'années... Mais vous pouvez aller trouver un vieux maçon que je connais...

— En 1962, vous aviez fait un devis mais la tante de mon mari l'avait trouvé trop cher... Je sais bien que je vous ennuie, mais peut-être ce devis me serait-il utile pour voir les travaux à faire.

— Vous savez, depuis, la maçonnerie a dû encore se détériorer. Mais si ça peut vous arranger... J'ai tous mes dossiers sur cette étagère.

Il prit un gros classeur noir de l'année 62 et finit par trouver ce qu'il cherchait.

— Voilà, dit-il. Mais ce n'est pas pour le puits que j'avais fait un

devis...

— Vous êtes sûr ?

D'une main tremblante, elle lui arracha presque le double et il la regarda bizarrement. Il ne dut pas comprendre pourquoi elle souriait et paraissait si heureuse.

— Elle voulait installer des cabinets dans la maison ! s'exclama-t-elle. Voilà qui est étonnant.

Lopez sourit à son tour.

— Oui, mais elle croyait les avoir pour rien. Il fallait que je construise une cloison au fond du couloir, Tassarò le plombier devait faire le reste. Elle a dû crier qu'on l'écorchait et a renoncé à la chose.

Il la raccompagna au-dehors.

— Je me souviens du puits. L'eau en était excellente. Je l'avais fait analyser, d'ailleurs. La tante de Vincent ne voulait pas, mais mon père et moi avions des scrupules. Faire un travail pour une eau imbuvable, c'était de l'escroquerie, à notre avis. C'était en 1955. D'après mon père, le puits est alimenté par une source souterraine qui descend tout doucement vers le ruisseau et qui doit l'alimenter en partie. Il n'y a pas bien longtemps, il y avait des écrevisses, même.

— Maintenant, il n'y a plus rien, dit-elle. La pollution.

— La pollution a bon dos... Mais avec les artistes que vous avez là-haut, Jouglas, Perrone et compagnie, pas besoin de chercher plus loin. Il y avait trop de gens qui venaient pêcher les écrevisses, la nuit, et ça les gênait. Un beau jour, ils ont tout empoisonné à la strychnine.

Lucie essayait de faire bonne contenance, ne voulait pas que son visage la trahisse.

— Ils ont tout empoisonné et fini, plus d'écrevisses ! D'ailleurs, ça a fait toute une histoire. Les journaux en ont parlé et il y a eu enquête de la gendarmerie. Ceux du hameau se sont défendus comme des diables. L'affaire a été classée, bien sûr, mais depuis, il n'y a même pas un goujon.

— Il y a longtemps de cela ?

— Pas mal d'années...

— La tante de mon mari a été mêlée à cette affaire ?

— Je ne me souviens pas... Je crois qu'elle avait disparu... Qu'elle s'était perdue dans les bois.

Il hocha la tête comme si cette disparition le laissait réticent.

— Je vous remercie, dit-elle. Je ne sais pas ce que je vais faire pour ce puits.

— À mon avis, il vaudrait mieux faire un forage. Vous auriez l'eau garantie toute l'année. Maintenant, ils font des pompes merveilleuses. Moi, j'ai un cabanon dans la colline et c'est ainsi que je me fournis en eau courante.

En passant devant la poste, elle décida d'aller téléphoner à Toulon,

demanda le numéro d'un journal quotidien, expliqua qu'elle faisait des recherches géologiques sur les périodes de sécheresse dans la région mais que les archives météorologiques lui paraissaient insuffisantes. Pourrait-elle consulter les collections du journal pour les années soixante ? On lui demanda son nom et son adresse puis elle dut attendre quelques instants. Ensuite, on lui fixa rendez-vous pour le lendemain en début d'après-midi.

Une fois au hameau, elle descendit jusqu'au ruisseau, repéra assez facilement l'endroit où le courant souterrain qui alimentait le puits grossissait le débit. En amont, il n'y avait qu'un filet et en aval celui-ci avait presque triplé de volume. D'après ce que Lopez lui avait dit, cette source souterraine ne tarissait jamais, contrairement à ce que lui avait affirmé Vincent.

Le lendemain, elle fut en avance à son rendez-vous. Elle dut parcourir chaque exemplaire du journal depuis le fameux dimanche d'octobre 1962 où la tante Traversa avait disparu. Le fait divers réapparaissait d'ailleurs tout au long de la semaine.

Ce fut à la date du 8 novembre que l'information sur l'empoisonnement d'un ruisseau était signalée dans la page intérieure des nouvelles régionales, reprise d'ailleurs à la chronique locale dans un style grandiloquent.

On avait découvert une centaine de poissons morts dans la rivière du village. Plusieurs chats errants qui avaient dévoré ces poissons avaient été victimes de leur gourmandise. En remontant chaque petit affluent du cours d'eau, on avait pu mettre en évidence que c'était le ruisseau descendant de Bernoud qui avait été empoisonné. De nombreuses écrevisses gisaient dans le fond.

Huit novembre, quinze jours après la disparition de la tante Traversa. Penchée sur le journal, elle suivait le processus du poison. Si le corps de la vieille femme avait été jeté dans le puits, l'eau avait fini par en être gorgée. À travers la terre, elle avait transporté la strychnine jusqu'au ruisseau. Mais quelle quantité avait donc absorbée la vieille femme pour que les effets s'en fassent sentir tout au long du ruisseau ? Il n'en fallait pas beaucoup pour faire mourir quelqu'un.

— Vous trouvez ce que vous voulez, madame ? lui demanda l'employée qui se trouvait dans la même pièce.

— Oui, c'est parfait... Je devrai revenir, dit-elle, mais j'ai déjà pu faire d'excellentes constatations.

Toute la journée, la pluie était tombée avec parfois une intensité d'orage. Vincent n'était pas allé tailler les vignes et avait travaillé dans son petit atelier. Après le repas du soir, installé à la table devant son verre de vin, il polissait une coupe en olivier. Les enfants étaient couchés. Il faisait bon dans la cuisine alors que la pluie cinglait les volets de bois.

Lucie, qui tricotait près du feu, regarda l'heure puis se leva. Elle mit une casserole d'eau à chauffer sur un trépied, attendit qu'elle bouille avant d'y ajouter quelques feuilles d'olivier. Elle laissa infuser loin du feu puis remplit un bol en retenant les feuilles.

Lorsqu'elle porta la tisane à sa bouche, elle ne put s'empêcher de grimacer et son mari, qui la surveillait de l'œil depuis un moment, ne put retenir sa curiosité.

— Qu'est-ce que tu bois pour faire une telle tête ?

— De la tisane d'olivier, dit-elle.

La coupe d'olivier claqua sèchement sur la table. Vincent jura avec force.

— C'est excellent pour la tension. Tu ne le savais pas ?

— Tu as de la tension, toi ?

— Mieux vaut prévenir que guérir. Le seul ennui c'est que c'est terriblement amer. Tu veux te rendre compte ?

Elle lui tendit le bol. Jamais elle ne se serait crue capable d'une telle mise en scène mais était bien décidée à en finir. Vincent recula instinctivement.

— Tu as peur que je t'empoisonne ?

Leurs yeux s'accrochèrent et elle lut de la haine dans ceux de son mari, crut qu'elle ne pourrait jamais aller jusqu'au bout.

— On pourrait dissoudre n'importe quoi dans cette tisane... N'importe quel poison. De la strychnine, par exemple, qui est pourtant particulièrement amère.

À petites gorgées, elle buvait cette tisane abominable, comme si elle avalait sa propre tristesse.

— La tante Traversa en buvait tous les soirs. Sans exception, car elle avait de la tension. Comme elle n'aimait pas dépenser de l'argent pour le médecin, elle se soignait à sa façon. Ça ne lui aurait pas trop mal réussi si elle n'était pas morte. Elle aurait pu vivre encore

longtemps.

— Tais-toi ! dit-il d'un air farouche.

— Le samedi 20 octobre 1962, elle a bu son bol de tisane pour la dernière fois. Tu m'as souvent dit qu'elle se couchait tôt l'hiver pour ne pas user la lumière. Vers 19 heures. Et elle se levait au jour. Ce soir-là, il y avait une forte dose de strychnine dans son bol. Quelques centigrammes auraient suffi.

— Vas-tu te taire ? Tu ne sais pas ce que tu dis !

Elle avala une autre gorgée, retint une grimace.

— Jusqu'à la fin, on reste lucide, paraît-il, mais les souffrances sont intolérables. Ta tante a dû mourir vers minuit. Tu n'avais pas pu rester dans cette maison et tu es allé chez les autres. Tous les autres. Ceux qui t'avaient habilement conditionné pour que tu te débarrasses d'elle. Parce qu'il y avait un magot caché quelque part. Et parce que les vignes, les bois intéressaient les Dufour, Perrone, Rolland et Jouglas. Leur solidarité a pleinement joué. La même nuit, on jetait dans le puits la vieille tante, le reste de tisane et même le surplus de strychnine. À tout hasard et par prudence. La même nuit, avec le cheval et la charrette de Jouglas, vous transportiez des pierres de la colline pour combler le puits. Un travail acharné mais vous étiez cinq hommes pour le faire. Tu faisais disparaître également ses paniers et son chapeau de feutre. Dans le puits. Le lendemain, le dimanche, tu te levais tard sans t'étonner de l'absence de ta tante. Ce n'est qu'à 14 heures que tu as fait prévenir les gendarmes. On a ratissé les bois, en vain. Il est assez fréquent que les gens se perdent en allant cueillir des champignons et ta tante s'enfonçait dans les sous-bois pour trouver les plus beaux qu'elle vendait fort cher.

Boire cette tisane atrocement mauvaise lui paraissait aussi indispensable que de raconter ce qu'elle avait découvert.

— Le 8 novembre, le ruisseau roulait une eau empoisonnée. Pas tellement par le cadavre, mais par le reste de tisane et de poison. Jamais personne n'a fait le rapprochement. Seul Lopez sait que la rivière souterraine qui alimente le puits ressort dans le ruisseau.

— Tu es allé le voir ? gronda-t-il.

— Sous un autre prétexte, rassure-toi. Il mélange les dates, d'ailleurs, et ne songe plus à cette histoire.

— Sale flic !

Elle baissa la tête.

— Tu n'es qu'un flic ! Tu as voulu me mettre au pied du mur. Et alors ? Tu vas faire déblayer le puits, maintenant ?

— Non.

Le bol d'une main, elle ouvrit un tiroir, en sortit le registre vert et noir.

— Où l'as-tu trouvé ?

— Tu te souviens ?

— Au grenier, hein ? Si je me souviens de cette saloperie ? Cette vieille salope y notait toutes ses dépenses avec des soupirs atroces, des mines d'écorchée vive. Et toujours en me regardant. Comme si elle écrivait avec son propre sang l'argent que je lui coûtait. Où l'as-tu trouvé ? J'ai vainement cherché, moi.

Elle le lui dit.

— Tout est comptabilisé, dit-elle. Chaque sou que tu lui coûtait. Et maintenant, je connais la saveur aigre des années que tu as vécues ici. Elle n'aurait pas mieux su décrire tes souffrances si au lieu des chiffres et de petites phrases atroces, elle avait fait de la littérature. Il y a des points d'exclamation qui vous clouent mieux sur la croix que de vraies pointes.

Elle posa le registre sur la table.

— Tu as gardé l'argent et donné le reste, sauf la maison. Pour prix de leur silence ? De leur solidarité ?

— Je t'en prie..., murmura-t-il.

Il soutenait sa tête avec sa main. Pas tout l'argent.

— Il a fallu partager ?

— J'aurais donné n'importe quoi. Je n'avais pas dix-huit ans et à cette époque il fallait attendre vingt et un ans pour devenir majeur. J'ai payé ces trois années de liberté. Cher, très cher, mais je ne pouvais plus vivre avec elle. Si elle ne m'avait pas dégoûté, je l'aurais étranglée. Son sang même me faisait peur quand j'avais envie de lui planter un couteau dans le ventre.

Frémissante, Lucie regardait le reste de sa tisane aux reflets huileux.

— Chaque soir, elle buvait cette saloperie...

Et pas une fois son visage n'a exprimé de répulsion. Même pas le soir où j'avais dilué la strychnine. Quand elle a eu fini le bol, je suis sorti...

— Bernard Petri ?

— Je ne pouvais pas faire autrement.

— Par solidarité ? Parce que tu fais partie des Gréoux et que les Gréoux ça réagit toujours avec violence ? Vous explosez de haine...

— Tu n'as rien compris. Rien... Ici, c'est leur refuge. Terre d'asile...

— Le mot est mal choisi, murmura-t-elle.

— Il a bien fallu qu'ils trouvent un endroit.

Il se mit à rire doucement en secouant la tête. En même temps, il se donnait de légères tapes sur le front.

— On est dingues, complètement dingues... Même ma mère, la douce Germaine, l'était... Une chose que la mère Marino n'a jamais sue... Mais il y avait de petites choses bizarres, chez nous, anodines

mais répétées. Tiens, je me souviens d'un gâteau qu'elle avait fait pour mon anniversaire. Pourquoi avait-il fallu qu'elle mette du sel à la place du sucre ? Et pourquoi les petits chiens que je ramenaïs régulièrement à la maison mouraient-ils au bout de quelques jours ? Et mon père qui la menaçait de la faire enfermer.

Lucie s'assit à côté de lui. Elle avait laissé le bol vide sur le rebord de l'évier.

— Nous allons partir, dit-elle.

— Je ne peux plus. Ils ne l'accepteront pas.

— Que peuvent-ils ?

— J'ai bien réfléchi... Nous avons besoin les uns des autres. Ailleurs, Perron aurait eu des ennuis à cause de la petite Chantal Dufour.

Elle avait cru pouvoir tout entendre, mais là elle souhaitait se boucher les oreilles.

— On l'aurait certainement enfermé. Et dans un asile il serait devenu complètement fou. Ici, ils assument la folie de chacun. Mais nous avons besoin de soupape.

— D'exutoires, dit-elle machinalement.

— Si tu veux. Les gosses jouent au fou. Perrone a des obsessions sexuelles.

— Un jeune garçon est mort, murmura-t-elle.

— Nous étions provoqués. Autrefois, les fous restaient dans leur milieu social.

— Parmi des gens sains.

— En sommes-nous seulement certains ? Que dit-on des gens d'aujourd'hui ? Que la plupart sont malades de la voiture, de la TV, de leur façon de vivre.

— Tu veux rester ici ?

— Ailleurs, je ne cesserai d'avoir peur. Jour et nuit. Ici, c'est encore supportable.

— Nous devons partir, dit-elle.

— Toi et les enfants ?

Les yeux pleins de larmes, elle fit signe que oui.

— Je le savais depuis longtemps. Ils ne peuvent pas rester ici.

— Florent est très perturbé... Il est fragile, hypersensible. Olga m'inquiète. Avec les gosses du hameau, elle est comme un poisson dans l'eau. Elle ne vit plus qu'à travers eux. Je vais essayer de m'occuper d'elle, de les lui faire oublier.

— Où vas-tu aller ?

— J'ai trouvé quelque chose. Une toute petite maison. Un cabanon... Avec des restanques tout autour. Pas trop cher de location. En échange, deux fois par semaine, j'irais aider les propriétaires qui habitent un village.

- Loin d'ici ?
- Une cinquantaine de kilomètres.
- Tu auras besoin de la voiture, je te la laisse.
- Et toi ?

Il haussa les épaules.

— Je me débrouillerai toujours. Tu prendras aussi les bêtes. Toutes les bêtes.

— Comme tu voudras.

— Comment vas-tu vivre ?

— Je travaillerai. Je ferai des ménages en attendant mieux. Ne t'inquiète pas.

— Tu peux prendre tout l'argent. Ici, je ne manquerai de rien. Ils y pourvoient.

Ce ne serait jamais qu'un paria parmi les siens. Ils lui avaient pris la terre, les vignes. Désormais, ils détruiraient sa personnalité, en feraient leur souffre-douleur, leur bouc émissaire. Mais elle ne pouvait pas rester à cause de lui.

— Tu sais, je suis aussi femme que mère... Ce n'est pas un choix très facile. Il y a des nuits que je n'en dors pas.

— La tisane, dit-il, tu n'aurais pas dû. Cette odeur qui emplit la cuisine, maintenant, c'est intolérable.

Elle alla jeter les feuilles d'olivier au-dehors, laissa la porte ouverte pour aérer la pièce.

— Je n'aurais pas dû en faire, mais je ne savais pas comment te parler de tout ça... Je n'avais rien de concret... Je me sentais devenir... J'étais dans un cauchemar perpétuel. Alors je me suis attachée à cette seule chose étrange, ce puits bouché. Et je suis allée jusqu'au bout.

— Tu as toujours été obstinée. J'ai commencé à appréhender le pire lorsque tu fouillais le grenier aussi méthodiquement. J'ignorais ce que tu cherchais, mais je savais que tu trouverais quelque chose. Ce que je n'ai jamais trouvé moi-même.

Son regard effleura le registre de la tante Traversa. Elle le saisit, commença d'en arracher des pages qu'elle jetait au feu par poignées.

— C'est une partie de ma vie que tu fais brûler, dit-il, la partie la plus dégueulasse.

Elle découpa la couverture avec un couteau, dans un acharnement fébrile. Lorsqu'elle se retourna, Vincent n'était plus là et elle ne le retrouva pas dans la chambre.

Pendant une semaine, à raison de quatre voyages par jour, elle effectua presque seule le déménagement de ses meubles et de ses affaires. Vincent ne l'accompagna que deux fois pour les objets les plus lourds. Il ne fit aucun commentaire pour le petit cabanon en pierre qui se composait de trois pièces assez exiguës au rez-de-chaussée et d'un très grand grenier qu'elle comptait aménager. L'eau provenait d'un bassin situé tout en haut des restanques, alimenté par une source qui, d'après le propriétaire, ne tarissait jamais. Il y avait aussi l'électricité. Elle entretenait du feu dans la cheminée et réchauffait les chambres avec un petit poêle en fonte trouvé dans le grenier de la tante. Il l'aïda à installer un grillage pour les poules. Les chèvres, elles, seraient en liberté, rentreraient soir dans une sorte d'appentis.

— Tu n'auras pas peur, ici ? C'est quand même isolé.

— Non, tout ira bien. dit-elle.

Elle emporta les houles dans des paniers, de vieilles caisses grillagées. Durant les cinquante kilomètres, elle fut assourdie par leurs caquètements. Quant aux chèvres, on dut leur lier les pattes et les coucher sur le plancher.

Un jour. Vincent la trouva rêveuse devant le four à pain. Il eut un sourire triste.

— Si je pouvais le démonter et le reconstruire là-bas...

— Non. J'en ferai un autre, mais il ne vaudra certainement pas celui-là.

— Ton pain était délicieux, dit-il.

Leurs voisins paraissaient ne se douter de rien mais on les épiait sans arrêt. Vincent, qui prenait toujours son repas de midi chez les uns ou chez les autres, devait certainement faire face à des allusions, des questions détournées, mais jamais il ne s'en plaignit.

Il y avait des tas de détails ménagers auxquels elle ne voulait pas songer, de crainte de s'attendrir. Il lui fallut faire le tri du linge de son mari et elle se demanda qui en prendrait soin, désormais. Et son esprit sauta à d'autres préoccupations. Il lui faudrait aussi se nourrir car il ne travaillerait pas constamment dans les vignes des autres, faire ses courses. Chaque fois, c'était un crève-cœur pour elle et elle se hâtait pour se retrouver le plus vite possible au volant de sa 2 CV.

Peu à peu, l'intérieur du cabanon prenait tournure. Il y avait des

rideaux aux fenêtres, des peaux de mouton près de la cheminée. Bien sûr, il aurait fallu tout repeindre, effacer les traces d'humidité, mais elle le ferait aux beaux jours. Les enfants n'avaient pas encore vu leur futur domaine. Florent s'arrangeait pour être seul avec sa mère, lui poser les questions les plus inattendues.

— Olga fait la gueule, lui dit-il un soir.

— Ça lui passera.

— Elle affirme aux autres qu'elle va rester avec papa. Que personne ne pourra la faire partir.

Pourquoi songea-t-elle aux chèvres qu'elle avait dû emporter les pattes liées ? Devrait-elle en faire autant pour sa petite fille qui devenait une vraie sauvageonne ?

— En quelques jours, elle oubliera le hameau. Là-bas, il y a encore plus d'espace.

— Il paraît que ça monte dur pour arriver au cabanon.

Elle sourit. Il devait toujours penser à son vélo.

— Tu deviendras un vrai champion, dit-elle.

— Comme ça, le matin, quand je serai en retard, je n'aurai qu'à me laisser descendre.

Au village, il lui faudrait prendre un car pour un autre C.E.S. Il s'en faisait une joie. De nouveaux camarades et une école où personne ne le connaîtrait. Plus de quarantaine stupide ni de harcèlements continus.

— C'est bien mercredi que nous partons là-bas ? s'inquiétait-il.

— Le matin. Vous aurez toute la journée pour découvrir votre nouveau domaine.

Olga lançait sa grande opération charme auprès de son père. Toujours prête à se jucher sur ses genoux, à l'embrasser tendrement. Elle nouait ses bras potelés autour de son cou et paraissait regarder sa mère avec défi.

Vincent, déconcerté par cette nouvelle affection, n'arrivait pas à l'encourager, par maladresse, par crainte de trop s'attacher également. Au bout d'un moment, il la déposait au sol et sortait. Alors la petite fille boudait dans son coin.

— Tu sais, l'avertissait Florent, je ne veux pas moucharder ma sœur, mais ce sera dur... Comment vas-tu faire ?

— Je viens d'y réfléchir... Je n'en sais trop rien.

— Elle risque de faire une scène.

— Je lui parlerai auparavant.

Mais la petite fille l'écouta d'un air buté, ne fit aucun commentaire et sortit pour aller s'amuser avec les autres. Lucie avait l'impression qu'elle devenait la vedette de la petite bande. Elle avait dû affirmer son intention de rester au hameau et, malicieusement, les gosses l'y encourageaient, se passionnaient pour cette sorte de match entre Olga

et sa mère.

— Tu dois m'aider, dit-elle à Vincent.

— Je me sens si stupide...

— Fais un effort... Je suis certaine que tu trouveras les mots qu'il faut pour la convaincre.

Le soir même, alors que chatte et ronronnante elle s'installait sur ses genoux, il la posa au sol, sans douceur.

— Ta comédie commence à m'agacer, dit-il sèchement. N'espère pas m'attendrir par tes airs de sainte-nitouche. Il est décidé que tu iras avec ta mère, un point c'est tout ! Maintenant, fiche-moi la paix !

Il se leva et sortit. Lucie avait cru voir des larmes dans ses yeux. Tranchant dans le vif, il avait choisi la méthode la plus directe et Olga restait sur le carreau de la cuisine, frappée de stupeur. Florent échangea un regard navré avec sa mère. Jamais Vincent ne s'était montré aussi brutal.

Dès lors, la petite fille se résigna.

— Est-ce qu'elle se vante toujours qu'elle ne quittera pas le hameau ? demanda Lucie à son fils la veille du mercredi.

— Non. Toujours pas quand je suis là, mais comme je les évite le plus possible...

— Et les autres, que disent-ils ? Ils se moquent d'elle, lui disent qu'elle a perdu la bagarre ?

Il secoua la tête.

— Je n'ai rien entendu de tel.

Que sa petite fille se résigne, elle voulait bien l'admettre, mais n'accordait aucun crédit de tact aux gosses du hameau. Normalement, ils auraient dû se montrer encore plus persuasifs et l'inciter à une plus grande résistance.

— Nous partirons de bonne heure ? demanda Florent. Je sens que je ne vais pas dormir de la nuit.

— Vers 8 heures, dit-elle.

Pas une fois elle n'avait osé lui demander s'il ne regrettait pas de se séparer de son père et le jeune garçon avait trop de pudeur pour trahir ses sentiments.

Elle non plus ne dormit pas de la nuit. Depuis le fameux soir où elle avait annoncé son départ, Vincent ne couchait plus avec elle. Elle ignorait où il passait ses nuits. Elle craignait qu'il ne soit à jamais installé chez l'un des quatre voisins. Ce qui la renforçait dans cette appréhension, c'était son attitude d'indifférence pour les objets qu'elle désirait emporter. Si elle l'avait écouté, elle aurait vidé toute la maison.

Le lendemain, à l'heure du départ, elle eut un moment d'affolement en découvrant la disparition d'Olga.

— Je vais la chercher, dit Florent.

Il aperçut sa sœur en compagnie de Serge Dufour. De loin, il ne put entendre leur discussion.

— Tu as la poudre ? demandait la petite fille.

— Tiens, disait Serge en lui tendant une petite boîte métallique.

— C'est la même que pour les dindons, hein ?

— Je te le jure.

— Merci, dit-elle.

Voyant qu'elle se retournait, il lui cria :

— Hé ! tu pourrais me dire au revoir.

— Pas la peine, fit-elle à voix basse, puisque je reviendrai bientôt.

Le poing serré dans sa poche autour de la petite boîte, elle donna la main à son frère pour aller près de la voiture.

FIN

1977

Première édition de
L'Enfer du décor

C'est aussi :

En France :

- Inauguration du Centre national d'art et de la culture Georges-Pompidou ;
- Les catholiques traditionalistes occupent l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris ;
- Jacques Chirac est élu premier maire de Paris ;
- Exécution de Hamida Djandoubi à la prison des Baumettes Ce sera la dernière en France ;
- Vote de la Loi informatique et libertés ;
- Elections municipales, la gauche devient majoritaire.

En littérature :

- Prix Nobel de littérature : Vicente Aleixandre (Espagne) ;
- *Le Premier qui dort réveille l'autre* de Jean-Edern Hallier ;
- *Les Combattants du petit bonheur* d'Alphonse Boudard ;
- *John l'Enfer* de Didier Decoin ;
- *Fœtus-Party* de Pierre Pelot.

Au cinéma et à la TV :

- Palme d'or du Festival de Cannes : *Padre pardone* de Paolo et Vittorio Taviani ;
- *Le Crabe-tambour* de Pierre Schoendoerffer ;
- *Une journée particulière* d'Ettore Scola ;
- *L'Ami américain* de Wim Wenders ;
- *Carrie au bal du diable* de Brian De Palma ;
- *New York, New York* de Martin Scorsese ;
- Marie Myriam remporte le Grand Prix Eurovision pour la France

avec *L'Oiseau et l'Enfant*.

Le prix du Quai des Orfèvres est attribué à :

Le crime de la maison Grün de Jacquemard-Sénécal

Biographie :

« *Je ne fuis pas la réalité, je la précède.* »

Né en 1928, cet enfant des Corbières à l'accent ensoleillé écrit dès l'âge de dix ans, marqué par sa terre et les gens rudes qui l'habitent.

Au cours de ses études, il rencontre celle qui deviendra son épouse, la femme d'une vie, la mère de leurs trois enfants.

C'est elle qui tape son premier manuscrit alors qu'il est parti à l'armée et qui l'enverra aux éditions Hachette.

G.-J. Arnaud sera aussitôt publié sous le pseudonyme de Saint-Gilles – nom de son village natal.

Ce premier roman, *Ne tirez pas sur l'inspecteur*, obtient le prix du Quai des Orfèvres, en 1952.

Depuis, sous de nombreux pseudonymes, il s'est attaqué à tous les genres : policier, espionnage, science-fiction, suspense, roman historique, pièce de théâtre... Mais c'est comme auteur majeur de la série Spécial Police aux éditions Fleuve Noir qu'il s'impose dès 1960, liant son nom à l'histoire du roman policier français et ce malgré sa modestie.

En 1966, le prix du Roman d'espionnage couronne *les Égarés* et, en 1977, le prix Mystère de la Critique est attribué à *Enfantasme* qui sera adapté au cinéma sous le titre *les Enfants de la nuit*.

Aujourd'hui on répertorie plus de quatre cents ouvrages à son actif, dont de nombreux ont fait l'objet d'une adaptation cinématographique ou télévisuelle : *les Longs Manteaux*, *Zone rouge*, *Sommeil blanc*, *Un petit paradis*, *la Tribu des vieux enfants*...

On ne saurait oublier le fleuron de la mythique collection Anticipation au Fleuve Noir qu'est *la Compagnie des Glaces*, avec plus de soixante-deux titres.

Dans son œuvre, il met en scène les gens du quotidien, les petits, ceux que nous côtoyons tous les jours sans les connaître et qui sont, bien souvent, victimes ou bourreaux. Leur passé les poursuit, leur avenir les angoisse, leurs grandeurs et leurs bassesses les habitent.

Miroirs de notre société, nous pouvons nous y reconnaître sans difficulté. Ce qui différencie cependant ces personnages de ceux du quotidien, c'est qu'ils vont au bout des situations dans lesquelles ils sont plongés, à la fois monstres et proies.

G.-J. Arnaud précise : « *Je déteste les personnages d'une seule pièce. S'il*

n'y a ni ombre ni facettes, aucun personnage ne mérite d'être décrit. »

Des personnages à la Pinter !

Les lieux qu'ils fréquentent, les maisons qu'ils habitent, deviennent tout aussi importants, lieux de drames et de joie, cadres de la vie.

Si G.-J. Arnaud reste en marge du mouvement du néo-polar, cela ne l'a pas empêché bien avant l'heure de donner à lire sa vision du monde : *« Le mal est dans l'homme et dans la société qu'on lui impose et qu'il accepte... J'essaye d'éviter le piège de l'actualité. Les gens s'y laissent souvent prendre, sont esclaves de leurs idées, de l'ambiance du moment, et souhaitent qu'on aille jusqu'au bout d'une démonstration politique ou sociale. Or, le polar a une logique et le crime ne se trouve pas toujours à droite. »*

On est loin de ce que l'on nomme de façon péjorative « le roman de gare », plus proche au contraire de cette vraie littérature qui nous laisse une vision de son époque et dont Jay McInerney nous dit : *« Il est important de raconter des histoires, d'inventer des récits qui permettent aux gens de comprendre leurs propres existences, de créer des mythes... La littérature révèle l'essence, la réalité de nos époques. »*

Du même auteur :

(Sous le pseudonyme de Saint-Gilles)

Ne tirez pas sur l'inspecteur, Hachette, « L'Énigme », 1952 (prix du Quai des Orfèvres)

Noces d'acier, Hachette, « Le Point d'interrogation », 1954

Éditions L'Arabesque

(Sous le pseudonyme Saint-Gilles)

Collection Crime parfait

Du sable pour linceul (n° 1, 1957)

Puisque je dois mourir (n° 5, 1957)

À l'heure de notre angoisse (n° 9, 1957)

Je m'accuse (n° 13, 1958)

Dernière heure (n° 17, 1958)

Seule la mort (n° 21, 1958)

Du miel et du fiel (n° 26, 1959)

Un froid de morgue (n° 30, 1959)

Collection Espionnage :

Action à froid (n° 44, 1957)

Commando pirate (n° 49, 1957)

Baroud au Tibesti (n° 55, 1957)

Direction Budapest (n° 61, 1957)

Traquenard à Bagdad (n° 65, 1957)

Rendez-vous à Pékin (n° 71, 1958)

Ultime parade (n° 86, 1958)

Traité sur la mort (n° 106, 1959)

(Sous le pseudonyme Georges Ramos)

Collection Parme

Boléro passionné (n° 12, 1957)

Frénésie en noir (n° 17, 1957)

Les Amants du Tech (n° 24, 1958)

Heures chaudes (n° 26, 1958)

Délire au soleil (n° 28, 1958)

Jeux farouches (n° 31, 1958)

La Soif aux lèvres (n° 35, 1959)

Collection Colorama :

La Croqueuse d'émeraude, 1960

(Sous le pseudonyme Frédéric Mado)

Collection les Nymphes

Péchés de jeunesse, 1958

Voluptueux dialogues, 1959 (illustration Aslan)

Amours en fraude, 1959

Étreintes, 1959 (illustration Jef de Wulf)

Fantasque Brigitte, 1959 (illustration Aslan)

(Sous le pseudonyme Gino Arnoldi)

Collection les Nymphes

Chaleurs, 1959 (illustration Aslan)

Les Extases de Pepa, 1959 (illustration Jef de Wulf)

Impudiques, 1959

Interludes charnels, 1959

Regain de désir, 1959 (illustration Aslan)

Aime-moi comme je t'aime, 1961

(Sous le pseudonyme Georges Murey)

Collection Espionnage

Pré-sabotage (n° 139, 1960)

Offensive sans répit (n° 187, 1961)
Provocation (n° 366, 1965)
Zone maudite (n° 381, 1965)
Poivre aux yeux (n° 391, 1965)
Gâchis au Chili (n° 401, 1965)
Frappez la monnaie (n° 416, 1965)

(Sous le pseudonyme Gil Darcy)

Collection Espionnage

Luc Ferran du N.I.D. (n° 74, 1958)
Luc Ferran attaque (n° 76, 1958)
Luc Ferran liquide (n° 78, 1958)
Luc Ferran s'acharne (n° 82, 1958)
Sérénade pour Luc Ferran (n° 90, 1959)
Luc Ferran boit du pulque (n° 94, 1959)
Luc Ferran feinte en Finlande (n° 105, 1959)
Luc Ferran et la veuve (n° 116, 1959)
Luc Ferran cravache (n° 147, 1960)
Luc Ferran dans le brouillard (n° 171, 1961)
Luc Ferran quitte le N.I.D. (n° 430, 1966)
Luc Ferran et son Noël rouge (n° 435, 1966)
Luc Ferran est trahi (n° 440, 1966)
Luc Ferran sauve la base (n° 445, 1966)
Objectif truqué (n° 450, 1966)
Luc Ferran joue les beatniks (n° 455, 1966)
Week-end au château (n° 462, 1966)
Luc Ferran et le réseau radioactif (n° 465, 1966)
Escalade diabolique (n° 475, 1967)
Bas les masques (n° 495, 1967)
Amère mission pour Luc Ferran (n° 585, 1969)

Collection Baroud

(Sous le pseudonyme David Kyne)

Embuscade en Birmanie (n° 47, 1969)

Éditions Ferenczi

(Sous le pseudonyme Georges Murey)

La Peur dans les veines (n° 195, 1958)

Collection Feux rouges

Urgence à Sydney (n° 19, 1959)

Coup de force à Cuba (n° 29, 1959)

Le Sel sur les plaies (n° 32, 1959)

Territoire en alerte (n° 39, 1960)

À tête coupée (n° 44, 1960)

Bridge pour agents spéciaux (n° 47, 1960)

Éditions Fleuve Noir

(Signé G.-J. Arnaud)

Collection Grands Romans :

L'Enfer des humiliés, 1959

Les Nuits fauves, 1960

À l'ombre du défi, 1961

Le Sang d'un été, 1961

De soleil et de boue, 1962

Les Lendemain sauvages, 1962

Noir est l'horizon, 1962

La Troisième Moisson, 1964

Les Seigneurs méprisés, 1964

Les Épaves de l'oubli, 1965

Nous, les Lemonnier, 1968

La Recluse, 1987

La Vie truquée, 1997

Collection Spécial Police :

Virus (n° 226, 1960)

L'Éternité pour nous (n° 234, 1960)

Faux frères (n° 258, 1961)

Haut vol (n° 272, 1961)

Dernier convoi (n° 285, 1962)

Agonie (n° 303, 1962)

Afin que tu vives (n° 313, 1962)

Un coup de chien (n° 336, 1963)
Exhumation (n° 350, 1963)
Chutes (n° 367, 1963)
Les Aveux (n° 389, 1964)
Témoin unique (n° 408, 1964)
Droit d'asile (n° 428, 1964)
La Mine (n° 448, 1965)
Les Détrouseurs (n° 466, 1965)
La Tentation (n° 479, 1965)
Infortune (n° 508, 1966)
Substitution (n° 533, 1966)
Tel un fantôme (n° 543, 1966)
Tatouage (n° 574, 1967)
Les Yeux fous (n° 594, 1967)
Les Intrus (n° 618, 1967)
Notre oncle de Cincinnati (n° 637, 1968)
Les Lacets du piège (n° 658, 1968)
Ronde funèbre (n° 688, 1968)
Le Guet-apens (n° 705, 1969)
Le Rescapé (n° 722, 1969)
Balle de charité (n° 748, 1969)
Retour de fièvre (n° 776, 1970)
Traumatisme (n° 792, 1970)
L'Endos (n° 823, 1970)
Un charter pour l'enfer (n° 855, 1971)
Séquelles (n° 874, 1971)
Les Longs Manteaux (n° 912, 1971)
Basse besogne (n° 937, 1972)
Tendres termites (n° 966, 1972)
Le Cœur froid (n° 988, 1972)
Au nom du père (n° 1023, 1973)
La Défroque (n° 1044, 1973)
Un petit paradis (n° 1086, 1974)
L'Œil du serpent (n° 1125, 1974)
Chiens écorchés (n° 1143, 1974)
La Maison piège (n° 1153, 1975)
Monsieur Paloma (n° 1163, 1975)
L'Homme noir (n° 1190, 1975)
Enfantasme (n° 1235, 1976)
Plein la vue (n° 1250, 1976)
Deux doigts dans la porte (n° 1268, 1976)
Je ne vivrai plus jamais seule (n° 1295, 1976)
La Tête dans le sable (n° 1313, 1977)
L'Enfer du décor (n° 1343, 1977)

Profil de mort (n° 1355, 1977)
Les Gens de l'hiver (n° 1368, 1977)
Les Jeudis de Julie (n° 1389, 1978)
L'Aboyeur (n° 1423, 1978)
Brûlez-les tous ! (n° 1435, 1978)
Les Enfants de Perilla (n° 1447, 1978)
Noël au chaud (n° 1479, 1979)
Raison perdue (n° 1506, 1979)
La Tribu des vieux enfants (n° 1512, 1979)
Les Gêneurs (n° 1525, 1979)
Les Imposteurs (n° 1570, 1980)
Le Coucou (n° 1574, 1980)
La Vasière (n° 1620, 1981)
Quartier condamné (n° 1676, 1981)
Ami-ami flic (n° 1691, 1982)
Bunker parano (n° 1743, 1982)
Le Pacte (n° 1813, 1983)
Nécro (n° 1818, 1983)
Le Veilleur (n° 1887, 1984)
Mozart panique (n° 1939, 1985)
Drôle de regard (n° 1949, 1985)
Mère carnage (n° 2000, 1986)

Collection Noire :

Une si longue angoisse (n° 5, 1988)
Le Petit Bonheur piégé (n° 50, 1998)

Collection Noirs :

Spoliation, 2000

Collection Espionnage :

Forces contaminées (n° 274, 1961)
Mission D.C. (n° 327, 1962)
Fac-similés (n° 353, 1963)
Brumes jaunes (n° 374, 1963)
Mainmise (n° 403, 1963)
La Cellule imparfaite (n° 426, 1964)
Équipage en alerte (n° 449, 1964)
Commandos perdus (n° 466, 1965)
Fonds dangereux (n° 515, 1965)
Convois suspects (n° 524, 1966)
Les Égarés (n° 573, 1966)

Cargaison insolite (n° 595, 1967)
Le Commander rit jaune (n° 614, 1967)
Doublé pour le Commander (n° 654, 1968)
Le Commander souffle la torche (n° 669, 1968)
Le Commander prend la piste (n° 715, 1969)
Le Commander et l'évadé (n° 733, 1969)
Piège pour une nation (n° 754, 1969)
Un amiral pour le Commander (n° 784, 1970)
L'Amnésique venu de la mer (n° 814, 1970)
Échec au froid Commander (n° 828, 1970)
Coup de vent pour le Commander (n° 855, 1971)
Le Commander et la Mamma (n° 877, 1971)
Le Commander dans un fauteuil (n° 911, 1971)
Jouez serré, Commander (n° 939, 1972)
Le Commander et le révérend (n° 957, 1972)
Des milliers de vies (n° 967, 1972)
Le Commander et la combine (n° 989, 1972)
Ô combien de marins... (n° 1014, 1973)
Le Commander et les spectres (n° 1024, 1973)
Compagnons de sang (n° 1045, 1973)
Le Commander et la voyante (n° 1064, 1973)
Pour mémoire, Commander (n° 1071, 1973)
Le Commander et la tueuse (n° 1094, 1974)
Le Commander et le déserteur (n° 1104, 1974)
Les Fossoyeurs de liberté (n° 1122, 1974)
Escadron spécial (n° 1134, 1974)
Smog pour le Commander (n° 1161, 1975)
Le Commander et le vigile (n° 1183, 1975)
Trio infernal pour le Commander (n° 1196, 1975)
Le Moine d'Asmara (n° 1210, 1975)
Du blé pour le Commander (n° 1234, 1976)
Agonie pour une capitale (n° 1246, 1976)
Sorcières en jeans (n° 1266, 1976)
Aux armes, Commander (n° 1280, 1976)
La Peste aux mille milliards de dents (n° 1291, 1976)
Le Commander enterre la hache (n° 1330, 1977)
Alternative mortelle (n° 1344, 1977)
Peur blanche pour le Commander (n° 1359, 1977)
Le Gaucho de Munich (n° 1371, 1977)
Subversive club (n° 1385, 1978)
Le Mauve sied au Commander (n° 1399, 1978)
Le Lait de la violence (n° 1414, 1978)
Coupe sanglante pour le Commander (n° 1428, 1978)
Le Couple inquiet de Montréal (n° 1461, 1979)

Pas de miracle pour le Commander (n° 1483, 1979)
Le Vent des morts (n° 1492, 1979)
Colonel dog (n° 1518, 1980)
Les Momies de Mexico (n° 1527, 1980)
Coquelicot party (n° 1551, 1980)
Israel, ô Israel (n° 1558, 1980)
Fanatiquement votes (n° 1585, 1980)
Contrat provocation (n° 1595, 1981)
Le Fric noir (n° 1604, 1981)
Dossiers brûlants (n° 1626, 1981)
Les Veuves de Berlin (n° 1638, 1982)
Syndrome toxique (n° 1659, 1982)
Les Rescapés du Salvador (n° 1694, 1983)
Le Milliard des émigrés (n° 1711, 1983)
La Dîme du diable (n° 1746, 1984)
Toubib-connection (n° 1774, 1984)
Le Cancrelat de Miami (n° 1789, 1984)
Amères frontières (n° 1818, 1985)
Potion tragique (n° 1834, 1985)
Cerveaux empoisonnés (n° 1852, 1986)

Collection Angoisse :

Le Dossier Atrée (n° 216, 1972)
La Mort noire (n° 230, 1973)
Ils sont revenus (n° 241, 1973)
La Dalle aux maudits (n° 248, 1974)

Collection Gore :

Le Festin séculaire (n° 8, 1985)
Grouillements (n° 28, 1986)

Collection Anticipation :

Cycle de « La Grande Séparation »

Les Croisés de Mara (n° 469, 1971)
Les Monarques de Bi (n° 509, 1972)
Lazaret 3 (n° 538, 1973)
Les Ganéthiens, 2000

Cycle de « La Compagnie des glaces »

La Compagnie des glaces (n° 997, 1980)

Le Sanctuaire des glaces (n° 1038, 1981)
Le Peuple des glaces (n° 1056, 1981)
Les Chasseurs des glaces (n° 1077, 1981)
L'Enfant des glaces (n° 1104, 1981)
Les Otages des glaces (n° 1116, 1982)
Le Gnome halluciné (n° 1122, 1982)
La Compagnie de la banquise (n° 1139, 1982)
Le Réseau de Patagonie (n° 1157, 1982)
Les Voiliers du rail (n° 1180, 1982)
Les Fous du soleil (n° 1198, 1982)
Network-Cancer (n° 1207, 1983)
Station fantôme (n° 1224, 1983)
Les Hommes Jonas (n° 1249, 1983)
Terminus amertume (n° 1267, 1983)
Les Brûleurs de banquise (n° 1271, 1983)
Le Gouffre aux garous (n° 1286, 1984)
Le Dirigeable sacrilège (n° 1303, 1984)
Liensun (n° 1321, 1984)
Les Éboueurs de la vie éternelle (n° 1333, 1984)
Les Trains cimetières (n° 1351, 1985)
Les Fils de Lien Rag (n° 1364, 1985)
Voyageuse Yeuse (n° 1388, 1985)
L'Ampoule des cendres (n° 1405, 1985)
Sun Company (n° 1431, 1986)
Les Sibériens (n° 1449, 1986)
Le Clochard ferroviaire (n° 1460, 1986)
Les Wagons mémoire (n° 1477, 1986)
Mausolée pour une locomotive (n° 1490, 1986)
Dans le ventre d'une légende (n° 1503, 1986)
Les Échafaudages d'épouvante (n° 1516, 1987)
Les Montagnes affamées (n° 1541, 1987)
La Prodigieuse Agonie (n° 1552, 1987)
On m'appelait Lien Rag (n° 1571, 1987)
Train spécial pénitentiaire 34 (n° 1581, 1987)
Les Hallucinés de la voie oblique (n° 1596, 1987)

Collection Compagnie des glaces :

L'Abominable Postulat (n° 37, 1988)
Le Sang des Ragus (n° 38, 1988)
La Caste des aiguilleurs (n° 39, 1988)
Les Exilés du ciel croûteux (n° 40, 1988)
Exode barbare (n° 41, 1988)
La Chair des étoiles (n° 42, 1988)

L'Aube cruelle d'un temps nouveau (n° 43, 1988)
Les Canyons du pacifique (n° 44, 1989)
Les Vagabonds des brumes (n° 45, 1989)
La Banquise déchiquetée (n° 46, 1989)
Soleil blême (n° 47, 1989)
L'Huile des morts (n° 48, 1989)
Les Oubliés de Chimère (n° 49, 1989)
Les Cargos-dirigeables du soleil (n° 50, 1990)
La Guilde des sanguinaires (n° 51, 1990)
La Croix pirate (n° 52, 1990)
Le Pays de Djoug (n° 53, 1990)
La Banquise de bois (n° 54, 1990)
Iceberg-ship (n° 55, 1990)
Lacustra city (n° 56, 1990)
L'Héritage du Bulb (n° 57, 1991)
Les Millénaires perdus (n° 58, 1991)
La Guerre du peuple du froid (n° 59, 1991)
Les Tombeaux de l'Antarctique (n° 60, 1991)
La Charogne céleste (n° 61, 1992)
Il était une fois la compagnie des glaces (n° 62, 1992)
L'Avenir des dupes, Omnibus XVI-CDG, 2000

Collection Chroniques glaciaires :

Les Rails d'incertitude, Anticipation (n° 1995, 1996)
Les Illuminés, SF Métal (n° 26, 1997)
Le Sang du monde, SF Métal (n° 36, 1998)
Les Prédestinés (n° 4, 1999)
Les Survivants crépusculaires (n° 5, 1999)
L'Œil parasite (n° 7, 1999)
Planète nomade (n° 8, 2000)
Roark (n° 9, 2000)
Les Baleines Solinas (n° 10, 2000)
La Légende des hommes Jonas (n° 11, 2000)

Collection la Compagnie des glaces, nouvelle époque

La Ceinture de feu (n° 1, 2001)
Le Chenal noir (n° 2, 2001)
Le Réseau de l'éternelle nuit (n° 3, 2001)
Les Hommes du cauchemar (n° 4, 2001)
Les Spectres de l'Altiplano (n° 5, 2001)
Les Momies du massacre (n° 6, 2002)
L'Ombre du serpent gris (n° 7, 2002)
Les Griffes de la banquise (n° 8, 2002)

Les Forbans du Nord (n° 9, 2002)
Les Icebergs lunaires (n° 10, 2002)
Le Sanctuaire de légende (n° 11, 2002)
Les Mystères d'Altai (n° 12, 2002)
La Locomotive-dieu (n° 13, 2003)
Pari cataclysme (n° 14, 2003)
Movane la chamane (n° 15, 2003)
Channel Drake (n° 16, 2003)
Le Sang des aliens (n° 17, 2003)
Caste barbare (n° 18, 2004)
Parano River (n° 19, 2004)
Indomptable fleur (n° 20, 2004)
Le Masque de l'autre (n° 21, 2005)
Passions rapaces (n° 22, 2005)
L'Irrévocable Testament (n° 23, 2005)
Ultime mirage (n° 24, 2005)

Collection Les Aventures d'Hugo Cardone :

Les Compagnons d'éternité, Aventure et mystère (n° 7, 1995)
La Forêt des hommes volants, Aventure et mystère (n° 15, 1996)
L'Atoll des bateaux perdus, SF Mystère (n° 14, 1997)

Éditions Eurédif

(Sous le pseudonyme Ugo Solenza)

Il ne viendra plus personne, Suspense poche (n° 6, 1975)
Le Vampire des routes, Quotidien fantastique, 1980

Collection Cupidon :

Les Visiteuses (n° 2, 1973)
Comme un fruit mûr (n° 32, 1974)

Collection Aphrodite :

La Croisière de charme (n° 78, 1972)
La Dragée haute (n° 93, 1973)
La Pension des caprices (n° 99, 1973)
Duos pervers (n° 100, 1973)
La Nuit d'Athènes (n° 127, 1975)
Les Nuits de Santa Barbara (n° 138, 1975)

Lèvres de soie (n° 147, 1976)
Le Bateau des filles perdues (n° 152, 1976)
À l'amour comme à la guerre (n° 162, 1976)
Le Repos des guerrières (n° 170, 1976)
La Croisière du Genius (n° 226, 1978)
Les Petites Voisines (n° 338, 1980)

Cycle Pascal

Les Fourberies de Pascal (n° 310, 1979)
Les Prouesses de Pascal (n° 365, 1981)
Les Intrigues de Pascal (n° 372, 1981)
Les Audaces de Pascal (n° 388, 1981)
Pascal et les pensionnaires (n° 396, 1981)
Les Miracles de Pascal (n° 404, 1982)
Le Cinéma de Pascal (n° 420, 1982)
Pascal homme à tout faire (n° 432, 1982)
Pascal et les frustrés (n° 444, 1982)
Pascal au ciel serein (n° 456, 1983)
Pascal et la dame brune (n° 468, 1983)
Pascal garçon modèle (n° 480, 1983)
Votre dévoué Pascal (n° 492, 1983)
Les Métamorphoses de Pascal (n° 504, 1984)
Pascal et l'éroticophone (n° 516, 1984)
Une bergère pour Pascal (n° 528, 1984)
S.O.S. Pascal (n° 540, 1984)
Pascal et les sirènes (n° 552, 1984)

Collection Diane :

Cycle Marion

Marion (n° 1, 1974)
Marion à Dublin (n° 3, 1974)
Marion la proscrite (n° 4, 1974)
Lady Marion (n° 5, 1974)
Une rançon pour Marion (n° 7, 1974)
Marion l'infidèle (n° 9, 1974)
Marion galante (n° 15, 1975)
Marion des bruines (n° 18, 1975)
Marion d'Irlande (n° 23, 1975)
Perverse Marion (n° 25, 1975)
Complot pour Marion (n° 28, 1975)
Un roi pour Marion (n° 30, 1975)
Les Démons de Marion (n° 34, 1976)

Marion des mers (n° 36, 1976)
La Gloire de Marion (n° 37, 1976)

Collection Aphrodite classique

(Sous le pseudonyme Pierre Rabeau)

Les Confessions d'un cagot (n° 25, 1976)
(Sous le pseudonyme Laure de Sevetan)

Les Robinsonnes (n° 48, 1977)
(Sous le pseudonyme Lilas Marny)

Mademoiselle doigts de velours (n° 55, 1978)
(Sous le pseudonyme Osman Walter)

Love Cab (n° 68, 1978)
Les Scandaleuses Sœurs Grant (n° 74, 1979)
(Sous le pseudonyme Armand de Chevilly)

Le Neveu incestueux (n° 72, 1979)

Collection Play Boy :

(Sous le pseudonyme Manuel Mathias)

Clefs de voûte, 1984

Éditions Baleine
(Signé G.-J. Arnaud)

L'Antizyklon des Atroces, collection le Poulpe, 1998

Éditions L'Atalante
(Signé G.-J. Arnaud)

L'Homme au fiacre, 1998
Le Rat de la conciergerie, 1998
La Congrégation des assassins, 1999

Le Prince des ténèbres, 1999

Le Voleur de tête, 2000

La Mort en guenilles, 2000

Éditions Calmann-Lévy

(Signé G.-J. Arnaud)

Les Moulins à nuages, 1988 (Prix RTL Grand Public)

Les Oranges de la mer, 1990

Les Patates amères, 1993

Éditions Juillard

(Signé G.-J. Arnaud)

Crâne d'argent, 1992

Léa de port Galère, 1993

Éditions Autres temps

(Signé G.-J. Arnaud)

Carméla Vif-Argent, 1998

Éditions Encre

(Sous le pseudonyme Georges Murey)

Maudit Blood, Étiquette noire, 1985

Éditions Le Masque

(Signé G.-J. Arnaud)

L'Étameur des morts, 2001

Le Néant des pierres, 2001

Le Cavalier squelette, 2002

Éditions Syros Jeunesse

(Signé G.-J. Arnaud)

La Fille de verre, Rat Noir (n° 7, 2003)

Éditions du Quai n° 3

Les Indésirables, Wagon-Livres, 2005

Éditions Artima

Bande dessinée

Comics Pocket, série Flash espionnage

Le Commander dans un fauteuil, vol. 1, vol. 2 (n° 6, no 7, 1981)

L'Amnésique venu de la mer, vol. 1, vol. 2 (n° 9, n° 10, 1982)

Comics Pocket, série Le Commander

Le Commander rit jaune (n° 1, n° 2, 1976)

Double pour le Commander, vol. 1, vol. 2 (n° 3, n° 4, 1976)

Le Commander souffle la torche, vol. 1, vol. 2 (n° 5, n° 6, 1977)

Le Commander prend la piste, vol. 1, vol. 2 (n° 7, n° 8, 1978)

Éditions Dargaud

Bande dessinée

La Compagnie des glaces

Cycle Jdrien

Lien Rag (n° 1, 2003)

Floa Sadon (n° 2, 2003)

Kurts (n° 3, 2003)

Frère Pierre (n° 4, 2004)

Jdrou (n° 5, 2005)

Yeuse (n° 6, 2005)

Pietr (n° 7, 2005)

Cycle Cabaret Miki

Le Peuple du sel (n° 1, 2006)

Otages des glaces (n° 2, 2006)

Zone occidentale (n° 3, 2007)

Big tube (n° 4, 2007)

La Fin d'un rêve (n° 5, 2008)

Cycle la Compagnie de la banquise

Terror Point (n° 1, 2008)

Terre de feu, terre de sang (n° 2, 2009)

Le Feu de la discorde (n° 3, 2009)

Espionnage magazine

(Sous le nom Saint-Gilles)

Rallye documents (n° 1, avril 1959)

Bétail humain (n° 2, 1959)

Fugues et Polonaises, (n° 3, décembre 1959)

(Sous le nom Gil Darcy)

Réseau nazi, (n° 3, janvier 1960)

Faux billets, (n° 6, février 1960)

Scotch pour Luc Ferran, (n° 7-8, mars-avril 1960)

Nouvelles récentes

Les Gardiennes, Eden, Eden fiction, 2003

« Les Nuits samouraïs », in *De minuit à minuit*, Fleuve Noir, 2000

Revue 813, (n° 69, décembre 1999). Hommage posthume de G.-J. Arnaud à M. Perisset

Les Secrets de l'allée Courbet, Autrement, collection Noir Urbain, 2004
36 nouvelles noires pour *L'Humanité* (collectif), Hors commerce, collection Hors noir, 2004

Revue 813, (n° 88-89, juin 2004) : « Tel qu'en lui-même », article en l'honneur de Brice Pelman

« Le puzzle », *L'Instant Noir*, 1987

Filmographie :

Cinéma

L'Éternité pour nous, le cri de la chair de José Bénazéraf, 1963, avec Michel Lemoine, Sylvia Sorrent, Monique Just.

Le Cœur froid d'Henri Helman, 1977, avec Maud Rayer, André Pousse, Elisabeth Kaza, Michel Robin, Albert Médina et Maria Laborit.

L'Enfant de la nuit (Enfantasme) de Sergio Gobbi, 1978, avec Antonio Cantafora, Jean-Claude Bouillon, Serge Youssoufian, Agostina Belli.

Les Longs Manteaux de Gilles Béhat, 1986, avec Bernard Giraudeau, Claudia Ohana, Robert Charlebois, Federico Luppi.

Zone rouge de Robert Enrico, 1986, avec Sabine Azéma, Richard Anconina, Jean Reno, Hélène Surgère, Jacques Nolot.

Sommeil blanc de Jean-Paul Guyon, 2009, avec Hélène de Fougerolles, Laurent Lucas, Marc Barbé, Julien Frison.

Télévision

La Taupe, scénario de G.-J. Arnaud, 1953.

Efficax de Philippe Ducrest, 1979, avec Nathalie Delon, Bernard Fresson, Jacques Riberolles, Jean-Claude Dauphin, Paulette Dubost.

Euphorie II de Philippe Ducrest, 1979, avec Nathalie Delon, Jean Sorel, Muriel Catala.

Chambre 17, de Philippe Ducrest, 1981, avec Philippe Léotard, Anna Karina.

Ces trois-là de Philippe Ducrest.

Un petit paradis de Michel Wyn, 1981, avec Richard Berry, François Chaumette, Yolande Folliot, Odile Mallet.

Le Cercle fermé de Philippe Ducrest, 1982, avec Jean Sorel, France Anglade, Sylvie Fennec, Paulette Dubost.

La Tribu des vieux enfants de Michel Favart, 1982, avec Thierry Lhermitte, Dominique Laffin, Sophie Barjac, Pascale Bardet, Humbert Balsan.

Raison perdue de Michel Favart, 1984, avec Emmanuelle Béart, Patrick Fierry, Marie Rivière, Gisèle Grimm, Jean-Pierre Miguel.

La Maison piège de Michel Favart, 1985, avec Patachou, Hélène Surgère, Anny Romand, Philippine Leroy-Beaulieu, Jean-Pierre Sentier.

La Nuit du coucou de Michel Favart, 1986, avec Florent Pagny, Marie

Rivière, Isabel Otero.

L'Argent flambé (série *le Lyonnais*) de Michel Favart, 1992, avec Kader Boukhanef, Pierre Santini, Bernard Freyd, Sylvie Fennec.

Un soupçon d'innocence (d'après *Les Jeudis de Julie*) d'Olivier Peray, avec Pascale Arbillot, Victoire Bélezy, Mélusine Mayance (prochainement sur les écrans).

Théâtre

Les Gens de l'hiver (La Seyne-sur-Mer)

La Folie hexagonale (compagnie César Gattegno, théâtre du Rocher)



Éditeur : Nathalie Carpentier

ISBN : 9791025100035

© French Pulp editions-C.A.L.

Site Internet :
www.frenchpulp.com

Design © ilovemydesigner.com
© www.istockphoto.com

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie, diffusion ou utilisation de tout ou partie de cette oeuvre autre que personnelle est strictement interdite et constituera une contrefaçon prévue par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

French Pulp editions
C.A.L.
3, rue de Téhéran - 75008 Paris
email : carpentier@frenchpulp.com

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Version ePub par [La Livrerie Numérique](#).